26,059/A/2

42550

DISSERTATION PRATIQUE,

EN FORME DE LETTRES,

SUR LES MAUX

VENERIENS.

PAR M. GUISARD,

Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier.

SECONDE EDITION,

Revûe, corrigée & augmentée considérablement.

Chez { DE BURE l'aîné, Libraire, Quay des Augustins, à S. Paul.
LE BRETON petit-fils D'HOURY, Imprimeur-Libraire ordinaire du Roy, rue de la Harpe, au St Esprit.
DURAND, Libraire, rue S. Jacques, à S. Landry & au Griffon.

M. DCC. XLIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

A MONSIEUR

DE LA PEYRONIE,

Conſeiller-Médecin-Conſultant, & Premier-Chirurgien du Roy.

MONSIEUR,

Deux motifs m'engagent à vous préſenter ce fruit de mes veilles. Le premier eſt le déſir ſincere de vous offrir des marques de mon reſpect & de ma reconnoiſſance. Le ſecond motif eſt le poids que votre nom

ne peut manquer de donner à mon ouvrage, & je puis dire le ſuccès que je ſuis en droit d'en attendre ſous vos heureux auſpices.

La matiere que je traite vous eſt trop connue, Monſieur, pour que vous n'en ſoyez pas le véritable Juge ; & ſi cette légere production eſt de votre goût, votre ſuffrage me répond de celui du public. Y a-t-il en effet quelque cas épineux dans les maladies ſecretes, qui vous ſoit nouveau ? ou plutôt ont-elles jamais paru ſous quelque forme que vous n'ayez vûe plus d'une fois ?

Que ſeroit-ce encore, Monſieur, ſi j'avois à parler des

autres parties de la Profession, qui ont rendu comme à l'envi votre nom célebre? Aussi versé dans la connoissance de la Médecine, que consommé dans la pratique de la Chirurgie, n'est-ce pas sur une infinité de cures de toute espece, dont quelques-unes même ont semblé tenir du prodige, que vous vous êtes fait une réputation d'autant plus juste, que la confiance du plus grand Roy du monde en est le précieux sceau?

Comme personne ne vous est plus dévoué que je le suis, Monsieur, il n'est personne aussi qui s'intereſſe plus vivement que moi à l'éclat qui vous environne. La vénération que

vous ne ſçauriez douter que je n'aye pour vos éminentes qualités, eſt la meſure de mon attachement & de mon zéle. A cette marque, il eſt aiſé de juger de la ſincérité de mes ſentimens.

Je ſuis avec reſpect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
GUISARD.

A Paris le 18. Janvier 1743.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

IL n'eſt peut-être aucun ſujet qui ait fait naître autant de diviſions que celui-ci. On ne voit preſque par-tout que des traités ſur les Maladies Vénériennes, ou des ſecrets pour les guérir. Je ſuis naturellement trop ennemi de tout ce qui a l'air de diſpute, pour entrer dans des diſcuſſions inutiles, qui ne ſervent qu'à aigrir les eſprits,

ou à embrouiller les matieres. Je n'ai qu'un mot à dire : le vrai moyen de gagner ſa cauſe, eſt de faire mieux que celui avec qui on eſt en litige.

Si la pratique dont je donne ici des regles, eſt la plus ſûre, c'eſt ſans contredit le meilleur argument qu'on puiſſe former contre ceux qui ſuivent d'autres routes. Il ne ſera au reſte point difficile d'en décider, puiſqu'il ne s'agit que de ſçavoir ſi l'expérience dépoſe en ſa faveur. Un pareil témoin ne ſçauroit être ſuſpect, & je ne crois pas que le Public le recuſe. Pour moi je ſuis ſi peu éloi-

gné d'en écouter l'atteſtation, que c'eſt de cette expérience même que je tire toutes mes preuves.

Je ne fais point un ſecret de mon remede, parce que je ſuis perſuadé qu'un Médecin qui ſe pique de probité & d'honneur, ne doit point avoir de ſecrets. J'écris ſur les Maladies Véneriennes, comme j'écrirois ſur une autre Maladie; ou plutôt comme je l'ai déja fait ſur l'art de guérir les playes. Je ne cache rien de ce que l'expérience m'a appris. J'expoſe d'abord les ſignes qui caractériſent les Maladies en queſtion, & je rapporte tout de ſuite les ju-

gemens qu'on doit établir ſur les differens cas qui ſe préſentent. J'enſeigne immédiatement après, la maniere de traiter ces mêmes maux ſans que le malade ſouffre, & les précautions qu'il faut prendre pour y réuſſir. Je fais voir enfin les inconvéniens que le flux de bouche ne manque jamais de traîner après ſoi, les raiſons qu'on a eues d'en condamner l'uſage, & les heureux ſuccès qu'on retire d'une méthode beaucoup plus douce, plus ſimple, & infiniment plus aſſurée. Mais ce qui mérite le plus d'attention, c'eſt que je n'avance rien qui ne ſoit confirmé par une pra-

tique conſtante, & par des obſervations particulieres, qui ne peuvent être équivoques.

Ce petit ouvrage a déja vû le jour ; & l'accueil que le Public lui a fait, me flate de quelque réuſſite pour cette ſeconde édition. Il a même trouvé des critiques ; & c'eſt peut-être ce qui lui donne un certain prix. Communément un mauvais livre n'eſt point critiqué. La ſeule choſe dont j'ai à me plaindre, eſt qu'on m'a jugé ſur l'étiquette, & qu'on m'a condamné ſans m'entendre.

Un Médecin qui ſe mêle de pratiquer, a-t-on dit, peut-

il propoſer une méthode générale, qui convienne également dans tous les cas ? Ne ſçait-il pas combien les temperamens varient, & que chaque malade porte, pour ainſi dire, avec ſoi la maniere dont il doit être traité ? Ignore-t-il la néceſſité où on ſe trouve tous les jours, de s'écarter des meilleures regles, pour s'accommoder au tems, à l'état du malade, à la qualité des accidens qui ſe préſentent, aux caprices de la maladie même, & pour tout dire enfin, à mille circonſtances qui ſemblent quelquefois en changer l'eſpece ?

Cette remarque, je l'a-

voue, eſt très ſenſée en elle-même ; & je conviens de la meilleure foy du monde, que quoique la maladie dont il s'agit, ſoit effectivement la même par-tout quant à ſa cauſe, & que le remede ordinaire ſoit également ſpécifique dans tous les cas ; je conviens, dis-je, qu'on eſt à tout moment obligé de changer de batterie. La critique eſt donc juſte, ſi elle eſt fondée ; mais malheureuſement pour ceux qui l'ont faite, elle porte entierement à faux. J'en donne pour preuve le Livre entier, que ces Meſſieurs n'ont ſans doute point lû, & auquel je renvoye

les perſonnes équitables.

Le vrai moyen de tirer parti de la cure des maladies vénériennes, ai-je dit, conſiſte à faire rouler long-tems le mercure dans le corps, & à éloigner tout ce qui pourroit le chaſſer trop vîte. Auſſi eſt-ce dans cette vûe qu'on tâche de prévenir le flux de bouche, preſqu'autant qu'on s'étudie à détourner la diarrhée, dans la perſuaſion où l'on eſt que des évacuations de cette nature ne manqueroient preſque jamais de faire échouer l'entrepriſe. Voilà ce qu'il importe d'obſerver auprès de tous les malades, dans tous les cas, & dans

quelque tempérament que ce ſoit ; puiſqu'il eſt décidé par l'expérience, que le mercure ne guérit ſûrement les maladies vénériennes, qu'autant qu'il fait un ſéjour convenable dans le ſang, & qu'on lui laiſſe tout le loiſir dont il a beſoin pour détruire le virus. Mais ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt que comme il y a une varieté preſqu'infinie dans les tempéramens, il ſe préſente auſſi dans la maladie des bizarreries étonnantes ; qu'on ne conduit pas le remede comme on veut ; & que quoiqu'on doive continuellement s'appliquer à détourner le flux de bouche, on

n'eſt pas toujours maître d'y réuſſir.

Voilà préciſément ce que j'ai fait obſerver preſque à chaque page de mon Ecrit, & ſur quoi j'ai même principalement inſiſté. Croiroit-on après cela, qu'on n'ait pas laiſſé de ſoutenir que j'avois expoſé une Méthode toute contraire ? Mais je viens de le dire, il y a apparence qu'on ne m'a jugé que ſur l'étiquette, & qu'on ne s'eſt pas donné la peine de parcourir ma Diſſertation.

Ceux qui m'ont été le plus favorables, ſe ſont contentés de dire que je faiſois trop peu de myſtere d'une Méthode,

thode, qui auroit dû demeurer cachée aux yeux des charlatans. Ce ſecret une fois revelé, ont-ils dit, on ſe paſſera de nous, tout le monde mettra la main à l'œuvre, & les femmes même voudront peut-être travailler pour leur propre compte.

Mais outre que l'uſage des frictions mercurielles eſt connu depuis bien des années, ſuis-je en effet le premier & le ſeul qui aye enſeigné l'art de les ménager, de les éloigner les unes des autres, de les donner en petite doſe, & d'aller par ce moyen au-devant du flux de bouche? Quoi qu'on ait pû dire, ce

n'eſt pas tant une pratique qui me ſoit propre, que celle de tous les habiles qui traitent ſelon la Méthode de Montpellier.

Il eſt vrai que j'ai comme dévoilé une eſpece de ſecret, en inſinuant d'abord que la ſûreté du remede dépendoit ſur-tout d'un préliminaire exact, puiſqu'un malade préparé d'une maniere convenable eſt à moitié traité ; qu'il s'agiſſoit enſuite de ménager les frictions avec prudence ; & que pour aller enfin au but, il étoit eſſentiel de donner au mercure le tems de fureter par-tout où le virus peut être cantonné.

Cependant quelque ſincere que ſoit le détail de la cure, & quelques avis que j'aye donnés pour prévenir les inconvéniens contre leſquels on doit être en garde, eſt-ce là au fond tout le myſtere ? & ne mavouera-t-on point, ainſi que je l'ai particuliere-ment obſervé, qu'il faut de plus avoir vû nombre de malades, pour pratiquer avec ſuccès ? N'ai-je pas ajouté enfin, que quoique la Méthode de Montpellier paroiſſe fort aiſée & fort ſimple, tout le monde n'étoit point en état de la mettre heureuſement en pratique, & qu'on abuſoit tous les jours des

meilleurs remedes faute d'en ſçavoir la juſte application ?

C'eſt donc à tort qu'on ſe plaint de l'imprudence que j'ai eue, dit-on, de divulguer l'art de guérir les maladies vénériennes. Si on y prend bien garde, ma Diſſertation eſt plus propre à donner de l'émulation à ceux qui ont un véritable déſir de s'inſtruire, qu'à gâter le métier. Mais cette partie n'eſt déja que trop gâtée ; & dans l'état où elle ſe trouve aujourd'hui, je m'eſtimerois fort heureux, ſi les réflexions que j'ai répandues dans tout mon Livre, pouvoient ſervir à corriger les charlatans, & à leur

faire ouvrir les yeux sur les malheurs dont ils sont cause.

Je suis au reste fort éloigné de croire qu'il n'y a rien que de bon dans cet ouvrage, que je présente au Public pour la seconde fois. De quelque amour-propre que nous soyons tous un peu atteints, le mien ne va point jusqu'à me persuader que ma théorie sera du goût de tout le monde, & que les vûes que je propose sur la pratique auront le même succès. Il y a long-tems que je sçai combien les interêts & les goûts sont différens. Je comprens aussi qu'un Ecrivain une fois livré au Public, est entre les

mains de ſon Juge, qu'il doit en eſſuyer les caprices, & que nos Ecrits ſeuls doivent parler pour nous.

Mais il faut dire un mot ſur la forme que j'ai donnée à mon Ecrit. J'ai ſuppoſé un commerce littéraire entre deux Médecins, dont l'un eſt à Londres, & l'autre à Montpellier. Le premier, jeune encore & ſans beaucoup d'expérience, demande des avis à ſon ancien, inſtruit par un long uſage, & qui revenu de l'eſprit des ſyſtêmes, fait ſon unique occupation de la bonne pratique.

La matiere que je traite, intereſſe trop de monde, pour

que le Public ne ſoit pas curieux de voir un échantillon de notre ſçavoir-faire. Le ſtile de l'école n'eût peut-être pas été de ſon goût, & le genre épiſtolaire m'a paru plus convenable. On aime aſſez cette maniere d'écrire, parce qu'elle a quelque choſe de plus aiſé, & qu'elle demande moins d'application. Elle m'a paru même infiniment plus commode pour moi, en ce qu'elle ma laiſſé le maître de continuer ou d'interrompre, quand il m'a ſemblé bon, un ſujet commencé. Par-là j'ai trouvé le moyen de ſauver certaines diſgreſſions, qui ſans cela

euſſent peut-être été déplacées.

J'ai inſinué dans la premiere Edition, que le flux de bouche que nous regardons comme inutile, & même comme pernicieux dans les Pays Méridionaux, pouvoit avoir ſon utilité dans ceux qui ſont placés plus près du Nord; & que c'étoit à l'expérience ſeule qu'il faloit s'en rapporter. Le ſéjour que j'ai fait à Paris depuis ce tems-là, & les Maladies Véneriennes que j'y ai traitées, m'ont enfin appris que les malades guériſſoient à Paris comme à Montpellier, ſans flux de bouche & ſans aucune autre évacuation ſenſible. Voilà

Voilà pourquoi je tiens aujourd'hui un autre langage, & ce qui m'a obligé de changer le titre de mon Ecrit. Je ſuis très-perſuadé aujourd'hui que le flux de bouche n'eſt ni plus neceſſaire, ni moins oppoſé à la cure des maux véneriens à Londres & ailleurs que dans nos contrées. La raiſon en eſt partout la même, puiſque le flux de bouche eſt bien moins fait pour emporter le virus vénerien, comme on ſe l'étoit ſans doute d'abord imaginé, qu'il n'eſt propre à entraîner avec ſoi le mercure, dont l'action n'eſt au contraire jamais plus aſſurée, que lorſ-

qu'on le laisse agir sans le troubler.

Le traitement que je propose ici, est au reste un peu long; & ce qu'il y a de pire, c'est qu'il faut demeurer enfermé dans une chambre pendant plus d'un mois. Voilà ce qui empêche les malades de se déterminer, & j'avoue que cette condition ne laisse pas d'être embarassante. Rien de plus commode au contraire, que de se voir hors d'intrigue dans quinze, dans huit jours, dans vingt-quatre heures même, de ne s'abstenir de rien, & d'avoir enfin la liberté de sortir tant qu'on veut. Tel est l'avantage qu'on

retire de ces bienheureux ſecrets qui ſont en ſi grande vogue ; telle eſt la ſatisfaction qu'on trouve de ſe mettre entre les mains de ces habiles guériſſeurs, qui vous promettent tout.

Il eſt vrai qu'ils ne tiennent pas tout ce qu'ils promettent, & que la guériſon eſt preſque toujours manquée ; mais n'eſt-ce pas aſſez qu'ils ayent pallié votre maladie, & qu'ils vous faſſent aller ? Au bout du compte, vous voilà rhabillé tant bien que mal, la vie eſt courte, il faut ſe hâter d'en jouir, & nous n'avons pas un quart-d'heure à perdre. A quoi bon

étayer une maiſon qui menace ruine, & pourquoi la reprendre depuis les fondemens, ne ſuffit-il pas de la reblanchir au-dedans & au dehors ? Mais elle va s'écrouler. Bon, elle va s'écrouler, elle n'eſt pas encore ſi près de ſa fin, & puis je n'ai pas le tems de mieux faire.

Eh quoi ! dira-t-on, eſt-il bien poſſible que quelqu'un penſe de cette maniere, & que ſans être un moment en peine des ſuites, on préfere un ſecret douteux à une cure radicale, par cette ſeule raiſon qu'il ne faut ni s'enfermer, ni ſacrifier un mois & demi de tems ? Oui ſans dou-

te, il eſt des malades qui raiſonnent ainſi, & qui ne ſont pas plus ſoigneux de leur guériſon que je viens de les repréſenter : on en voit nombre même, qui n'y cherchent pas plus de façon. Mais c'eſt un aveuglement, repliquera-t-on. A la bonne heure, donnez le nom qu'il vous plaira à cette conduite, elle n'en eſt pas moins à la mode. En vain témoigneroit-on de la ſurpriſe; c'eſt ainſi que la plûpart des hommes ſont faits ; on a beau les avertir, ils courent ſouvent à leur perte ſans qu'on puiſſe les arrêter. Cependant nous ne leur devons que des avis, c'eſt à eux à

faire le reſte. Dès que notre tâche eſt remplie, que chacun prenne garde à ſoi. *Qui vult decipi, decipiatur.*

Fautes à corriger.

Page 20. *ligne* 3. pourtant, *liſez* pourtant en poſſeſſion.
Pag. 43. dans la citation, le, *liſez* la.
P. 69. *lign.* 4. rébeles, *liſez* rébelles.
P. 116. *lign.* 19. *effacez* plus.
P. 208 *lign.* 9. *effacez* ſon.
P. 235. *lign.* 12. la bourre, *liſez* la bouze.
P. 244. *lign.* 1. le, *liſez* ſe.
P. 252. *lign.* 12. puiſſe, *liſez* puis.
P. 286. *lign.* 8. d'employer, *liſez* de les employer.
P. 295. *lign.* 10. part-out, *liſez* par-tout.

TABLE

DES MATIERES.

De Londres. LETTRE I. *Queſtion ſur les Maladies Véneriennes*, p. 1
De Montpellier. Re'ponse à la I. Lettre. *Du mal de Naples proprement dit*, 7
I. Obſervation. *Sur un Phimoſis vénerien*, 13
De Londres. LETT. II. *Queſtion ſur les principaux ſignes, qui caracteriſent le mal de Naples*, 18
II. Obſervation. *Sur quelques ſymptômes véneriens, dont une femme enceinte de huit mois fut attaquée*, 21
De Montpellier. Re'p. à la II. Lett. *Détail des principaux ſignes du mal de Naples*, 25
De Londres. LETT. III. *Suite de la queſtion précedente*, 35
III. Obſerv. *Sur une maladie vénerienne confirmée*, 38
De Montpellier. Re'p. à la III. Lett. *Continuation de l'hiſtoire des accidens qui accompagnent le mal de Naples*, 42

IV. Obſerv. *Sur des ulceres vénériens entretenus par une maladie de 20 ans*, 46
De Londres. LETT. IV. *Sur le même ſujet*, 56
De Montpellier. RE'P. à la IV. Lett. *Courte deſcription des accidens du mal de Naples*, 58
De Londres. LETT. V. *Queſtion ſur la cauſe prochaine du mal de Naples*, 73
De Montpellier. RE'P. à la V. Lett. *Quoi qu'on ne puiſſe déterminer autrement que par conjecture la cauſe des maux vénériens, la maniere dont on les traite n'eſt pas moins aſſurée.*
Exemple tiré des maladies aigues, qui prouve qu'il n'eſt pas toujours neceſſaire de connoître la nature des cauſes, pour tirer parti d'un cas difficile, 86
De Londres. LETT. VI. *Avantages de la pratique ſur la théorie*, 103
De Montpellier. RE'P. à la VI. Lett. *Idée d'une pratique générale au ſujet des maladies aigues*, 109
De Londres. LETT. VII. *Queſtion ſur le prognoſtic du mal de Naples*, 121
De Montpellier. RE'P. à la VII. Lett. *Prognoſtic du mal de Naples*, 126
V. Obſerv. *Sur un chancre vénérien de la derniere malignité*, 128

De Londres. LETT. VIII. *Queſtion ſur la maniere de traiter les Maladies Véneriennes,* 139
De Montpellier. Re'p. à la VIII. Lett. *Deſcription de la méthode uſitée à Montpellier dans le traitement des Maladies Véneriennes,* 144
De Londres. LETT. IX. *Queſtion ſur les moyens de prévenir le flux de bouche, & ſur la maniere de traiter les accidens qui ont reſiſté au remede,* 161
De Montpellier. Re'p. à la IX. Lett. *Moyens de prévenir le flux de bouche, & la maniere de traiter les accidens, qui ont reſiſté au remede,* 164
De Londres. LETT. X. *Queſtion ſur la Gonorrhée,* 180
De Montpellier. Re'p. à la X. Lett. *Deſcription de la Gonorrhée,* 184
De Londres. LETT. XI. *Queſtion ſur le prognoſtic de la Gonorrhée,* 196
De Montpellier. Re'p. à la XI. Lett. *Prognoſtic de la Gonorrhée,* 199
De Londres. LETT. XII. *Idée du traitement de la Gonorrhée,* 211
De Montpellier. Re'p. à la XII. Lett. *Suite du traitement de la Gonorrhée,* 214
De Londres. LETT. XIII. *Reflexions ſur la maniere de traiter les Maladies Véne-*

riennes, 236
De Montpellier. Re'p. à la XIII. Lett. *Quelque aisée que paroisse notre méthode, tout le monde n'est point en état de la mettre heureusement en pratique*, 241
VI. Obsérv. *Sur une Maladie Vénerienne, accompagnée de la plus grande partie des accidens ordinaires*, 245
De Londres. LETT. XIV. *Quels ménagemens on est obligé d'observer dans les differens cas?* 251
De Montpellier. Re'p. à la XIV. Lett. *Suite du même sujet*, 253
VII. Obsérv. *Sur une Maladie Venerienne caracterisée par un chancre malin*, 255
De Londres. LETT. XV. *Reflexions sur l'abus qu'on fait des meilleurs remedes, faute de sçavoir distinguer les diverses circonstances*, 259
De Montpellier. Re'p. à la XV. Lett. *Suite des mêmes reflexions. Cè qu'on doit penser du flux de bouche.* 263
De Londres. LETT. XVI. *Suite des mêmes reflexions sur la manœuvre des charlatans*, 278
De Montpellier. Re'p. à la XVI. Lett. *Conduite d'un habile Praticien dans le choix des remedes, bien opposée à celle des charlatans*, 285

De Londres. LETT. XVII. *Nouvelles reflexions qui prouvent l'inutilité du flux de bouche,* 297

De Montpellier. Rep. à la XVII. Lett. *Deux experiences qui prouvent que le mercure agit par extinction.*

Avis sur les differentes routes qu'on doit tenir en pratique, 303

VIII. Obſerv. *Sur une Maladie Venerienne, accompagnée de verrues, qui couvroient tout le viſage,* 303

IX. Obſerv. *Sur une Ophtalmie venerienne,* 307

De Londres. LETT. XVIII. *Remercîment,* 320

Fin de la Table des Matieres.

Approbation du Cenſeur Royal.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier un Manuſcrit qui a pour Titre : *Diſſertation Pratique en forme de Lettres ſur les Maux Vénériens, par M. Guiſard Docteur en Médecine de l'Univerſité de Montpellier*, dans lequel je n'ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Fait à Paris ce 6 Décembre 1742. *BOYER, Médecin ordinaire du Roy.*

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre bien amé JEAN DE BURE, l'aîné, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public : *Le Guide des Accoucheurs, ou le Maitre dans l'art d'accoucher les femmes ; & Dissertation Pratique, en forme de Lettres, sur les Maux Vénériens, par M. Guisard, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier*, s'il Nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires : A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons, par ces Présentes, de faire imprimer les Ouvrages ci-dessus spécifiés, en un ou plusieurs Volumes, & autant de fois que bon lui semblera ; & de les vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs,

& autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, & débiter lesdits Ouvrages, d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changemens ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le Contre-scel desdites Présentes, que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie; & notamment à celui du dixiéme Avril 1725. qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desd. Ouvrages, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur D'AGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur d'Aguesseau, Chancelier de France; le tout

à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant, & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenuë pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'éxécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le quinziéme jour du mois de Février, l'an de grace mil sept cent quarante-trois, & de notre Regne le vingt-huit Par le Roy en son Conseil. SAINSON.

Regiſtré, enſemble la ceſſion ci-deſſous, ſur le Regiſtre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, num. 130. *fol.* 110. *conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du* 28 *Février* 1722. *A Paris le* 18 *Février* 1743. SAUGRAIN, Syndic.

Je soussigné reconnois avoir associé au présent Privilege, le Sieur LE BRETON petit-fils D'HOURY, Imprimeur-Libraire ordinaire du Roy, & le Sieur DURAND, Libraire, suivant l'accord fait entre nous. A Paris ce 17 Février 1743. DE BURE l'aîné.

DISSERT.

DISSERTATION PRATIQUE

EN FORME DE LETTRES, SUR LES MAUX VENERIENS.

De Londres.

LETTRE PREMIERE.

QUESTION *sur les Maladies Vénériennes.*

MONSIEUR,

On ne peut être plus sensible que je le suis, aux bontés que vous

avez eues pour moi, pendant le séjour que j'ai fait dans votre Ville. C'est à vos sages conseils, que je suis redevable de la conduite que j'ai observée dans mes études; & c'est proprement de vous, que je tiens mes premieres connoissances en Médecine. Que je serois heureux, si je pouvois vous en marquer toute ma reconnoissance! J'en suis peut-être encore assez éloigné; & ce qui augmente ma confusion, c'est qu'au lieu de me voir en état de m'acquitter aujourd'hui d'une partie de ce que je vous dois, j'ai encore besoin de vous, & je ne suis fait que pour vous donner de la peine.

De retour à Londres ma patrie, je n'ai rien eu de plus pressé, que de me former un plan conforme à celui, dont vous m'avez autrefois donné l'idée. La bonne pratique en fait la base, & la théorie n'en est qu'une suite: tel est le but

que je me propose dans l'exercice d'une Profession aussi belle qu'utile, & qui va faire l'objet de mes occupations. J'ai compris bientôt par moi-même, la verité de ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire tant de fois ; que la vraie Médecine n'est fondée que sur l'observation, que tout système qui s'en écarte, ne peut absolument se soutenir, & que c'est par là que la Médecine d'Hypocrate l'emportera toujours sur celle de la plûpart de nos modernes, dont tout le mérite consiste à imaginer.

Mais s'il faut vous dire ma pensée, Monsieur ; comme je ne fais presque que d'entrer dans une aussi vaste carriere, & qu'avec les livres les mieux choisis, la meilleure intention du monde, & quelques Malades même, dont on commence à me confier le soin, il me seroit encore bien avantageux d'avoir un guide fidele pour me di-

riger dans cette pénible route; je sens tout ce qui me manque, depuis que je ne sçaurois être à portée de travailler sous vos yeux. C'est en vain que je me plaindrois du sort qui m'éloigne de vous; mes regrets seroient inutiles, & il ne me reste d'autre espoir, que celui de retirer au moins de votre amitié le seul bien que je puis en attendre, malgré la distance qui nous sépare. Un commerce litteraire reglé, si vous daignez y consentir, au moyen duquel je sois à même de vous consulter dans les occasions importantes, & de recevoir la continuation de vos avis, suppléera en partie au bonheur dont je suis privé d'être auprès de vous.

Votre générosité m'est si connue, Monsieur, que je ne doute pas un moment d'obtenir cette nouvelle grace; je n'en abuserai point, vous avez un tems précieux à ménager, vous vous devez au

Public ; c'eſt à moi à ne pas perdre cette conſidération de vûe. J'entre donc en matiere avec confiance ; & perſuadé que ma lettre ſera favorablement reçûe, j'oſe vous prier de me dire d'abord votre ſentiment ſur les Maux Vénériens. Vous ſerez ſans doute ſurpris d'un pareil début, & vous aurez peine à comprendre quel peut être le motif qui me fait ſouhaiter des éclairciſſemens ſur une queſtion qui paroît ſi éloignée de la pratique courante, & par où il eſt rare qu'un jeune Médecin commence.

L'importance du ſujet, la quantité de maladies de cette eſpece, dont une grande Ville eſt ordinairement infectée, la neceſſité où je ſerai bien-tôt d'en traiter moi-même, la multiplicité des moyens qu'on nous propoſe pour leur gueriſon, la diverſité des opinions qui regnent là-deſſus par-

mi nos Confreres, mais sur-tout l'avantage d'apprendre sûrement de vous, Monsieur, à quoi m'en tenir, sont autant de raisons qui m'obligent à vous demander une instruction un peu étendue.

Quelque grande au reste que soit mon impatience, elle ne sortira point des bornes de la discrétion; & loin de vous presser de me donner des leçons, je n'en attens que de votre loisir. Je n'ai rien à vous offrir en revanche, que des sentimens de vénération & de zele au-dessus de toute expression: puissent-ils me tenir lieu de mérite auprès de vous, & puissiez-vous les recevoir comme des gages assurés de l'attachement inviolable avec lequel je suis, Monsieur, &c.

De Montpellier.

Réponſe à la premiere Lettre.

Du mal de Naples proprement dit.

MONSIEUR,

Les petits ſervices que j'ai eu le bonheur de vous rendre, ne méritent point les remercimens que vous m'en faites. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que j'aurois fort ſouhaité de vous être réellement utile; & de vous témoigner d'une maniere convaincante, combien je vous ſuis dévoué: le plaiſir que j'aurois eu d'obliger bien ſérieuſement mon meilleur ami, eut été pour moi d'un prix ineſtimable. L'occaſion que vous m'offrez aujourd'hui, de vous donner des nou-

velles preuves de mon amitié, est bien legere; mais je n'ai garde de la laisser échapper, & je la saisis avec d'autant plus de joie, qu'elle peut en faire naître un jour de plus essentielles. Je me hâte donc de répondre à ce que vous exigez de moi : la bonne pratique que nous suivons à Montpellier, & dont l'expérience confirme tous les jours la réussite, me fournira amplement de quoi vous satisfaire.

Le mal de Naples considéré dans toute son étendue, comprend tant de maux ensemble, renferme tant de cas, & paroît sous tant de formes différentes, qu'on ne peut en donner une définition juste & précise. Ce n'est pas seulement une hydre qui se renouvelle, lorsqu'on s'y attend le moins; mais encore un Protée qui change tous les jours de figure. En effet, les simptômes qui l'accompagnent, sont si nombreux; & les maladies qu'il copie,

ſemblent quelquefois ſi oppoſées, qu'il eſt moralement impoſſible de voir tout réuni dans un même malade. La Déeſſe diſpenſe ſes préſens d'une & d'autre façon ; & ſes adorateurs ſont récompenſés à proportion de leur zele. C'eſt de la ſource même d'où le mal tire ſon origine, de la différente conſtitution de ceux qui s'y expoſent, du peu de ménagement qu'ils obſervent, de la maniere immodérée dont ils ſe livrent à leurs plaiſirs, de la diſpoſition des parties à recevoir & à retenir le virus, du plus ou du moins de précaution qu'on a obſervée, & de cent autres circonſtances pareilles, que dépend la meſure de ſes libéralités.

Une telle biſarrerie ne doit point nous ſurprendre : combien d'autres maladies n'y a-t-il point, dont le caprice eſt preſqu'infini, & qui ſe déclarent avec une varieté éton-

nante dans les différens sujets ? quelle diversité, ou plutôt quelle étrange confusion n'observe-t-on point tous les jours dans les accidens que l'affection hypochondriaque, la mélancolie, la manie, la passion hystérique, & généralement parlant, tout ce qu'on nomme maladies à vapeurs, traînent à leur suite ? Telle est la multiplicité des simptômes, qui sans compter ceux qu'elles ont en commun, sont du ressort de chacune en particulier, qu'ils ne sçauroient guéres se rencontrer tous à la fois au même lieu ; & par-là le parallele devient encore plus sensible & plus juste.

Mais aussi n'est-il pas necessaire que tous les symptômes vénériens se soient donnés rendez-vous, pour que quelqu'un soit réellement atteint & convaincu de galanterie. Qu'il s'en présente un ou deux ; la maladie n'est point équivoque, & la présence d'un porreau ou d'un

chancre ne laiſſe aucune ambiguité. J'avoue que cette opinion n'eſt pas générale, & qu'il eſt bien des gens d'un avis contraire. A les entendre, une portion de virus arrêtée entre le prépuce & la couronne du gland, produit tous les jours des chancres & des porreaux, dont les ſuites ne ſont point à craindre, pourvû qu'on y remédie de bonne heure. S'il faut cependant dire ce que je penſe, il n'eſt guere poſſible que la matiere virulente ſéjourne aſſez longtems pour donner naiſſance à des accidens de cette nature, ſans qu'il en paſſe dans le ſang quelque particule capable de tout gâter. Au moins ſçais-je bien que je n'en voudrois pas répondre ; & qu'un homme ſage ne doit point compter ſur ſa gueriſon, s'il n'a fait traiter que la partie affligée, ſans prendre d'autre ſûreté. On a beau dire qu'on jouit d'une ſanté parfaite,

& qu'on ne ressent aucun mal; le virus est quelquefois si peu développé, que rien ne se manifeste au dehors.

Eh quoi! me direz-vous, peut-on bien s'imaginer que la semence d'un mal, dont les effets sont souvent si terribles, demeure comme engourdie des années entieres; & que l'action continuelle des solides, ni la circulation des liqueurs qui se renouvellent sans cesse, ne soient point en état de la développer pour la faire germer tout aussi-tôt? N'en doutez point, Monsieur; il est des personnes de l'un & de l'autre sexe, qui ayant eu des galanteries traitées fort cavalierement dans leur jeunesse, conservent à coup sûr un vieux levain, tristes restes de quelque partie fine. Ce n'est pas qu'elles soient actuellement sujettes à des infirmités, & qu'elles ne jouissent même d'un certain embonpoint;

Rien de mieux établi en apparence, que l'air de santé dont elles sont en possession : rien cependant de plus trompeur. Le feu couve sous la cendre, & on n'est pas plutôt sur le retour, qu'il perce, &qu'on se trouve exposé de toutes parts.

PREMIERE OBSERVATION.

Sur un Phimosis vénerien.

Un jeune homme d'environ vingt-deux ans, me consulta un jour sur un phimosis qu'il avoit attrapé dans le cours de ses avantures. Ce symptôme étoit accompagné de chancres extrêmement durs & calleux, qui entouroient le gland, & en avoient rendu tout le tour presqu'aussi dur que du bois. Ajoutez à cela, qu'il en découloit une quantité étonnante de matiere sordide, dont l'odeur étoit insupportable.

Je lui conseillai d'abord l'opération, comme ce qui pressoit le plus; & ayant voulu l'engager tout de suite à passer par le remede, il m'avoua qu'il se trouvoit dans l'impossibilité de fournir à la dépense. Je tâchai de lever une partie de cet obstacle, en l'assurant que je ne prétendois rien exiger de lui. Avec une avance pareille, la nourriture & les remedes se réduisoient à peu de chose; & il n'étoit pas si dépourvû qu'il ne fut en état d'en faire les frais. Mon offre ne laissa pas d'être inutile; le malade refusa tout secours, & ne voulut même point consentir à l'opération.

Il n'étoit pas homme à s'effrayer: aussi ne perdit-il pas courage; il ne discontinua point son train de vie, il mangea de tout, & but de même. Il fit plus, il ne cessa de sacrifier à la Déesse; & quelque maltraité qu'il fut, il en aimoit trop

le culte pour l'abandonner. Mais ce qu'il y eut peut-être de plus ſurprenant ; c'eſt que le phimoſis & les chancres diſparurent quelque-tems aprés, au moyen d'un peu de pommade mercurielle, dont il ſe contenta de frotter la partie. Il ne ſe vit pas plutôt guéri tant bien que mal, de ce qui paroiſſoit au dehors, qu'il ſe crut parfaitement ſain, & qu'il ſongea moins que jamais à prendre d'autres meſures. Il en reſta là, & je n'en entendis plus parler.

Fin de la premiere Obſervation.

Ce n'eſt pas le ſeul galant, à qui on ait vû prendre auſſi peu de précaution ; & j'aurois bien d'autres exemples à peu près pareils à citer, ſi je ne craignois d'être trop long. Je vous laiſſe à penſer, Monſieur, ſi toutes les fois qu'on a eſſuyé de ſemblables cataſtrophes, on a raiſon de ſe croire hors

d'affaires, & de ne pas s'embaraſſer des ſuites. Je ſuis bien aſſuré qu'il n'y a point de Médecin un peu en vogue, qui ne connoiſſe nombre de gens enrichés de quelque grain de virus, qu'on croit pourtant en fort bon état. En veut-on des preuves? On n'a qu'à jetter les yeux ſur ces innocentes victimes qui traînent une vie infortunée, & qui n'ont d'autre obligation à ceux qui leur ont donné le jour, que celle d'une naiſſance condamnée à une infinité de maux. Une ſeule viſite dans quelqu'un de ces lieux deſtinés à l'entretien des enfans qui ne connoiſſent ni pere ni mere, en apprendra plus que tout ce que je pourrois en dire.

Mais pour faire comprendre à ceux-même, qui ne ſont pas du métier, qu'on peut effectivement avoir quelque vieux reliquat, ſans qu'il y paroiſſe, nous n'avons qu'à

leur

leur mettre devant les yeux ce qui ſe paſſe tous les jours dans la petite verole. Ils ſçavent tout comme nous, que le germe de cette cruelle maladie, quel qu'il puiſſe être, demeure ſouvent caché juſqu'à la fin de la vie la plus avancée, & ne pouſſe que dans ce dernier moment.

Je n'entreprendrai point de vous rendre raiſon de ce qu'on voit tous les jours, & comment eſt-ce que des levains ſi dangereux peuvent reſter aſſoupis pendant ſi long-tems. Je ne vous dirai pas non plus, comment eſt-ce qu'il peut arriver qu'un pere & une mere dont la ſanté paroît quelquefois ſi bien établie, mettent tous les jours au monde des enfans foibles, languiſſans, & pour tout dire enfin, d'une conſtitution entierement ruinée. Des phénomenes de cette nature ſont au-deſſus de ma pénétration; & je laiſſe à ceux

qui sont plus habiles que moi, le soin de les expliquer. Voilà tout ce que vous aurez aujourd'hui, mon cher; ma lettre n'est déja que trop longue : il est tems de la finir, & de vous assurer de la parfaite estime que je conserverai toujours pour mon meilleur ami. Je suis, Monsieur, &c.

De Londres.

LETTRE II.

Question sur les principaux Signes qui caracterisent le Mal de Naples.

MONSIEUR,

Il n'est rien de plus obligeant que votre lettre : vous ne laissez même pas le tems de desirer. A peine vous ai-je marqué quelque

envie de m'inſtruire, que vous m'honorez d'une réponſe auſſi détaillée, qu'elle a été prompte à venir. Si le ſervice eſt conſiderable; la maniere dont vous l'accordez, n'eſt pas moins flatteuſe, & vous aſſaiſonnez vos graces avec un art infini. Non, on n'a jamais vû un ami tel que vous. Mais ſi vous êtes genereux, je ſçais que vous n'êtes pas moins ennemi de ces complimens fades qui ne menent à rien, & où l'eſprit a bien plus de part que le cœur. Auſſi mon deſſein n'eſt-il pas de vous en faire; & s'il arrive que je m'oublie, ſoyez perſuadé une fois pour toutes que la ſeule gratitude me les dictera, ou plutôt que ce ſeront des épanchemens de cœur que je n'aurai pas été maître de retenir.

Je ne doute pas, Monſieur, tant ſur vos ſages remarques, que ſur les excès auſquels le libertinage eſt porté aujourd'hui, qu'il n'y

ait dans l'un & dans l'autre sexe, bien de personnes gâtées, qui se croyent pourtant d'une santé à toute épreuve. Ce n'est pas que si on vouloit se rendre justice, on n'eut quelque petit reproche à se faire : combien peu d'hommes trouverions-nous, si on en venoit à un examen un peu serieux, à qui les plus tendres faveurs n'eussent couté quelque cuisant repentir? Mais il en est des galanteries de la verte jeunesse, comme des vieux pechés dont on a perdu l'idée; & la santé dont on jouit actuellement, établit la sécurité la plus parfaite. Permettez-moi de vous faire part de deux cas, sur lesquels je fus consulté peu de tems après mon arrivée, & qui ont du rapport avec ce que je viens de dire, ou plutôt avec ce que vous m'avez écrit vous-même.

Seconde Observation

Sur quelques Simptômes véneriens, dont une femme enceinte de huit mois fut attaquée.

On me pria un jour de voir une femme enceinte de huit mois, dont je trouvai le vagin parsemé de chancres, & qui par-dessus cela, avoit une gonorrhée virulente de couleur de Printems, pour me servir de l'expression même du mari, qui m'en fit le détail, avant que je l'eûs visitée. Je ne sçais si votre sérieux auroit pû tenir contre une scene qui se passa à cette occasion: elle me parut au moins si comique qu'il ne s'en est peut-être jamais vû de pareille. Je la mettrois ici tout au long, si je ne craignois de m'écarter des Loix que la gravité nous impose; mais

ce seroit oublier à qui j'écris, que d'entrer dans un pareil détail.

Comme il n'étoit gueres possible de la faire entrer dans le remede avec une grosseſſe aussi avancée, je ne lui conseillai que des palliatifs & des adouciſſans pour la soulager, en attendant un tems plus favorable. Elle accoucha heureusement au terme; & tout s'étant évanoui, à ce qu'on m'assura, je ne fus plus appellé. Je la rencontrai long-tems après; & lui ayant demandé si elle avoit passé par le grand remede, elle me dit qu'oui, & qu'elle étoit parfaitement rétablie; mais je suis persuadé qu'elle n'en a rien fait, & qu'elle s'est contentée des petits remedes que je lui avois ordonné pendant sa grosseſſe. L'enfant à qui elle donna le jour, est déja d'un certain âge, & se porte tout aussi bien que la mere.

Fin de la seconde Observation.

Il me vint encore environ ce tems-là une fille, qui avoit les parties à peu près dans le même état, & qui n'a sçu de sa vie ce que c'étoit que le grand remede. Tout ce que je pus comprendre, c'est que sa maladie s'étoit d'abord déclarée par une gonorrhée, qui avoit été traitée tant bien que mal, au moyen de quelque ptisane rafraichissante, & qui ne disparut que pour faire place aux chancres, sur la nature desquels elle souhaita de me consulter. On ne vit au reste jamais de couleur plus fraîche que celle de cette créature. A ne juger que sur les apparences, jamais santé ne fut moins équivoque. Je ne sçais si ma pensée est juste; mais je ne suis pas éloigné de croire, que si les femmes supportent infiniment mieux que les hommes, la violence de cette maladie, elles en ont l'obligation à ces écoulemens periodiques, qui

leur arrivent tous les mois, & qui entraînent vraisemblalement une partie du virus.

Mais que direz-vous de moi, Monsieur, & de la liberté que je prens de vous entretenir d'observations pratiques, dans le tems que je vous demande des leçons? vous ne me croyez sans doute pas assez imprudent pour oser lutter contre vous: ce ne sont pas là mes vûes; & si j'ai déja essayé de traiter quelques malades dans mon pays, ce n'est qu'à vous-même que j'en suis redevable. Ce que j'ai retenu des conversations, que j'ai eues autrefois avec vous sur la méthode de Montpellier, a été mon unique regle. Achevez votre ouvrage, Monsieur, & puisque c'est vous qui m'en avez donné la premiere teinture, couronnez vos bienfaits en m'en développant tous les mysteres. J'attends par votre premiere lettre un détail

des

des principaux ſignes qui caracteriſent les Maladies Vénériennes. Comptez toujours ſur la plus vive reconnoiſſance, & ſur l'eſtime reſpectueuſe avec laquelle je ſuis, Monſieur, &c.

De Montpellier.

Réponſe à la ſeconde Lettre.

Détail des principaux ſignes du Mal de Naples.

MONSIEUR,

Les ſignes auſquels on reconnoît le Mal de Naples, ne ſont pas ſemblables partout, quoique la cauſe ſoit la même. C'eſt que la nature du virus eſt tantôt plus, & tantôt moins maligne; que tous les malades ne ſe trouvent point également conſtitués; & que tel

est sujet à une certaine maladie, dont le mal vénerien emprunte les signes pour se déguiser, dans le tems qu'un autre paroît attaqué d'une maniere toute opposée.

Cependant le mal dont il s'agit ici, n'est point different de lui-même; mais l'habillement est changé, & les signes sont équivoques. Plusieurs choses contribuent encore à la varieté qu'on y observe, comme la quantité du virus qui s'insinue avec plus ou moins d'abondance, l'âge, le sexe des malades, la qualité des parties affectées, le nombre des symptômes qui suivent la maladie, le tems qu'il y a qu'elle a commencé, & les degrés enfin où elle est portée.

Cela posé, s'il se présente des signes certains, il s'en offre aussi qui sont fort douteux.

Pour suivre un ordre, supposons d'abord une Maladie véne-

rienne confirmée, on ne ſçauroit s'y méprendre. Ce ſont des porreaux & des chancres, qui entourent la couronne du gland ; c'eſt une gonorrhée, qui ayant été arrêtée avant le tems, ou qui étant rentrée d'elle-même, eſt tombée dans les bourſes, pour parler le langage ordinaire ; c'eſt un phimoſis qui bride le gland, & qui le recouvre preſque tout, ou un paraphimoſis qui le laiſſe à découvert, & qui lui cauſe un étranglement douloureux ; ce ſont des tumeurs aux aînes, des crêtes, des fics, des mûres, des rhagades autour du fondement ; des puſtules ſur tout le corps ; des maux de tête, des vertiges ; des douleurs inſupportables dans les membres, qui ſe renouvellent pendant la nuit : tout ſommeil diſparoît, l'appetit ceſſe, le malade diminue à vûe d'œil, & va perir enfin, ſi on ne lui donne un prompt ſecours.

Quel que soit l'état d'une maladie confirmée par la réunion des principaux symptômes (car nous avons déja observé qu'ils ne paroissent jamais tous ensemble dans un même sujet), c'est toute autre chose lorsqu'elle a eu le tems de vieillir, & qu'elle est arrivée au dernier periode. Les douleurs se rendent plus aigues, & les autres accidens augmentent à proportion. Il se fait des nouvelles pustules, & de nouveaux ulceres, il s'éleve des boutons de toute part; les cheveux, les poils, & quelquefois les ongles tombent; les parties les plus solides ne sont pas plus en sûreté, & rien ne les met à couvert d'un ennemi d'autant plus redoutable, qu'il agit sourdement, qu'il travaille la nuit comme le jour, qu'il se fraye des routes sans aucune peine, & qu'on ne peut arrêter ses trames secrettes.

De-là les exoſtoſes, les caries, les vermoulures qu'on remarque dans les os les plus durs, pendant que ceux qui ſe trouvent moins compactes ou moins appuyés, ſe détachent comme d'eux-mêmes: tels ſont les os du palais, les os du nez, & autres qui ne ſçauroient réſiſter au plus petit effort. Pour achever le tableau, le deſordre devient géneral, & la machine manquant de tout côté, croule à peu près comme un vieux édifice, dont les differentes pieces s'étant deſunies peu à peu, entraînent tout à coup la ruine de l'ouvrage entier.

C'eſt ainſi que chaque partie ſe détruit inſenſiblement, & que l'homme ſuccombe; c'eſt ainſi qu'après être mort autant de fois qu'il a des parties, ſi je puis m'exprimer ainſi, il trouve la fin de ſes maux avec la fin de ſa vie.

Le diagnoſtic des maux véne-

riens n'est pas difficile à établir, quand les signes sont aussi évidens : il est encore bien plus aisé sans doute, lorsque la maladie est parvenue au dernier degré : jusques ici il n'y a point d'équivoque.

Mais la même certitude ne s'offre pas toujours, & on est souvent fort en peine de démêler un cas douteux. C'est que les difficultés, outre qu'elles sont en nombre, ne viennent point du même lieu. Le Mal de Naples s'allie avec toute sorte de maux ; & quoiqu'il ait ses symptômes particuliers, il ne laisse pas de s'accommoder de ceux des autres. Il est tel, qu'il mettroit tous les jours en défaut un Médecin qui ne seroit point fait à son jeu. Ici c'est un mal d'oreille qu'il copie, ou un ulcere dans le nez : là c'est une ophtalmie, dont il emprunte la forme : ce sont ailleurs des atteintes de goutte, de rhumatisme, ou de tous les deux en-

ſemble, qu'il repreſente. En un mot, c'eſt telle maladie qu'on voudra, dont il imite parfaitement le caractere & le génie.

L'embarras ſeroit moindre, ſi le malade avouoit quelque choſe; mais ſouvent il ne dit mot. Un enfant par exemple, qui n'eſt coupable de rien, & qu'une nourrice aura infecté, ne ſçait ſeulement pas de quel mal il eſt atteint. Un jeune homme qui a toujours été ſage, peut couver un malheureux levain dès le berceau, ſans le ſçavoir. Rien n'empêche même qu'il ne ſoit gâté pour avoir donné la moitié de ſon lit pendant quelques jours, à un ami indigne de ce beau nom, & peſtiferé de la tête aux pieds. Dans ces deux cas, le malade n'entend rien à ce qu'on lui demande, & il eſt hors d'état de donner des éclairciſſemens.

Une femme vertueuſe, & qui n'a jamais vû que ſon mari, qu'elle

aura cru fort retiré, ne comprend pas davantage dans les questions qu'on lui fait. Un libertin qui a couru les avantures, est retenu par une mauvaise honte, & on ne sçauroit lui faire avouer la dette. Pourroit-on bien se l'imaginer? L'opiniâtreté de quelques-uns va si loin, qu'ils refusent de se rendre, lors même que le mal est en évidence. J'en ai connu un autrefois, qui quoiqu'il se fût livré sans mesure, & qu'il eût au fond du gosier un ulcere de la grandeur d'une piece de vingt-quatre sols, soutenoit fort & ferme qu'il n'étoit point question de virus chez lui.

Cela posé, si la nature du mal est souvent si cachée qu'on ne la découvre qu'à tatons, & si on ne peut s'en assurer que par des conjectures vagues, il n'est gueres plus facile de tirer la verité de la bouche du malade même. Il n'y a cependant point à balancer; il faut

prendre un parti, & déterminer le genre de la maladie au ſujet de laquelle on nous conſulte. Il ſeroit fâcheux de condamner quelqu'un à paſſer par un remede long, ennuyeux, & même inutile, ſi le mal dont il eſt travaillé, ne dépendoit pas d'un virus vénerien.

L'erreur ſeroit encore pire, ſi on manquoit d'en traiter un autre, qui ne pouvant retirer du ſoulagement des ſecours ordinaires, viendroit enfin à ſe rappeller un péché de jeuneſſe. Le tems où le mal a paru fût-il encore plus éloigné, on ne doit le compter pour rien : quand vingt ans ſe ſeroient écoulés depuis cette époque, le plus petit aveu dans des circonſtances obſcures, & dans une maladie qui réſiſte à tout, devient une conviction.

C'eſt là la regle générale, & la vraie bouſſole qui nous dirige dans les routes difficiles. Se pré-

sente-il une maladie chronique & rebelle ? Ou elle est incurable, ou on a espoir de la guérir. Si elle est incurable par elle-même, une plus longue discussion est inutile ; mais s'il reste quelque lueur de réussite, on s'informe des moyens de guérison qu'on a déja conseillé au malade, & de la maniere dont il s'est lui-même conduit pendant qu'il a été dans les remedes.

Par-là on s'assure, à qui du Médecin ou du malade, on doit imputer le mauvais succès du traitement. S'ils n'ont tort ni l'un ni l'autre, on tente une seconde voie ; & si tout est inutile, on remonte encore plus haut. C'est ici où on oblige le malade à dévoiler le passé, & à répondre cathégoriquement. Un interrogatoire exact amene souvent une personne, où elle n'auroit point cru aller, & un peu d'adresse fait mettre bien des choses au grand jour.

Je ne finirois point, ſi je voulois entrer aujourd'hui dans un plus grand détail. Trouvez bon pour le coup, que je n'aille pas plus loin; la partie n'eſt que remiſe, nous la reprendrons inceſſamment, & pas plus tard que dès le moment que j'aurai reçu de vos nouvelles. J'en attends avec l'impatience d'un ami qui vous chérit de tout ſon cœur, & qui vous ſera toujours ſincerement attaché. Je ſuis, Monſieur, votre &c.

De Londres.

LETTRE III.

Suite de la queſtion précedente.

MONSIEUR,

J'ai toujours bien jugé, que s'il y a des ſignes certains qui annoncent le Mal de Naples, il en eſt

aussi qui sont fort équivoques. Cette maladie n'est pas la seule qu'on ait de la peine à démêler ; & je comprends déja que si la pratique a ses difficultés, c'est pourtant l'unique moyen de se familiariser avec les infirmités les plus bisarres, dont notre malheureuse espece est le jouet. Mais pour revenir à ce dont il s'agit ici, je sçais que la ruse n'est pas toujours nécessaire, lorsqu'il est question de tirer la vérité de la bouche même du malade. S'il se présente des personnes qui n'osent avouer, il y en a encore plus qui ne font pas la moindre difficulté de raconter leurs bonnes & leurs mauvaises fortunes. Pour l'ordinaire un homme, & sur tout un galant de profession, ne se fait pas beaucoup presser : c'est que graces à l'agréable tournure qu'on donne à tout ce qu'on nomme galanterie, & conformément aux idées particulieres qu'il

plaît à la plupart des gens, de ſe fabriquer ſur tout ce qui a quelque rapport aux voyages de Cithere, on n'a garde de croire ſon honneur intereſſé, pour avoir donné dans les écueils, ou plutôt pour avoir eu ſa part des largeſſes, dont Venus gratifie ſes amis les plus chers.

C'eſt pour cela qu'on ne cherche pas des grands détours, quand on a beſoin de faire jaſer les hommes; mais quel ménagement ne doit-on pas avoir, lorſqu'il faut engager une femme à expoſer ſes petites foibleſſes; ou pour parler plus juſte, lorſqu'on ſe trouve dans la néceſſité d'examiner ſon petit train de vie? Vous ſentez bien, Monſieur, que je n'entends parler que de ces femmes d'une vertu équivoque, & dans laquelle il entre quelque peu d'alliage.

Je profite de votre indulgence; & puiſque vous trouvez bon que

je mêle mes petites observations avec les vôtres, je n'hésite pas un moment à vous écrire un nouveau cas qui vient, ce me semble, fort à propos à notre sujet. On ne sçauroit pousser la dissimulation plus loin, que le fit une femme que j'eus occasion de voir il y a quelque tems, & qui sous le voile de fleurs blanches couvoit une maladie vénerienne la moins douteuse.

Troisieme Observation

sur une Maladie vénerienne confirmée.

Il se présenta un jour à l'Hôpital des malades de cette Ville, une femme âgée d'environ quarante-cinq ans, qui se disoit attaquée d'une perte blanche, & qu'on ne fit pas façon de recevoir sur sa bonne foy. C'étoit pourtant une gonorrhée fort ancienne, qu'elle

cachoit fort ſoigneuſement, & qu'elle n'avoit garde d'avouer; ſoit parce qu'il auroit fallu découvrir le deſordre dans lequel elle avoit vécu, ſoit parce qu'on l'auroit auſſitôt miſe à la porte, cet Hôpital n'étant point deſtiné pour les maladies d'avanture. Comme on la traitoit inutilement, attendu qu'on ne connoiſſoit point la nature du mal, on ſe douta bientôt de quelque choſe; & après un examen plus réflechi, on vit de quoi il étoit queſtion : ſur quoi elle fut congediée.

M'étant trouvé quelque tems enſuite hors des portes de la Ville, où je m'amuſois à herboriſer; on me pria par occaſion de voir une pauvre femme malade, logée dans un petit réduit. Je n'eus pas plutôt jetté les yeux ſur elle, que je la reconnus, & que je vis que c'étoit la même qu'on avoit chaſſée de l'Hôpital depuis peu. Je m'approchai

du lit, & je lui eus à peine fait une question, que sans tourner autour du pot, elle me dit son état. Elle n'en demeura pas là, elle mit tout à découvert, & me fit voir ses parties toutes parsemées de chancres, & de boutons vénériens. Le fondement étoit comme palissadé d'excroissances; & pour tout dire enfin, je vis d'un coup d'œil presque tout ce qui a coutume de caractériser la maladie vénerienne la plus confirmée.

Cette miserable avoit déja passé par le remede; mais ou elle étoit manquée, ou elle avoit repris du mal. Je lui annonçai qu'il ne lui restoit d'autre parti à prendre, que celui de faire une nouvelle quarantaine, après quoi je me retirai. Je n'en entendis plus parler de long-tems; mais je sçus dans les suites, qu'elle avoit perdu la vie par une chute.

Fin de la troisiéme Observation.

Voilà,

Voilà, Monſieur, ce que le haſard me préſenta, & ce qui me fit comprendre, combien il eſt mal aiſé de connoître au juſte l'état de quelqu'un qui ſe cache. Quelle honte n'eſt-ce pas en effet d'être obligé d'en venir à de pareils aveus ? quelle confuſion une confidence de cette nature ne doit-elle pas cauſer à une femme qui a un reſte de pudeur ? Je conçois bien, que ce n'eſt pas là une mortification bien grande pour une avanturiere, qui n'a que ce qu'elle mérite; mais s'il eſt des hommes libertins même, à qui il en coûte de faire cette ſorte de confeſſion, quel embarras ne ſera-ce point pour les perſonnes du ſexe, dont la modeſtie fut toujours l'apanage.

En voilà cependant aſſez; il ne m'apartient point d'aller au-delà: j'abandonne la digreſſion, & je vous laiſſe la plume comme à

mon Maître. J'attens de votre complaisance, la suite des accidens que cette étrange maladie a en propre, avec une courte description de chacun en particulier. Ma reconnoissance augmente tous les jours, mais la vénération que j'ai pour vous ne sçauroit devenir plus grande, puisqu'elle est au dessus des termes ordinaires. Je suis, Monsieur, votre &c.

De Montpellier.

Réponse à la IIIe Lettre.

Continuation de l'histoire des accidens qui accompagnent le mal de Naples.

MONSIEUR,

Vous entrez si bien dans le gé-

nie de la ſaine pratique, & vous ſaiſiſſez ſi juſte l'idée des maladies ſur leſquelles vous m'avez demandé des éclairciſſemens, que je n'ai preſque rien à faire avec vous. A peine ai-je le loiſir d'entamer les matieres, qu'elles vous paroiſſent ſans nuages, & votre pénétration leve les plus grandes difficultés. Sur ce pied-là, bien loin de vous mener par la main, je ne dois plus vous regarder comme mon diſciple, mais comme un Confrere d'autant plus eſtimable, que vous commencez déja par où nos anciens ne ſont quelquefois pas prêts à finir.

Je n'ai preſque qu'à changer le nom & l'objet de l'étude, pour vous appliquer ce que le célebre * Auteur de la pluralité des mondes dit à ſon ami, de cette aimable Dame avec laquelle il ſuppoſe qu'il a eu ces agréables entretiens.

* *M. de Fontenelle, le Plural. des mond.*

Qu'est-ce qui lui manque ? d'avoir ouvert les yeux sur des livres ? cela n'est rien, & bien des gens l'ont fait toute leur vie, à qui je refuserois, si j'osois, le nom de Sçavans.

Qu'est-ce qui vous manque, Monsieur, d'avoir vû des cas de pratique ? cela n'est presque rien, & bien des gens l'ont fait toute leur vie, à qui je refuserois, si j'osois, le nom de Praticiens. Ce n'est pas que je croye que vous n'ayez besoin de vous former auprès des malades, & que je ne sois même bien persuadé que le meilleur génie ne sçauroit suffire tout seul, sans le secours de l'expérience ; mais je suis convaincu qu'il ne vous faut que peu d'occasions pour vous rendre Maître.

Je reviens à l'endroit où j'en ai demeuré dans ma derniere Lettre. Quelqu'un a-t-il un ulcere qu'on ne peut conduire à cicatrice, ou telle autre indisposition qu'on vou-

dra, qui malgré le régime le mieux entendu, les précautions les plus ſages, & l'attention la mieux marquée d'un Médecin habile, va toujours ſon chemin, ou s'aigrit même au lieu d'amender? Devient-il maigre, ſe deſſeche-t-il ſans cauſe manifeſte? a-t-il perdu le ſommeil? eſt-il travaillé de douleurs nocturnes? s'il a eu quelque accident vénerien dans ſa jeuneſſe, quelque leger qu'il ait été; vraiſemblablement il a un reſte de virus qu'on n'avoit fait qu'aſſoupir. C'eſt un feu mal éteint, une étincelle cachée ſous la cendre, qui eſt à la veille d'éclater, & qui va cauſer un embraſement général, ſi on n'y met vîte bon ordre. Ce que je viens de vous dire, Monſieur, n'eſt pas ſans exemple, & l'hiſtoire que vous allez voir en eſt une preuve.

IVe OBSERVATION,

Sur des ulceres vénériens entretenus par une maladie de vingt ans.

Un Etranger arriva il y a déja quelques années dans notre Ville, pour se mettre entre mes mains. Il étoit fort incommodé depuis long-tems, il maigrissoit à vûe d'œil, il avoit des douleurs vagues qui le fatiguoient beaucoup; les deux jambes étoient criblées d'ulceres, dont le moindre paroissoit de la grandeur d'un écu de six livres. Quelque onguent qu'on eût employé jusqu'alors, la cicatrice ne pouvoit s'achever; & quoiqu'elle semblât avancer chaque jour, elle n'avoit pas plutôt fait un certain chemin, que la piece tomboit d'elle-même, & c'étoit à recommencer de nouveau.

Instruit de ce détail, je lui fis des questions sur son ancienne conduite; & m'ayant avoué qu'il n'avoit pas toujours vécu dans l'innocence, je lui dis naturellement ma pensée, & après bien des difficultés, je le déterminai à essayer de la pomade. Ce qui le retenoit d'abord le plus, c'est qu'un charlatan, pour qui il se sentoit de la confiance, l'avoit positivement assuré de sa guérison. Il ne put m'expliquer au juste de quel remede on s'étoit servi; mais il me raconta qu'une demangeaison insuportable lui étoit survenue dans tout le corps, immédiatement après l'avoir employé, qu'il lui en avoit coûté la premiere peau, & qu'il avoit enfin manqué de périr.

Quoiqu'il se fût passé assez de tems depuis cette terrible épreuve; comme le malade ne jouissoit plus à beaucoup près de son em-

bonpoint ordinaire, tant à cause du vieux levain qu'il avoit encore chez lui, qu'à raison de la quantité des matieres que les ulceres fournissoient continuellement, je n'oubliai rien pour le préparer d'une maniere convenable.

Les remedes généraux ayant précedé, je lui fis prendre vingt-cinq bains, après quoi je le mis dans les frictions. Rien de plus singulier, de plus prompt, & de plus satisfaisant tout ensemble, que la réunion de la plus grande partie des ulceres; preuve certaine de la destruction d'un virus caché, dont j'avois bien soupçonné qu'il n'avoit point été guéri par les anciens remedes. On eût dit que la cicatrice avançoit à vûe d'œil. Je ne me contentai point de faire couvrir le corps suivant la coutume; je faisois panser les ulceres avec de la pomade mercurielle, dont il n'entroit guére qu'un sixiéme

me ſur cinq parties de cerat de Galien préparé avec la cire blanche & l'huile d'amandes douces tirée ſans feu.

Malgré ces précautions, le mercure ne laiſſa pas de porter un peu ſur un côté de la bouche ; ce qui attira une ſalivation de quelques jours. On ne peut cependant aſſurer tout-à-fait qu'elle fut occaſionnée par la trop grande quantité du remede, puiſqu'en comptant ce qui étoit entré dans le panſement des ulceres, & les frictions générales qu'on avoit déja donné, la pommade employée juſqu'à ce moment n'auroit point ſuffi à couvrir le corps du malade : or il eſt certain que la plûpart de ceux que j'ai traités n'ont preſque pas eu le moindre flux de bouche, quoiqu'ils ayent été couverts d'onguent, & ſur la fin de la quarantaine. Ils ont cependant receu plus de pommade, que je

n'en avois donné jusqu'alors au malade en question. Cela est si vrai, qu'il restoit encore le tiers du corps à couvrir, c'est-à-dire, le tiers du dos & les deux bras, lorsque la salivation parut. Je fus donc obligé de suspendre jusqu'à ce que cette bouffée eut passé; après quoi je continuai, & je finis le remede sans autre accident.

J'ai toujours cru qu'on devoit l'attribuer à ce que, les parties ulcerées donnant au mercure beaucoup plus de liberté de s'insinuer que ne fait l'habitude du corps qui est fort serrée, il en entra infiniment plus par ces ouvertures qu'à travers la peau, sur laquelle il reste toujours une certaine crasse qui retient quelque peu de mercure. C'est au reste la premiere, je pourrois même dire presque la seule fois que j'ai été surpris par la salivation; & de tous les malades que j'ai traités dont le nom-

bre eſt aſſez conſidérable, il n'en eſt quaſi pas un ſeul qui ait eſſuyé de flux de bouche. Une petite élévation des gencives, un crachotement de rien en a fait l'affaire; ma grande attention étant toujours de m'arrêter, lorſqu'il arrive quelque menace à la bouche.

Le malade ſe remit heureuſement; il prit même un peu de couleur avec partie de ſon embonpoint. Il eſt vrai que les ulceres n'étoient pas tout à fait cicatriſés lorſque je le fis décraſſer; mais outre que je ne m'y étois point attendu, j'aurois été bien fâché qu'ils ſe fuſſent fermés tous. Il y avoit trop de tems qu'ils avoient commencé; & quand un Médecin ſe connoît en Chirurgie, il ſçait qu'il eſt extrêmement dangereux de boucher des gouttieres qui quoiqu'elles ne ſoient point dans l'ordre naturel, ne laiſſent pas de ſe rendre habituelles après

qu'elles ont vieilli. C'est ainsi qu'on se garde bien de détourner un flux hémorroïdal qui est devenu ancien & absolument necessaire; & qui feroit cette faute, seroit tout aussi mal avisé que celui qui voudroit supprimer le cours des régles.

Mon dessein étoit de laisser une ouverture à chaque jambe; ou si tout se fût réuni, d'y substituer un cautere à chacune. Il n'eut pas plutôt la liberté de sortir, que l'envie le prit de s'en retourner dans son Pays, & il n'y eut aucun moyen de le retenir. Je lui recommandai beaucoup de se ménager, & d'observer une maniere de vivre convenable. Je le rassurai sur sa guérison, en l'avertissant qu'à la réserve de l'incommodité que lui causeroient ses ulceres, c'étoit un mal auquel il ne faloit plus penser, & qu'il y auroit du danger au contraire si on s'avisoit jamais de les réunir.

Il vécut trois ou quatre années encore depuis le remede, mais il périt enfin par sa faute. La présence de ses ulceres l'inquietoit toujours, & il résolut d'en voir la fin à quelque prix que ce fût. Tout ce que j'avois pû lui dire devint inutile. J'appris qu'il avoit voulu tâter d'une seconde épreuve. Les ulceres furent sans doute cicatrisés, & c'est ce qui lui coûta la partie. La raison en est simple; les matieres qui avoient accoutumé de s'écouler par là, ne trouvant plus d'issue libre, refluerent dans la masse du sang, en augmenterent le volume & surchargerent si fort les solides, que ceux-ci se trouverent hors d'état de continuer leurs oscillations ordinaires. Il n'en fallut pas d'avantage pour occasionner quelque dépôt sur les parties nobles, qui lui abregea ses jours. Une érésypele au visage, dont on me rapporta qu'il avoit été atta-

qué au sortir de ce dernier traitement, ne prouve que trop la disposition des liqueurs à s'engorger, disposition qui la plûpart du tems ne reconnoît d'autre cause que leur quantité augmentée outre mesure.

Ce dépôt qui fut vraisemblablement une suite de cette disposition des liqueurs à s'arrêter dans les plus petits conduits, n'est pas difficile à comprendre, si on fait réflexion à ce qui se passe tous les jours dans ce qu'on nomme goutte remontée. On sçait combien cet accident est funeste, & que le danger qu'il traîne après soi, ne vient que du reflux de la matiere qui passe des articulations dans le sang, & qui s'y accumule enfin de telle sorte qu'une partie se jette sur les organes necessaires à la vie & suffoque les malades. Il ne manque point d'autres exemples de ces sortes de dépôts ; & à moins qu'on

n'ait pas frequenté les Hôpitaux, on ne peut ignorer que la réunion des vieux ulceres n'emporte souvent des malades qui auroient encore vécu fort long-tems.

Fin de la quatriéme Observation.

Quelque envie que j'aye de répondre à votre empreſſement, il n'eſt guére poſſible de finir dans cette Lettre ce qui me reſte à dire ſur les accidens de toute eſpece, qui peuvent accompagner les maux vénériens. Cette matiere eſt d'ailleurs ſi vaſte, qu'elle demanderoit un volume ſi j'entreprenois de la traiter à fond. Ne craignez point cependant que je laiſſe quelque choſe d'eſſentiel en arriere. Vous aurez un expoſé fidele de tout ce qu'il y a de plus utile à ſçavoir dans la pratique, & je ne paſſerai abſolument ſous ſilence que ce qui n'eſt que de pure ſpéculation. Ce ſera même une nouvelle obligation que

vous m'aurez, puisqu'en ne vous faisant envisager que ce qu'il y a de certain dans notre Art & que ce qui forme veritablement le Médecin, je vous épargnerai bien des minuties qui n'ont souvent d'autre but qu'une vaine curiosité. Je suis, Monsieur, votre, &c.

De Londres.

LETTRE IVe.

Sur le même sujet.

MONSIEUR,

Je vois ce qu'il faut que je pense de ce que je vous ai écrit en dernier lieu, & des observations que je me suis avisé de vous communiquer. Si j'eusse bien fait, je n'aurois eu garde de vous parler le langage d'un Praticien, & je me serois contenté d'écouter vos leçons. Je

mérite le trait que vous m'avez décoché, je me rends justice & je comprends à merveille qu'il n'est pas encore tems de prendre le ton de Docteur. Je ne suis pas la dupe de votre beau compliment, & la pilule pour être dorée n'en est pas moins propre à me faire sentir son impression. Eh bien, Monsieur, voilà qui est fini, je vais garder un silence modeste; vous ne vous plaindrez plus de mon indocilité, comptez sur la retenue la plus exacte.

Mais ne croyez pas que je me rebute; votre aimable raillerie ne sçauroit détruire mon unique projet. Si je ne suis point encore initié aux mysteres d'Esculape, je souhaite passionnément d'y être admis, & c'est sous vos auspices que je veux l'être. Je me flatte que vous n'en demeurerez pas en si beau chemin, & qu'au lieu d'abandonner l'entreprise, vous voudrez

bien me mener jusqu'au bout. Je suis, Monsieur, votre &c.

De Montpellier.

Réponse à la IVe Lettre,

Courte description des accidens du mal de Naples.

MONSIEUR,

Vous avez pris l'allarme mal à propos, je n'ai nullement voulu plaisanter lorsque je vous ai fait compliment sur l'heureuse facilité que vous me paroissez avoir à vous former de bonne heure l'esprit & le goût. Il en est de la Médecine comme des autres Sciences, dans lesquelles on ne peut guére se flatter de réussir qu'autant que le génie en décide. Je dirois volontiers

de cette admirable Profeſſion ce qu'un de nos meilleurs Poëtes François a dit de la Poëſie.

* C'eſt en vain qu'au Parnaſſe un téméraire Auteur
Penſe de l'art des Vers atteindre la hauteur.
S'il ne ſent point du Ciel l'influence ſecrette,
Si ſon Aſtre en naiſſant ne l'a formé Poëte,
Dans ſon génie étroit il eſt toujours captif.
Pour lui Phébus eſt ſourd, & Pégaſe eſt rétif.

Apollon, vous le ſçavez, Monſieur, eſt le Dieu de la Médecine comme il l'eſt de la Poëſie. Si on manque de cette diſpoſition naturelle qui fait le vrai Médecin, tous nos ſoins ſont inutiles. En vain poſſedera-t-on la théorie la mieux

* *Deſpr. art Poëtiq. ch.* 1. *vet.* 1.

raisonnée, en vain fabriquera-t-on des systêmes; ce ne sera jamais là ce qu'on appelle l'art de guerir les hommes. Selon cette espece de parallele, en dirions-nous trop si nous avancions qu'il n'y a peut-être guere moins de Médecins médiocres, qu'il y a des mauvais Poëtes? Mais revenons.

Les accidens vénériens douteux en général sont assez communs aux deux sexes; mais il en est aussi que les femmes ont en propre. Telles sont les fleurs blanches, comme vous l'avez déja remarqué vous-même, Monsieur, qui nous en imposeroient tous les jours si nous n'étions sur nos gardes. Il n'est même pas absolument impossible de prendre le change lorsqu'on ne connoît pas les personnes; en voici la raison. Cette maladie est très-ordinaire: point de femme qui ne puisse en être attaquée, & presque point qui ne la connoisse

de nom. De plus, elle eſt rébelle & fort ſouvent incurable. Rien de plus aiſé au reſte que de la confondre avec un écoulement occaſionné par un mauvais commerce.

L'ardeur d'urine dont une galanterie eſt ordinairement accompagnée, ne décide pas toujours la queſtion attendu que cette même ardeur d'urine peut ſe rencontrer dans l'un & dans l'autre cas. Pardeſſus tout cela, on n'eſt pas toujours maître de vérifier les choſes toutes les fois qu'il ſeroit neceſſaire, & on eſt obligé de s'en rapporter ſouvent à une ſimple expoſition.

Sur ce pied-là, une femme d'une vertu reconnue & qui ignore juſqu'au nom de gonorrhée, ſi elle a le malheur d'avoir reçu quelque préſent de nôce, ne s'appercevra pas plutôt d'un écoulement blanchâtre, qu'elle s'imaginera bonnement que ce ſont des fleurs blan-

ches qui lui sont survenues. D'un autre côté une femme galante, quoiqu'elle sçache parfaitement à quoi s'en tenir, qu'elle n'ignore point l'origine du mal & qu'au fond elle ne demande pas mieux que de guérir, ne fait que bégayer en nous consultant, & nous cache sous le nom specieux de fleurs blanches une belle & bonne coulante. Mais nous sommes faits à ce style, & nous prenons les choses pour ce qu'elles valent. L'histoire dont vous m'avez fait part, est préciſément l'histoire de ce qui se passe tous les jours. Un peu de pratique vous mettra au fait de bien de scenes pareilles.

Je viens de le dire, Monsieur; on ne distingue jamais mieux une perte blanche d'une gonorrhée, que lorsqu'on a la liberté d'examiner tout, & qu'on est à même de connoître parfaitement les personnes qui nous consultent. Mais

ce qui caracteriſe ſouvent cette premiere maladie, c'eſt qu'elle réſiſte preſque toujours aux meilleurs remedes, au lieu que la gonorrhée quoique ſouvent un peu trop rébelle, prend quelquefois fin. Je dis quelquefois, parce qu'il y en a qui ſemblent s'éterniſer, ſur-tout lorſqu'on les a negligées.

Il eſt des accidens particuliers au ſexe, dont les uns ſont des ſignes certains de la préſence du virus, & les autres des marques aſſez équivoques. Il eſt fort rare, par exemple, qu'une femme extrêmement gâtée porte ſon enfant juſqu'au terme; & quand cela arrive, la petite créature meurt ordinairement avant que de naître, & tombe même en lambeaux. Si ces accidens ſont fréquens, je veux dire ſi une femme n'accouche guere que d'enfans morts, c'eſt une marque que la maladie n'eſt pas loin du dernier période,

& ce signe doit être rangé dans la classe des signes assurés. La stérilité & la fausse couche sont infiniment plus équivoques ; mais lorsqu'il se trouve d'autres indices joints, il faut remonter plus haut & redoubler d'attention.

Si une femme qui a fait des enfans devient stérile tout à coup sans cause apparente, on ne peut sans doute rien augurer de positif de cela seul ; mais s'il se présente tout ensemble quelque soupçon d'ailleurs, on a au moins un préjugé, un doute qui semble commencer à s'éclaircir.

La fausse couche toute simple, quoique équivoque, ou pour mieux dire quoiqu'elle ne prouve absolument rien par elle-même, prouve cependant quelque chose de plus que la sterilité, sur-tout si elle est très-fréquente, ou si elle arrive sans cause manifeste, & si tout comme la sterilité elle est accompagné

pagnée de quelque indice de virus. Pour finir en deux mots, la réunion de pluſieurs ſignes, quelqu'équivoques qu'ils ſoient, conſiderés ſéparément, forme pour l'ordinaire un diagnoſtic d'autant moins douteux que les maladies véneriennes ſont aujourd'hui aſſez géneralement répandues, & qu'on ne s'y méprend point autant qu'on pourroit le croire.

On comprend ſous le nom géneral d'écroiſſances non-ſeulement les porreaux & les verrues, mais encore les condilomes, les crêtes, les fics & les mûres. Les porreaux, les verrues & les condilomes attaquent le prépuce, le gland, ſa couronne, & le frein chez les hommes. Ils paroiſſent chez les femmes dans tout l'intérieur des parties, mais ſurtout à l'endroit du clitoris, ſur le clitoris même & ſon prépuce. Les crêtes, les fics & les mûres ont coutume

de s'emparer des environs de l'anus, ils naissent quelquefois intérieurement dans l'anus même.

Les porreaux sont d'une figure ronde & oblongue, les verrues sont plus courtes & moins arrondies, & les condilomes se trouvent au contraire beaucoup plus applattis. Les crêtes ressemblent à une espece de frange dentelée, quelques-unes sont flasques & pendantes, quelques-autres dures & calleuses. Les mûres & les fics ne different guere que par le plus ou le moins de volume qu'on y remarque. C'est au reste de leur figure, ou plutôt d'une espece de ressemblance qu'elles ont avec certains corps, que ces sortes d'excroissances tirent leur nom.

Ce n'est pas tout encore, & les environs de l'anus sont aussi sujets à se déchirer; il s'y fait des crevasses qui répandent une matiere purulente plus ou moins maligne,

& qui ſont connues ſous le nom de rhagades.

Lorſque le prépuce couvre preſque tout le gland & s'y trouve colé, le malade eſt attaqué de ce qu'on appelle phimoſis. Il y en a un qui eſt naturel & qui guérit avec l'âge; c'eſt celui que preſque tous les enfans mâles ont coutume d'apporter avec eux lorſqu'ils viennent au monde. Celui dont il eſt ici queſtion vient toujours d'un mauvais commerce : dans ce cas le prépuce n'eſt adhérent au gland que parce qu'il ſe trouve des chancres cachés au-deſſous & autour de la couronne. Voilà ce qui rend la douleur de cette partie ſi ſenſible & ſi vive ſur-tout pendant l'érection. Tel eſt quelquefois l'étranglement qui en reſulte, que ſi cette même érection dure trop long-tems, & ſi on ne ſe hâte d'y remedier de bonne heure, il peut occaſionner une gangrenne funeſte.

Dans le paraphimosis au contraire le gland est à découvert, & le prépuce si fort tiré en bas, que les liqueurs ne roulent plus qu'avec peine. La circulation en est même souvent si genée, que la partie se gonfle prodigieusement, & qu'elle tomberoit en mortification encore plus vite que dans le premier cas, si on ne se hâtoit de débrider au plutôt; quelquefois même il n'y a pas un moment à perdre. Il ne faut au reste qu'un coup-d'œil pour distinguer ces deux accidens, puisqu'ils sont totalement opposés.

Les chancres sont aisés à reconnoître; ce sont des petits ulceres dont les bords se trouvent constamment durs & calleux. Telle est l'action du virus vénerien, quelque nature qu'on lui attribue & quel qu'en soit le caractere, qu'il coagule la partie blanche du sang, & c'est par là

qu'il donne occasion à ces ulceres de s'épaissir par les bords, & d'acquerir enfin ce degré de rénitence qui les rend si rebeles. On n'en doutera point si on considere ses autres effets, ils sont assez semblables par-tout.

Les tumeurs vénériennes qui paroissent aux aines, ne viennent aussi sans doute que de l'épaississement de la lymphe que les glandes inguinales travaillent dans l'état naturel, & qui dès-là que le virus s'est mêlé avec elle, s'arrête presqu'aussi-tôt dans ses propres conduits, s'y accumule peu à peu, & augmente enfin le volume des glandes d'une maniere étonnante. Ces tumeurs au-reste pourroient être aisément confondues avec celles qu'on nomme simples, & qui dépendent d'une cause qui n'a rien de malin, si l'aveu du malade ne servoit à les caractériser.

Il est encore bien d'autres symptomes à la suite du mal de Naples; mais il n'est pas toujours aisé de démêler au juste s'ils lui appartiennent en propre, parce qu'ils peuvent venir d'une cause toute opposée. Ce sont les gonflemens des os, les caries, les exostoses, &c. Il n'est effectivement besoin que d'une disposition écrouelleuse, scorbutique, ou telle autre équivalente, pour faire gonfler les os, & les durcir même peu à peu, tout de même qu'ils se durcissent dans les maladies vénériennes. Rien de plus équivoque que ces sortes de cas, rien en même tems de plus essentiel que de ne point s'y méprendre; c'est que le mercure, vrai spécifique des maux de galanterie, nuiroit infiniment dans toute autre occasion.

Le vrai moyen d'aller au but, est d'examiner les signes qui établissent chaque maladie à part,

& qui ſont les plus propres à diſtinguer l'une de l'autre. On peut conſulter ailleurs l'hiſtoire de ces maladies qui ſemblent avoir le plus de rapport avec celle dont il eſt ici queſtion, pour ne pas s'y tromper.

Avec ces précautions, on s'attachera ſur-tout à faire parler la perſonne malade, & à tirer la vérité de ſa bouche; c'eſt là le grand point de vûe. Je laiſſe les vertiges, les maux de tête, les inſomnies, & généralement tous les accidens douteux qui ne déterminent rien par eux-mêmes, & qui quoiqu'ils puiſſent ſervir d'eſcorte à un mal de Naples confirmé, ne ſçauroient être cités en preuve qu'autant qu'ils ſe trouveroient joints à quelqu'autre ſigne caractériſtique. A peine un volume ſuffiroit-il pour comprendre tous les maux avec leſquels il peut ſe trouver en ſocieté, puiſqu'il n'en eſt point

dont il refuse la compagnie. Mais nous ne nous proposons vous & moi, Monsieur, qu'un abregé simple, & presque tout de pure pratique.

Je souhaite que vous soyez content de cette exposition. Quelque courte qu'elle puisse être, elle renferme au moins, comme je vous l'ai promis, ce qu'il y a de plus important sur cette matiere. S'il manque quelques couleurs au tableau, ce ne sont que des ombres que vous pourrez ajouter vous-même. La partie que je vous laisse n'est pourtant pas indifférente, puisqu'il n'y a qu'une longue habitude avec les malades qui soit en état de vous fournir les accessoires; & la pratique n'est pas une chose qui se donne, ou qu'on apprenne par la seule lecture. Je suis, Monsieur, votre, &c.

De Londres.

LETTRE V.

Question sur la cause prochaine du mal de Naples.

MONSIEUR,

J'avois besoin pour me rassurer, de la Lettre que vous venez de m'écrire. Quelque bonté que vous ayez pour moi, j'avois crû voir un air d'ironie dans ce que vous me mandiez en dernier lieu, & je vous avoue que cela m'avoit un peu intrigué. Mais aussi ne m'en dites-vous pas trop aujourd'hui, & dois-je me laisser aller à tout ce que vous me marquez d'obligeant? S'il ne falloit pour réussir dans notre profession, que beaucoup de bonne volonté de s'instruire; il ne me manqueroit rien,

& vous seriez assurément bien satisfait de moi à cet égard : je sens cependant tout comme vous que cela ne suffit pas toujours, & que sans un certain génie, ou un certain goût pour le métier qu'on embrasse, on est fort éloigné de la réussite. S'il faut être né pour ce qu'on doit faire un jour, & si on ne sçauroit être Poëte sans un talent décidé pour la Poësie ; je comprens encore mieux qu'il n'est guere possible de faire des progrès dans l'art de guérir les maladies, sans avoir cette disposition, ce goût, ce je ne sçai quoi qui fait le Médecin.

Après avoir établi les principaux accidens qui sont les suites des maladies vénériennes, voudrez-vous bien, Monsieur, me dire un mot sur leur premiere origine, & sur ce qu'on nomme leur cause prochaine ? Si on considere certains symptomes, & si on peut

juger de la cause par ses effets, on seroit assez tenté de prononcer que le virus vénerien est quelque chose de coagulant & de caustique tout ensemble, quoi que ce puisse être. Les concrétions vénériennes, par exemple, les exostoses, & cette espece de vermoulure qu'on observe dans les os de ceux qui ont long-tems souffert, semblent le démontrer d'une maniere assez convaincante. L'ouverture que j'ai fait moi-même, lorsque je travaillois aux dissections anatomiques, de plusieurs corps dont les os étoient ainsi rongés, paroît encore en être une bonne preuve.

Parmi les Auteurs que j'ai déja parcourus sur cette matiere, il en est quelques-uns, qui ne s'attachant qu'à cette vermoulure, ont avancé qu'au lieu d'une humeur acide fixe, à laquelle on diroit d'abord que les accidens véne-

riens doivent être attribués, il pourroit bien se faire qu'une multitude infinie de petits vers en fût cause. Ils croyent même leur système d'autant mieux fondé, qu'il se présente dans les os attaqués, des petits trous ronds assez semblables à ceux qu'on trouve dans le bois vermoulu. Ce n'est pas tout, & comme le mercure est reconnu pour être l'ennemi juré de toute vermine, dès-là qu'il est le remede le plus assuré des maux vénériens, il ne les guérit sans doute, disent-ils, qu'autant qu'il extermine cette petite engeance qui ronge les parties les plus dures.

Quoi que cette idée puisse avoir de séduisant, ne vaudroit-il pas mieux établir pour cause de ce mal une humeur salée-acide, un acide fixe, de la nature à peu près des eaux-fortes, dont on est à même de déterminer en quelque maniere la nature par une cer-

taine analogie qu'elle ſemble avoir avec ces mêmes eaux, ſi comme je l'ai déja dit, on peut en juger par les effets, que de recourir à une fourmilliere de je ne ſçais quels vers, qui envoyent des colonies de toutes parts?

S'il m'étoit permis de dire ce que je penſe, j'avancerois hardiment que cette cauſe quelle qu'elle puiſſe être, n'a point encore été bien développée, & qu'elle ne le ſera peut-être jamais. Rien ne ſemble mieux le prouver, que la diverſité des ſiſtêmes auſquels cette queſtion a donné lieu, & les efforts impuiſſans qu'on a fait pour découvrir ce qui en eſt.

Permettez-moi de pouſſer cette réflexion plus loin, vous aurez la bonté de m'avertir ſi je m'égare. Soutiendroit-on un paradoxe en avançant qu'il ſeroit peut-être aſſez inutile de connoître la cauſe des maladies vénériennes? Eh que

gagnerions-nous en effet, quand nous irions jusques-là ? Aurions-nous un remede plus efficace que le mercure, & la pratique en deviendroit-elle meilleure ? Non sans doute, & les maux vénériens ne rencontreront jamais d'ennemi plus redoutable que celui qu'ils ont tous les jours en tête, & auquel ils n'ont pas coutume de résister. N'est-ce pas au moyen de cet admirable secours qu'on arrête les plus vives atteintes, & les progrès les plus rapides d'une hydre d'autant plus dangereuse qu'elle semble se reproduire, & qu'il n'est que ce seul adversaire qu'on puisse lui opposer ?

Si la cause du mal est si cachée, la maniere dont le mercure agit pour la détruire, ne me le paroît pas moins. Mais ne seroit-on point fondé à prononcer, qu'il importe aussi peu en pratique de sçavoir au juste quels sont les pre-

miers principes de ce merveilleux antidote, que de connoître avec préciſion le génie & le vrai caractere de ce qui conſtitue les maux vénériens? J'en appelle à votre expérience, Monſieur, & à celle de tous les Praticiens du monde qui ſçavent traiter ces ſortes de maladies : n'eſt elle pas un témoin fidele d'une infinité de cures que vous avez faites, & guériroit-on mieux les maux vénériens qu'on le fait aujourd'hui, quand leur cauſe & la maniere d'agir du mercure ſeroient enfin développées avec le plus d'évidence?

Je veux croire cependant qu'il ſeroit flatteur pour nous de voir auſſi clair dans la Médecine ſpéculative, que dans la Médecine pratique; mais au fond en ſeroit-on plus avancé? Ce qu'il y a de certain, je le répete, c'eſt qu'on ne traiteroit pas moins bien la maladie dont il s'agit. Je dis plus,

& ce que je pense des maux vénériens & de leur cure, peut-être pourroit-on l'appliquer avec autant de raison aux maladies mêmes qui se rencontrent le plus souvent dans la pratique courante. Pourroient-elles se terminer avec plus de succès qu'elles le font tous les jours, quand leur cause immédiate nous seroit aussi connue qu'elle l'est peu?

Je ne serois pas en peine de prouver une chose dont presque tout le monde est en état de juger. On n'a qu'à voir combien la théorie est encore en arriere, pendant que la pratique avance & se perfectionne journellement. Examinons la conduite des anciens; leur méthode étoit simple, ils suivoient une maladie pas à pas, ils étudioient le moment où elle commençoit à paroître, le tems où elle avoit coutume de se déve-

loper, ſon augmentation, ſon déclin & ſes criſes. Ils s'attachoient à connoître les remedes & leur qualité par les effets même qu'ils en voyoient réſulter conſtamment : c'eſt ſur ces idées qu'ils nous ont montré à travailler ; c'eſt ſur ce plan qu'ils ont fait ces belles obſervations qui nous reſtent, vrais tréſors de Médecine pratique ; c'eſt enfin ſur ce modele que ſont fondés ces canons admirables, qu'on regarde avec juſtice comme autant de guides aſſurés dans les routes obſcures d'une profeſſion d'autant plus noble, qu'elle intereſſe les deux plus grands biens dont nous puiſſions jouir ici bas, la ſanté & la vie.

Je ſçais que les anciens couroient tout comme nous après les cauſes, & qu'ils avoient leur jargon comme nous avons le nôtre ; mais je ſçais auſſi que leurs qualités occultes n'ont pas plus enri-

chi la Medecine pratique, que l'ont fait nos systêmes, de quelque beau nom qu'on les ait décorés. Je sçais enfin que leur pratique n'est pas moins au-dessus de leur théorie, que la pratique de nos jours l'emporte sur les systêmes.

Si on considere les maladies en géneral, je crois que la meilleure maniere de les connoître, consiste à les étudier par leurs symptomes. Ceux-ci nous en marquent le caractere, parce qu'ils sont tout près de nous, & qu'ils nous frappent vivement. Les causes sont infiniment plus obscures, & nous n'avons presque rien d'assuré là-dessus; ce ne sont guere que des conjectures, qui ne nous menent pas à grand-chose.

Pour ce qui concerne les remedes, on ne peut douter que nous ne les connoissions infiniment mieux par tout ce qu'ils ope-

rent de ſenſible, que par la préparation qu'ils ont reçûe de la nature; & à cet égard, nous n'en ſçavons pas plus que les anciens. Je ſerois aſſez porté à croire qu'en nous donnant la proprieté & l'uſage des remedes, avec l'avantage de ſçavoir raiſonner conſéquemment, la nature s'eſt réſervée la maniere & le ſecret de les préparer pour notre uſage, & qu'elle a mis une barriere qu'il ne nous eſt pas permis de franchir.

Je ne ſçais, Monſieur, ſi ce que j'ai l'honneur de vous écrire ſeroit du goût de bien des gens; mon deſſein n'eſt pourtant pas d'attaquer des Auteurs reſpectables dont j'honore particulierement le mérite & le ſçavoir. Je n'expoſe ici, & cela de la meilleure foi du monde, & ſans envie de choquer perſonne, que ce qui m'a toujours paru renfermer le plus d'utilité, & avoir le plus de rapport avec

cet Art merveilleux, destiné à rétablir & à conserver la santé des hommes. Or il est évident que la pratique de la Médecine est à coup sûr la partie la plus utile, & qu'elle a gagné sur la théorie un chemin infini.

Quel étrange paradoxe, va s'écrier quelqu'un! peut-on se passer de connoître les maladies? & le soin qu'on prend de découvrir la vertu des remedes sera-t-il perdu? Ne confondons point les choses: un Médecin doit sans doute connoître les maladies, & c'est à quoi il faut qu'il s'applique sans cesse: il est encore obligé d'une maniere indispensable de s'instruire de l'histoire des drogues, & d'en sçavoir la proprieté? Mais ne m'avouera-t-on point qu'autre chose est connoître une maladie par ses symptômes, & autre chose en marquer la cause immédiate, ou en déterminer la nature? Il y a pareille-

ment une difference extrême entre ſçavoir l'hiſtoire naturelle, & démêler au juſte l'artifice dont la nature ſe ſert pour préparer les remedes, & les mettre en état de nous être utiles.

Voilà, Monſieur, ce que j'ai puiſé dans mes lectures, & ce qu'un peu de réflexion m'a fourni, ou plutôt ce que j'ai autrefois étudié ſous vos yeux. Je n'aurois rien à déſirer, ſi je pouvois me flatter d'avoir ſaiſi vos propres idées, & s'il m'étoit permis de vous ſuivre de loin dans un chemin qui n'a rien de difficile pour vous. Je ſuis, Monſieur, votre, &c.

De Montpellier.

Réponse à la Ve. Lettre.

Quoiqu'on ne puisse déterminer autrement que par conjecture la cause des Maux Vénériens, la maniere dont on les traite n'est pas moins assurée. Exemple tiré des maladies aigues, qui prouve qu'il n'est pas toujours nécessaire de connoître la nature des causes, pour tirer parti d'un cas difficile.

MONSIEUR,

On ne sçauroit entrer avec plus de justesse dans l'idée que j'ai tâché de vous donner des maladies

veneriennes. Vous me prévenez même, & je n'ai preſque rien à ajouter à vos reflexions. Il eſt certain que la maniere dont il faut étudier les differens maux qui affligent les hommes, conſiſte particulierement à en connoître bien les ſymptomes; & je ſuis tout auſſi perſuadé que vous, qu'on ne parviendra peut-être jamais à diſtinguer avec quelque préciſion quelle eſt la nature de leurs cauſes. Je penſe encore qu'une pareille connoiſſance ſeroit d'autant plus inutile, que nous n'en tirerions pas meilleur parti, & que nous ne guériſions pas mieux bien des maladies, que nous conduiſons tous les jours avec les plus heureux ſuccès.

Sur ce pied là, & ſelon le plan que je me ſuis fait, je n'irai point juſqu'à l'origine des maux vénériens, je ne m'attacherai pas davantage à établir préciſément en

quoi consiste le génie du virus, ou si vous aimez mieux, quel en est le caractere. C'est qu'on ne peut guere le connoître que par ses effets, comme vous l'avez fort bien observé, & que cette question me paroît assez peu importante. Je vous avoue d'ailleurs que je ne me trouve pas tout le loisir qu'il me faudroit pour entreprendre des ouvrages de longue haleine; & le soin que les malades demandent de moi, ne me laisse pas beaucoup de tems de reste.

Ce n'est pas tout encore; vous le sçavez, Monsieur, mon but principal est de vous faire part de la méthode que je pratique, & que je crois également bonne dans tous les pays du monde. Ce petit essai que je vous envoye, ne tend qu'à vous en montrer la réussite, & à vous prouver d'une maniere évidente qu'elle est aisée & simple entre les mains d'un homme

me habile. Je dis plus, & vous jugerez un jour vous-même par les expériences les plus heureuſes, qu'elle ne cauſe pas la moindre ſouffrance aux malades. Le flux de bouche que nous leur épargnons, eſt un inconvénient que notre pratique ne connoît point. Je pourrois ajouter que nous les guériſſons par-là bien plus ſûrement, & que l'avantage que nous avons, eſt de nous rendre toujours maîtres du remede.

Ce dernier article n'eſt pas le moins eſſentiel, puiſque ce n'eſt qu'en ſe rendant maître du remede qu'on eſt en état de le diriger, de faire la guerre à l'œil, & de procurer une guériſon sûre, complete, & ſans le plus petit dégoût.

Mais il tems d'en venir au parallele que vous faites entre les maladies qui ſont l'objet de la pratique ordinaire, & les maux veneriens. Je ſuis entierement de votre avis,

Monsieur; & des expériences très-fréquentes m'ont convaincu qu'il est beaucoup des maladies que nous conduisons à une heureuse fin, dont nous ne connoissons cependant pas mieux la cause prochaine, que celle des maux vénériens même. Sçavons-nous par exemple bien au juste, & à ne point s'y méprendre, quelle est la cause des maladies de la tête, de l'épilepsie, des accidens cataleptiques, des vapeurs histeriques, & des autres de cette espece? A-t-on mieux démêlé jusques ici la cause immédiate de la fiévre, pour ne parler ici que de la maladie la plus ordinaire & la plus fréquente de toutes? Avec tout cela n'est-il pas vrai qu'à la réserve de l'épilepsie & des accidens cataleptiques, nous apportons des remedes à la plus grande partie de ces maux qu'on voit tous les jours dans la pratique courante?

J'excepte les deux premieres maladies, où on n'échoue véritablement que trop, quoique l'épilepſie ne ſoit pas tout à fait incurable, lorſque le malade eſt encore jeune ; & que la catalepſie elle-même ne ſoit pas toujours mortelle, malgré ce qu'en diſent la plupart des Auteurs. J'ai vû il y a ſept ou huit ans une jeune fille attaquée d'accidens cataleptiqués, que j'eus le bonheur d'éloigner juſques à ſix mois l'un de l'autre, au moyen de quelques remedes dont je me ſervis. Elle eſt encore en vie, & ſes attaques ſont même devenues un peu moins fréquentes. Il eſt vrai qu'on réuſſit rarement, & que lorſque ces pauvres malades guériſſent, c'eſt bien moins à nous qu'à la nature qu'ils en ont l'obligation.

Quel eſt donc le devoir d'un Médecin, nous demandera-t-on, lorſqu'il eſt appellé auprès d'un

malade? Le voici. Qu'il observe avec soin la maladie qu'il a à traiter, qu'il en étudie les symptômes, qu'il n'oublie rien pour s'assurer si elle n'est pas seule, qu'il tâche de distinguer celle qui demande ses premieres attentions, qu'il prenne bien garde que tel ou tel remede soit indiqué, & qu'il n'y ait point de contre-indication. Lorsqu'il s'en presente une, qu'il tienne un juste milieu qui satisfasse à tout, qu'il se rappelle les moyens qui lui ont réussi dans un cas tout pareil, & qu'il mette à profit ses observations & celles d'autrui; en un mot qu'il fasse ce que nous pratiquons tous les jours.

Pour ce qui concerne les remedes, il est important de se conduire à peu près de même. C'est par les effets qu'ils produisent à tout moment, que le Médecin doit juger de leur vertu; & s'il est question d'ordonner, sa principale at-

tention doit être d'en faire un juſte choix, d'en marquer le nombre & la doſe, en proportionnant toutes choſes à l'état du malade, à ſon âge, à ſon temperamment, & à ſes forces : ce n'eſt pas tout, il doit ſçavoir encore que la diverſité des maladies & la difference du ſexe demandent des nouveaux ſoins.

En conſéquence, s'il eſt queſtion d'une fievre de pourriture, comme on parle, qui dégenere en fievre maligne; le malade ſe plaint d'un accablement univerſel, & cela ſans cauſe manifeſte, il a des friſſons, ſa tête eſt lourde, ſes yeux ſont appeſantis, & quelquefois étincelans, le poulx eſt foible, concentré, & paroît naturel; la langue eſt ſeche & bientôt noire, le bas-ventre eſt météoriſé, les urines ſont crues & peu abondantes, la poitrine eſt embarraſſée, la ſoif eſt ardente, &c. Dans ce cas, le Médecin n'eſt nullement

en peine de caracteriser le mal present; mais s'il falloit en déterminer précisément la cause immediate, il seroit sans doute plus réservé. En effet cette cause est-elle bien apparente, & sommes-nous même bien assurés qu'il n'y en a qu'une, & que chaque accident n'a pas la sienne?

Nous disons, & c'est peut-être ce qu'il y a de plus vrai-semblable, que le jeu des solides est gêné; c'est-à-dire qu'ils sont trop roides & trop tendus pour broyer les liqueurs & les affiner au point qu'elles doivent l'être dans l'état naturel. Nous ajoutons que les fluides eux-mêmes se trouvent engluës, qu'ils oppose nt trop de résistance aux solides, qu'ils ont le reseau trop serré, & trop peu ouvert pour se laisser pénétrer; que ce qu'on nomme recrement, lymphe digestive, bile, suc pancréatique, generalement tout est

confondu & mêlé, que rien ne se sépare dans les couloirs, & qu'enfin c'est là ce qu'on doit entendre par l'état de crudité.

Sur ces principes, nous commençons par faire saigner le malade du bras ou du pied, selon les differentes vûes qu'on a à remplir; & cela le nombre de fois qu'on juge à propos. Nous prescrivons des lavages, comme eau de ris, eau de poulet simple ou émulsionnée, des émulsions cuites, des ptisanes préparées avec les fleurs de mauve, de pied de chat, ou de coquelicoq, dans le dessein d'humecter, & de relâcher les solides, de détremper la masse des liqueurs, d'en pénétrer le tissu, d'en développer le reseau, & de les mettre à même de rentrer dans l'obéissance. Les calmans vont au même but, en ce qu'ils détendent puissamment le ton des parties.

Dès que nous avons rempli ces

premieres intentions, & que nous pouvons juger que les humeurs sont préparées, c'est-à-dire qu'elles commencent à se démêler, à se dégager les unes des autres, & à se présenter à leurs couloirs, nous prennons ce tems là pour en évacuer une partie; & c'est tantôt un émetique, tantôt un purgatif, & quelquefois tous les deux ensemble que nous prescrivons, selon que la nature semble nous indiquer telle ou telle voie.

Il est pourtant des cas, où nous n'attendons point que la coction des humeurs soit achevée, pour me servir du langage ordinaire, c'est-à-dire qu'elles viennent à se débrouiller; mais où il est absolument nécessaire de brusquer un remede, comme lorsque le danger est pressant, & qu'on risque tout en abandonnant la nature à elle-même. C'est ainsi qu'on se détermine à secouer avec force toutes

tes les fois que les ſolides ſont ſi engorgés qu'ils ne battent que foiblement, & qu'ils ſont ſi ſurchargés par la quantité & le poids des matieres trop crues, qu'ils peuvent en être accablés, enſorte que leur action paroît être ſur le point de finir.

Dans cette apprehenſion, on n'a pas du tems à perdre ; & un émetique donné à propos écarte le péril, en ce qu'il donne moyen aux ſolides de faire un dernier effort pour ſe délivrer du volume qui les accable. Par là les fluides ſont obligés de hâter leur marche, & de rentrer dans leur devoir, en ſe ſoumettant aux ſolides qui les preſſent. Mais comme on auroit beau évacuer une partie de ces ſucs indigeſtes, lourds & mal travaillés, ſi on prenoit à tâche d'en fournir à tout moment des nouveaux, au moyen des bouillons trop ſucculens, on a ſoin de preſ-

crire une abstinence convenable. C'est pour cela que nous demandons des bouillons clairs, peu nourrissans; & que nous éloignons même quelquefois les prises jusqu'à des intervalles de six heures. Cette précaution est si essentielle, qu'on s'apperçoit bientôt d'une diminution sensible dans les redoublemens, & qu'on voit le calme succeder peu à peu.

Je ne parle qu'après des experiences réiterées : J'ai eu la douleur de voir périr des malades à qui on a eu l'étourderie de donner, malgré la défense, des bouillons trop forts, & trop près les uns des autres : j'en ai vû au contraire, qui sentant leurs forces totalement abbatues pour avoir pris trop de nourriture, reprenoient courage insensiblement, à mesure qu'on leur en presentoit moins. Malheureusement pour les malades, le Médecin n'est pas toujours secon-

dé ; & quoiqu'il soit assez le maître d'ordonner les remedes qu'il juge convenables, il n'en est pas de même de la diette. On ne l'écoute point ; & depuis les personnes les plus riches jusqu'aux plus pauvres, on tient pour constant que dès-là qu'un malade ne sçauroit manger, il faut lui faire prendre du bouillon d'heure en heure pour le soutenir.

Cependant cette pernicieuse maxime coûte la vie à une infinité de personnes ; il n'y a même rien là de surprenant : on donne aux solides beaucoup plus de sucs à broyer, qu'ils n'en peuvent soumettre. Il arrive de-là que leur jeu s'engourdit, & qu'ils sont enfin obligés de succomber sous le poids qui les accable.

Ce systême qui a été renouvellé de nos jours par un grand Médecin, a quelque chose de brillant sans doute ; il engage par sa

singularité, mais sur tout par le mechanisme merveilleux qui en fait la base, & qui plaît tant aux Physiciens de nos jours. Il n'est rien, ce semble, à quoi il ne satisfasse pleinement. Avec tout cela, & quelque lumiere qu'il répande sur la théorie, tout le monde ne s'en accommode point; il est bien des Médecins distingués qui ne l'ont point reçu. Vous dirai-je cependant ma pensée, Monsieur, quoique j'aye toujours eu très-peu de goût pour les systêmes, s'il étoit question d'en adopter un, ce seroit celui pour lequel je me déclarerois le plus volontiers, comme le plus simple, le mieux soutenu, & le plus conforme même à l'idée que nous avons du corps humain.

Mais qu'on embrasse cette opinion, ou telle autre qu'on jugera à propos, on ne peut disconvenir que la pratique ne soit infiniment plus claire, plus sûre, & plus pro-

pre même à recevoir de jour en jour un nouveau luſtre.

La pratique a certaines regles dont on ne ſçauroit s'écarter, au lieu que la théorie n'a ſouvent rien de fixe. Celle-ci n'eſt aſſurée qu'autant qu'elle eſt guidée par la premiere. N'eſt-ce pas d'une théorie vague que naiſſent les differentes opinions, qu'on voit regner en Médecine? & n'eſt-ce pas au-contraire la pratique qui réunit les eſprits les plus oppoſés? Que de diſputes, que de varietés ſur les cauſes des maladies, que de ſyſtêmes ſur la premiere compoſition des remedes ſimples, que de contradictions enfin ſur une infinité de phénomenes tous du reſſort de la Médecine ſpéculative? Quel accord cependant, ſi je puis m'exprimer ainſi, dans la pratique ordinaire! les Médecins ne ſuivent-ils pas à peu près la même route dans le traitement des maladies?

Je dis à peu près, par la raison qu'on verroit encore bien plus d'uniformité, si à l'exemple d'Hippocrate, on s'en fût tenu aux simples observations. C'est donc de la Médecine systematique même qu'on a peine à quitter, que les differentes manieres de pratiquer sont venues, quoiqu'au fond elles tendent toutes au même but.

Je ne finirois pas si-tôt sur une matiere aussi vaste, s'il me falloit entrer dans un certain détail. Je souhaite que ce foible crayon soit de votre goût ; & je serai trop récompensé de mon travail, si l'idée dont je vous fais part, peut vous satisfaire. Votre réponse me fera comprendre ce que j'en dois penser. Je l'attens incessamment, & je suis toujours avec l'estime la plus parfaite, Monsieur, votre, &c.

De Londres.

LETTRE VIe.

Avantages de la pratique sur la théorie.

MONSIEUR,

Vous n'avez nullement besoin de mon suffrage. Il seroit d'un trop foible poids ; & la pratique sur laquelle vous me donnez des regles aussi sûres, me paroît être si recommandable par elle-même, que je doute qu'il puisse y avoir deux sentimens là-dessus. Je laisse aux vrais connoisseurs le soin d'en faire l'éloge : pour ce qui me concerne, je crois n'avoir rien de mieux à faire, qu'à m'y conformer exactement. Dans cette vûe, trouvez bon, Monsieur, que je tâche

de glaner après vous.

Si j'ai bien compris votre pensée, votre dessein est de faire voir qu'un sage empirisme est infiniment préferable à la théorie la mieux raisonnée ; bien entendu que cet empirisme ne sera autre chose, qu'une experience consommée, une longue habitude avec les malades, en un mot une pratique toute d'observation. Voyons en effet ce qui se passe tous les jours sous nos yeux.

Un Médecin, qui aprés avoir consacré ses premieres études à l'anatomie, à la chirurgie, à la botanique, à l'histoire des maladies, & à celle des drogues, quitte enfin le jargon de l'école, pour ne s'attacher qu'à la visite des malades, & fait son unique occupation de la Médecine pratique ; un tel Médecin, dis-je, perd l'usage de l'argumentation, mais devient un Praticien renommé. Un Doc-

teur au-contraire qui s'eſt fait une belle théorie, qui définit en latin & en grec tant ce qu'on appelle état naturel, que ce qu'on entend par état contre nature ; qui connoît chaque maladie par ſon nom, en aſſigne la cauſe prochaine & immédiate, en caracteriſe les ſignes, en porte un jugement précis & exact, & qui détaille enfin par ordre les principaux remedes ; s'il n'a jamais vû de malades, eſt un excellent homme d'école, & un fort mauvais Médecin.

C'eſt à peu près ainſi, qu'un lecteur qui a vieilli ſur les bancs, qui connoît parfaitement Cujas & Barthole, & qui n'a jamais ſuivi le Barreau ni la pratique du cabinet ; poſſede à fond les Loix, & n'eſt pas en état de donner le moindre conſeil à ſon fermier.

Je ſerois bien fâché au reſte, que quelqu'un prît ceci dans un

mauvais sens : je ne suis point si ennemi de la saine théorie, de celle sur tout qu'on voit fondée sur un méchanisme raisonnable, que je prétende la renverser. Je suis persuadé au-contraire, qu'un Médecin qui possede une belle théorie, & une bonne pratique tout ensemble, a infiniment plus d'avantage, pourvû que sçachant bien discerner les choses, il accommode toujours la théorie à la pratique, au-lieu de faire dépendre la pratique de la théorie. L'experience doit marcher constamment la premiere, & le raisonnement en est d'autant plus assuré. C'est dans ce sens qu'on peut être professeur habile, & praticien consommé. C'est ainsi qu'un Médecin qui réunit ces deux qualités, est un illustre dans sa profession.

Quoique la Médecine soit presque toute conjecturale, il n'est pas moins vrai selon moi, que si on

ſ'attache à l'obſervation, nous ne manquerons point de principes pour nous conduire. La Médecine d'Hippocrate eſt la Médecine d'aujourd'hui; elle n'a point varié, & ſes aphoriſmes ſont autant de Sentences, dont il eſt rare qu'on appelle. Il ne nous reſte ſans doute qu'à ſuivre les traces de ce grand homme, & à obſerver exactement tout ce qui a du rapport avec les maladies qui ſe préſentent.

Un habile Médecin voit-il un malade pour la premiere fois? il s'informe d'abord de ce qui a précedé ſon indiſpoſition, il demande avec ſoin quelle étoit ſa conduite avant qu'il fût attaqué: c'eſt de-là qu'il tire ſes premieres indications. Il examine enſuite les ſymptômes que la maladie a en propre, & ceux qu'elle a en commun avec toute autre qu'il ne faut point confondre: il ſe fait

instruire des remedes qu'on a déja employés : il n'oublie point d'examiner le tempéramment ; & après toutes ces attentions, il tâche de découvrir si quelque heureuse crise est prête à paroître ; auquel cas reste à sçavoir s'il est bon de la soutenir, ou de l'abandonner à la nature.

La pierre de touche au moyen de laquelle on reconnoît le vrai mérite d'un Médecin, n'est autre que la maniere dont il s'y prend pour dispenser les remedes. Celui-là est vraiment habile qui suit la nature, au lieu de la violenter, & qui ne la perdant jamais de vûe, dirige son plan sur la conduite qu'il lui voit tenir. Y a-t-il quelqu'apparence d'une évacuation par les selles, par le vomissement, par les urines, ou par les sueurs, & cette évacuation est-elle imparfaite ? La nature a besoin d'aide, dit-on, il faut la soutenir.

Mais je m'oublie toujours, & je ne fais pas assez d'attention que c'est à vous que j'écris, c'est-à-dire, à un Maître dont j'attens de nouvelles instructions. Je suis, Monsieur, votre, &c.

De Montpellier.

Réponse à la VIe. Lettre.

Idée d'une Pratique générale au sujet des Maladies aigues.

MONSIEUR,

Je suis charmé de voir que ma façon de penser ait fait quelque impression sur vous. Comme notre pratique est extrêmement simple, je serois fort trompé si elle manquoit de plaire à tous ceux qui connoissent le prix de cet art admirable, qui est destiné au ré-

tablissement & à l'entretien de la santé des hommes. Je me hâte donc de continuer cette importante matiere, & je crois que je n'ai rien de mieux à faire qu'à partir de l'endroit même où vous en avez demeuré.

Quelque juste que soit cette maxime, qu'il faut toujours suivre la nature au lieu de la violenter, & que c'est sur sa conduite même que le Médecin doit former son plan, elle a cependant ses exceptions ; on s'écarte quelquefois de la nature, & il est même utile de s'en écarter dans plus d'une rencontre. La nature demande assez souvent qu'on la redresse ; & toutes les routes qu'elle semble affecter, ne sont point également sûres.

Il est certain par exemple, que dans un redoublement de fiévre où le malade est tout en eau, on feroit une faute grossiere si on

s'aviſoit de lui donner des remedes chauds dans la vûe de pouſſer par les ſueurs. Mais pourquoi ne pas tirer de ce côté-là, nous demandera-t-on, puiſqu'il eſt des cas où une ſueur abondante emporte une maladie? C'eſt que dans cette derniere circonſtance la ſueur eſt une criſe, & dans la premiere un ſymptôme du mal.

Suivant la même idée, n'eſt-il pas d'autres occaſions où la nature ſemble accablée ſous un poids, & où quoiqu'elle cherche toujours à ſe dégager, il ſeroit pourtant dangereux de la ſuivre? Il n'en faut point douter. Suppoſons qu'après un excès de bouche, ou un mauvais régime, les levains de l'eſtomac, comme on parle, faſſent une impreſſion trop vive ſur ſes parois ou ſur celles des inteſtins, ou de tous les deux enſemble; il en réſulte des oſcillations plus fortes & plus réiterées de la

part des solides, au moyen desquelles la nature fait ses efforts pour chasser ce qui la molestе.

Si ces matieres ne font que commencer à heurter, elles n'agissent que foiblement, & font l'office d'un purgatif simple ; c'est une diarrhée légere qui survient, qu'on nomme bénéfice de nature, lorsqu'elle ne va point au-delà de vingt-quatre heures, & que les déjections ne sont point capables d'affoiblir le malade. Si le degré d'impression augmente, & que les matieres n'ayent pas eu le tems de passer de l'estomac dans les intestins ; ce sont d'abord des nausées, qui, si le mal empire, se changent bientôt en vomissement. Mais si l'âcreté & l'abondance sont telles, que l'estomac & les intestins s'en ressentent ensemble, c'est un vrai *cholera-morbus*, c'est-à-dire, des évacuations presque continuelles par haut & par bas, capables

bles d'enlever le malade si on n'y remédie promptement.

La diarrhée simple n'a pas besoin de grands remedes, puisqu'elle cesse après l'excrétion des matieres, dans une espace de tems assez court. Les nausées qui ne sont point soutenues par une cause aussi violente que l'est celle d'un vomissement opiniâtre, ne demandent guere plus d'attention. Ces deux cas indiquent l'abstinence, quelque lavage, ou tout au plus un purgatif léger, un émetique doux. Le troisiéme, c'est-à-dire, le vomissement, mérite un soin tout particulier, & une prudence consommée. Bien loin de suivre la nature, comme dans les deux premiers, afin de la tirer d'intrigue par des remedes qui achevent de mettre les matieres dehors d'une maniere ou d'autre, il faut plutôt arrêter ces évacuations qui épuisent le malade, &

qui le réduisent à la derniere foiblesse. Ce seroit abreger ses jours, que de manœuvrer autrement, & un purgatif ou un émetique pourroit bien l'emporter.

La nécessité de calmer au plus vîte, est ce qui presse le plus ; c'est dans cette vûe qu'on ordonne le diascordium, la vieille theriaque, ou plutôt la nouvelle, comme plus propre à calmer par le secours de l'opium, dont la vertu est encore dans toute sa force ; les goutes anodines, ou le laudanum solide, & généralement tout ce qu'il y a de plus propre à diminuer l'oscillation des solides mise hors de son niveau. La seconde chose qu'on se propose, est de détremper les matieres, & d'émousser les pointes de ces molécules âcres qui agacent le genre nerveux, & qui par leur irritation causent tout le désordre. Les eaux de poulet simples ou émulsionnées, les

émulsions cuites, l'eau de ris, la limonade & autres boissons de cette espece, concourent à remplir cette nouvelle intention. Voilà comme on releve la nature, autant qu'il est possible, & comme on la remet dans sa premiere assiette.

Rapprochons la spéculation de la pratique, & achevons-en le parallele. Ne pourroit-on point appliquer avec justice aux systêmes qui régnent en Médecine, ce qu'un Auteur moderne d'un sçavoir distingué avance en matiere de Physique? qu'il n'est point de systême assez général & assez lié pour convenir également à tout; qu'il est bien des phénomenes dont on n'a jamais pû découvrir, & dont on ne découvrira sans doute jamais les véritables causes; tranchons le mot, qu'il en est bon nombre, dont les causes une fois connues ne nous procure-

roient pas une fort grande utilité. Tout cela est certain dans ce qu'on nomme Physique générale ; mais peut-on soutenir la même chose à l'égard de la Médecine ? Oui sans doute, si on veut l'entendre de la Médecine systematique. En effet, il ne manque point d'opinions dans celle-ci, qui ne sont guere mieux fondées que les sçavantes rêveries qu'a produit la Physique generale dans les differens tems. Heureusement les vrais Physiciens commencent enfin à ouvrir les yeux : uniquement occupés de l'observation, ils ne songent plus qu'à l'utile ; & guidés par l'expérience, ils ne raisonnent plus que sur ce qu'il y a de plus sensible *. Infiniment plus attentifs au bien qui peut nous revenir de tout ce que la nature nous offre avec profusion, qu'à l'artifice dont elle se sert dans ses préparations secret-

* Voyez le Spect. de la Nature.

tes, ils ont enfin abandonné bien des recherches qui ne menoient à rien.

Les amateurs des systêmes en Médecine ne suivront-ils point un aussi bel exemple ? ou plutôt les Médecins qui se sont toujours fait gloire de l'étude de la belle Physique, ne préfereront-ils pas enfin celle qui paroît aujourd'hui avec tant d'éclat, & pour l'acquisition de laquelle il ne faut que des yeux, si je puis le dire, à une Physique purement ideale ?

Qu'on prenne bien ma pensée, ceci n'a pas tant l'air d'un paradoxe que quelqu'un pourroit se l'imaginer. Je n'ai garde de bannir également la connoissance de toutes les causes qui font les maladies. Tant s'en faut que je veuille la proscrire, que je tiens au contraire pour une maxime constante, qu'il est essentiel de sçavoir au juste ce qui les occasionne tous les

jours. Je l'ai déja dit, un Médecin doit s'informer de ce qui a précedé le mal, pour prendre ses premieres indications. Il est certain par exemple, qu'il importe d'être instruit préciſément ſi une apopléxie vient d'une abondance de ſang, ou d'un excès de bouche. La raiſon, la voici : c'eſt que dans le premier cas, la ſaignée eſt ſpécifique ; & que dans le ſecond, les émetiques & les purgatifs ſont les remedes ſur leſquels on doit particulierement inſiſter. Du reſte, que ce ſoient les eſprits animaux qui ne ſe ſéparent point, ou qui ne ſe diſtribuent point aux parties, c'eſt aſſurément ce qu'on ne ſçaura jamais, puiſqu'il n'eſt même point aſſuré que les eſprits animaux exiſtent.

Tout de même, il eſt bon de diſtinguer d'où vient un vomiſſement opiniâtre, accompagné d'une ardeur d'entrailles, d'une ſoif

ardente, &c. dont un malade eſt tourmenté ſans relâche ; & ſi c'eſt une corruption des levains de l'eſtomac, comme quelques-uns s'expriment, une trop grande ſenſibilité des fibres nerveuſes, un poiſon corroſif, ou quelque aliment funeſte qu'il faut en accuſer ; c'eſt que les remedes doivent être proportionnés aux differens cas, & qu'un Médecin a beſoin de voir tout d'un coup ce qu'il a à faire. Quelle que ſoit d'ailleurs cette corruption des levains de l'eſtomac, & quelque combinaiſon des principes producteurs du venin qu'on veuille établir, cette connoiſſance eſt aſſez inutile pour ſauver un malade : je ne parcourrai point tous les autres cas.

Quelque longue que ſoit notre digreſſion, Monſieur, vous ſentez bien qu'elle n'eſt peut-être pas tout-à-fait auſſi éloignée du ſujet que nous traitons, qu'on pourroit

le croire, puisque les maladies Vénériennes ne se rencontrent que trop souvent avec la plûpart de celles que nous voyons tous les jours. Sur ce pied-là, le précis d'une pratique génerale n'est point tout-à-fait hors d'œuvre. Mais pour revenir aux maux vénériens, il est hors de doute, quelle qu'en soit la cause, qu'ils ne soient vraiment contagieux, & que le mercure n'ait été reconnu pour leur spécifique le plus assuré. C'est-là ce qu'il y a de constant, & ce que personne n'ignore : on ne va pas plus loin. Est-ce un acide fixe, est-ce une république de vermisseaux qui fait le ravage? c'est sans doute ce qu'on ne sçaura jamais bien.

Nous ne voyons pas plus clair dans la premiere composition du mercure; & ses parties primigenies, si tant est qu'elles se trouvent telles qu'on les suppose, ne nous sont pas mieux développées. Mais

Mais je crois qu'il y en a là plus qu'il n'en faut sur ce que vous souhaitiez de moi au sujet des maladies aigues. Il est tems de reprendre notre sujet principal; ce sera dans ma premiere lettre, où je vous marquerai ce qu'on doit penser sur les differens cas de galanterie qui peuvent se présenter. Je suis, Monsieur, votre, &c.

De Londres.

LETTRE VIIe.

Question sur le Pronostic du mal de Naples.

MONSIEUR,

Vous m'engagez si obligeamment à vous faire part de mes propres réflexions, que je n'hésite presque plus à raisonner avec vous sur les cas même les plus difficiles,

comme si j'avois déja une expérience consommée. Il faut que vous soyez aussi génereux que vous l'êtes, pour ne pas blâmer la liberté que je prens, ou plutôt pour me l'avoir permise. Je tâcherai cependant de n'en pas faire un mauvais usage, & j'aurai toujours grande attention de ne pas aller plus loin qu'il ne me convient.

Je comprens déja par tout ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire, qu'il en est sans doute du mal de Naples comme des autres maladies, dont le pronostic varie, selon que les accidens varient eux-mêmes, qu'ils sont plus ou moins nombreux, qu'ils se déclarent avec plus ou moins de violence, & que le malade lui-même est plus ou moins en état de les soutenir. Vous avez déja observé, Monsieur, que quoique cette étrange maladie soit absolument la même partout, elle ne se présente pas sous la mê-

me forme dans tous les ſujets & dans tous les tems. La deſcription que vous avez eu la bonté de m'en faire, le détail dans lequel vous êtes entré de ſes principaux ſymptômes, leur differente complication & leur bizarrerie, le prouvent d'une maniere bien évidente. Cette varieté me paroît telle, qu'on ſeroit preſque tenté de croire que ce ſont autant de differens maux. En ce cas le pronoſtic ne peut que varier infiniment.

Je ne vous demande pas un nouveau détail là-deſſus, je ſens à merveille que ce ſeroit faire des répétitions inutiles, s'il faloit parcourir les différens cas, dont chacun ſemble mériter un jugement particulier. Il ſuffit, ſi je ne me trompe, d'obſerver en géneral, & je crois que tout le monde eſt à peu près en état de le faire, que la maladie eſt plus ou moins fâcheu-

se & rébelle, selon qu'elle reconnoît pour cause un virus plus ou moins malin, & qu'elle approche plus ou moins du dernier période. A quoi on ajoutera que le péril doit être plus ou moins grand, selon que telle ou telle partie plus ou moins necessaire à la vie de l'homme, en sera particulierement attaquée.

En effet, plus la maladie est confirmée, plus il me paroît qu'elle mérite d'attention; plus il y a de symptômes, plus il faut de soins; plus enfin ces symptômes sont grands, plus il est difficile d'y remédier. Ce n'est pas tout encore: le mal est-il parvenu au dernier degré, il reste sans doute beaucoup moins d'espoir pour la guérison du malade, que si le virus ne fait que se développer. Ceux qui ne sont pas familiarisés autant que vous l'êtes, Monsieur, avec la pratique, ont peine à croire qu'il

ſ'offre tant de difficultés. Traiter une galanterie, & la guérir heureuſement, eſt ce leur ſemble une même choſe. Mais qu'on eſt loin de compte, quand on en eſt là!

Je ne ſçais ſi j'ai rencontré juſte; mais il me paroît que c'eſt là en général ce qu'on doit penſer ſur tout ce qui a quelque rapport avec les maux de galanterie. J'aurois tort de m'étendre davantage ſur une matiere que je ne puis guere qu'effleurer. Je me flatte que vous voudrez bien me dire votre ſentiment là-deſſus, comme vous l'avez fait ſur tout le reſte. J'attens cette nouvelle grace de vous, & celle de me croire, Monſieur, votre, &c.

De Montpellier.

Réponse à la VIIe Lettre.

Pronostic du mal de Naples.

MONSIEUR,

Vous n'avez fait que me prévenir, & vous portez un jugement si juste sur les maux vénériens, que je n'ai plus qu'à suivre votre même raisonnement. Il est certain qu'on ne peut guére établir, quant au pronostic, que quelques généralités, dont il est aisé de faire l'application aux cas particuliers qui se présentent en pratique.

S'il est vrai que le virus puisse être plus ou moins malin ; il n'est pas moins assuré qu'il s'en insinue beaucoup plus chez les uns que chez les autres, selon que le tissu

des parties ſe trouve plus ou moins lâche : ſur quoi il eſt à propos d'obſerver qu'il y a, ſi je puis m'exprimer ainſi, une eſpece de compenſation, ou plutôt une eſpece d'égalité de bonne & de mauvaiſe fortune. Tel a reçu dans l'action une aſſez grande quantité de virus, parce que l'habitude des parties eſt fort ouverte, qui n'en retient que très-peu dans le corps, ou, ce qui eſt encore plus favorable, qui s'en débarraſſe avec la même facilité ; ſoit qu'il en ait l'obligation aux urines dont le torrent entraîne avec ſoi ce mauvais levain, ou à la tranſpiration inſenſible qui l'emporte avec la même aiſance. Tel au-contraire a les pores naturellement ſi peu propres à donner entrée à l'humeur vénerienne, qu'il ſort du combat ſans avoir trop riſqué. Mais pour que tout ſoit égal ; s'il a eu le malheur d'en prendre la plus petite

partie, il se trouve d'autant plus disposé à la retenir, qu'il étoit moins fait à la recevoir.

L'indolence du malade, & son peu d'empressement à demander du secours, augmentent encore le desordre à proportion ; & dans tous ces cas le jugement dépend de la varieté des circonstances. On ne penseroit point, si l'expérience n'en étoit un sûr garant, que les suites d'une galanterie pussent devenir, & deviennent effectivement funestes, lorsqu'elle est complette, & sur-tout lorsqu'elle a vieilli : les personnes qui ne sont pas de la profession, ne sçauroient se le persuader ; mais la chose n'est que trop vraie, & l'observation suivante ne permet pas d'en douter.

Ve OBSERVATION,

Sur un Chancre vénerien, de la derniere malignité.

Un garçon âge de trente-cinq à

trente-huit ans, fut attaqué d'une maniere ſi terrible, que lorſque je le vis pour la premiere fois, il avoit tout un corps caverneux rongé par un chancre malin; le gland qui ne tenoit preſque plus que par un filet, étoit extrêmement ſenſible, & déja cancereux; le canal de l'urethre criblé dans preſque toute ſon étendue, avoit l'air d'un arroſoir pendant la ſortie des urines; & la ſuppuration qui commençoit au-deſſus du pubis, paroiſſoit être prête à gagner le bas ventre. Par-deſſus tout cela le malade ſe voyoit conſumer de jour en jour par une fievre lente, qui le minoit peu à peu.

Il y avoit du tems qu'il étoit entre les mains de ſon Chirurgien, quand je fus appellé; je n'eus pas plutôt vû ce déplorable état, que je deſeſperai du ſuccès. Cependant comme il ne faut jamais abandonner un malade, à moins que le

mal ne soit absolument incurable, & qu'il n'y ait du tout rien à esperer, je résolus de tenter quelque chose pour le secourir.

Dans cette vûe, je fus d'avis qu'on continuât les bains, tant pour déterger la partie, & en appaiser la grande sensibilité, que pour préparer le malade à quelque legere friction, que je n'aurois fait donner que de loin en loin, & avec tout le ménagement qu'un cas aussi difficile demandoit de nous. Mon dessein étoit encore d'emporter ce reste de verge ; & cela avec d'autant plus de raison, qu'elle étoit inutile, & que la tumeur cancereuse dont le gland étoit atteint, ne permettoit plus de rien ménager.

Il ne fut pas possible de suivre ce plan ; le malade se rebuta, il ne voulut point se laisser conduire, & je me vis forcé de le laisser au Chirurgien. Il ne porta pas loin

la peine de ſa débauche & de ſon opiniâtreté; car après avoir encore traîné quelque tems, il ſuccomba au milieu des ſouffrances.

Fin de la cinquiéme Obſervation.

Quoique la malignité du virus ſoit quelquefois telle qu'il en arrive des accidens tout auſſi formidables, rien n'empêche, comme nous venons de le voir, que la négligence ne porte ſouvent le mal juſques-là. Une autre obſervation à peu près pareille, dont je pourrai vous donner le détail dans les ſuites, vous fera voir au contraire que l'attention d'un malade à demander du ſecours à tems, peut le garantir d'un malheur ſemblable.

Vous comprendrez en effet, Monſieur, que le malade qui en fait le ſujet, eût péri tout comme celui-ci, pour peu qu'il eût différé à mettre les choſes en évidence. Le parallele en eſt même

d'autant plus juste, qu'ils furent attaqués tous deux dans la même partie, & de la même façon.

Tous ceux à qui la Déesse a vendu chérement ses faveurs, ne sont point aussi maltraités ; nous l'avons observé plus haut. Il y en a plusieurs qui pour avoir un levain de galanterie, n'en sont point extrêmement incommodés. Les femmes en souffrent encore moins; & c'est, selon votre remarque même, Monsieur, à leurs évacuations périodiques qu'elles en sont redevables. Cependant quelque leger que soit aujourd'hui le mal, il est bon d'en prévenir le progrès ; & c'est à quoi toute personne sensée doit bien prendre garde.

Je dis plus, un foible soupçon paroît-il, a-t-on une incommodité tant soit peu équivoque, & vient-on à se rappeller un peché de jeunesse negligé, ou traité un peu trop cavalierement ? il faut

prendre parti, & ne point attendre que le mal ait empiré pour se tirer d'inquiétude.

Comme on doit tout prévoir, il est encore bon de considérer, que si on ne souffre point pendant qu'on est dans la fleur de l'âge, il peut venir un tems où les infirmités se feront sentir, & où le repentir sera inutile. Il est un autre motif assez puissant, pour engager tout homme qui pense, à prendre toutes ses sûretés. C'est le danger qu'il y a de gâter une femme estimable, avec laquelle on a dessein de s'unir.

Ce n'est pas tout; & les enfans qui naissent d'un mariage celebré sous de malheureux auspices, ne manquent guere de s'en ressentir. Leur sort est même d'autant plus triste, que la maladie change de nature en passant jusqu'à eux, & devient ordinairement pire que la premiere. Les parens ont des

ressources que ces pauvres innocens n'ont point. Un pere & une mere peuvent guérir, & les enfans sont incurables. Aussi un honnête homme n'en veut-il point courir les risques; & la crainte de rendre une famille malheureuse, le porte courageusement à se mettre en quarantaine sur le plus petit doute.

Il n'est pas plus mal-aisé d'établir le pronostic des autres cas vénériens; tels que les porreaux, les chancres, les phimosis, les paraphimosis, les tumeurs aux aînes, les crêtes, les fics, les condilomes, les pustules, les rhagades, &c. Le jugement qu'on doit en porter, dépend de la qualité & du nombre des accidens qui paroissent. C'est qu'ils sont plus ou moins malins les uns que les autres, & qu'il s'en présente en effet plus ou moins à la fois dans les différentes personnes, selon qu'el-

les se trouvent différemment disposées.

On ne peut douter que les chancres, par exemple, ne rongent plus ou moins, selon que le caractere du virus a plus ou moins de force, & que les parties même sont plus ou moins en état d'être rongées. Le phimosis peut causer un étranglement pendant une érection involontaire un peu trop vive : le paraphimosis en produit un ordinairement, capable d'arrêter presque en entier le cours des liqueurs dans le corps de la verge, mais sur-tout du côté du gland. Lorsque cela arrive, la mortification n'est pas loin, & le malade risque de perdre la partie favorite, si on ne se hâte de le secourir.

Il n'est au reste aucun de ces symptômes qui ne soit un signe évident du mal de Naples, toutes les fois qu'il s'en présente quelqu'un après un commerce suspect,

J'ajoute après un commerce suspect, parce qu'il est tel accident qui peut paroître, sans qu'il reconnoisse un virus vénerien pour cause. C'est ainsi qu'il survient quelquefois des tumeurs aux aînes, sans qu'on ait aucun reproche à se faire. C'est ainsi qu'il peut arriver un écoulement occasionné par trop d'ardeur dans le combat, & qu'un paraphimosis peut être produit par une passion trop vive, sans qu'il y ait de plus mauvaise cause.

Quoique cette réflexion ne soit point à negliger, il est assez rare dans le siecle où nous sommes, que ces sortes d'accidens ne viennent point d'ailleurs; & la débauche est trop généralement répandue, pour qu'il n'y ait pas plus que du soupçon. Aussi ne s'y méprend-t-on point pour l'ordinaire; & à moins qu'on n'ait une assurance plus que morale de la sagesse

geſſe de quelqu'un, on n'eſt point ſujet à juger trop témérairement, lorſqu'on ſoupçonne un peu de libertinage. Ce qu'il y a de conſtant, c'eſt qu'on doit toujours prendre toutes ſes ſûretés dans le traitement de ces différens cas, ſi on veut procurer une gueriſon complette.

Sur quoi je me crois obligé d'avertir encore une fois, qu'il importe à toute perſonne qui penſe, de ne point s'endormir dans des circonſtances pareilles, de peſer ſur le plus petit reproche, & de tirer enfin ſi juſte, qu'on puiſſe faire fond ſur quelque choſe. C'eſt d'un aveu franc & ſincere que tout dépend; & c'eſt par là qu'on met un malade à l'abri de tout danger. Je le repete, le tems deſtiné au remede n'eſt pas long, & l'épreuve n'eſt même point auſſi terrible à beaucoup près qu'on ſe l'imagine, pourvû cependant qu'on

tombe en bonnes mains. On se souviendra que le signe le plus leger joint à quelque incommodité rébelle, devient un motif assez fort pour déterminer tout homme de bon sens & d'honneur à essayer d'une épreuve assurée.

Comme j'écris à un homme qui n'est nullement novice dans la Profession, je ne m'amuserai point à faire de plus longs raisonnemens. C'est à vous à suppléer à un pronostic plus étendu; ou plutôt, c'est de l'expérience que vous êtes tous les jours à la veille d'acquerir, que vous retirerez la meilleure instruction. Je suis, Monsieur, votre, &c.

De Londres.

LETTRE VIIIe.

Question sur la maniere de traiter les Maladies Vénériennes.

MONSIEUR,

Quelque soin que vous ayez pris jusques ici de me mettre au fait des Maladies Vénériennes, je serois peu avancé, si vos affaires ne vous permettoient point d'achèver ce que vous avez génereusement entrepris en ma faveur. Les nouvelles lumieres que j'attens de vous me sont d'autant plus necessaires, qu'il s'agit aujourd'hui du but principal que je me suis proposé. Il est question, & j'ose esperer que vous ne me cacherez rien,

de me donner une idée précise de la méthode qu'on suit à Montpellier dans le traitement de ces mêmes maladies; des précautions que vous avez coutume de prendre pour aller au-devant de ces inconvéniens terribles, qui mettent presque par tout ailleurs un malade en danger; & pour tout dire enfin, des raisons que vous avez eues de condamner l'usage du flux de bouche. Il est vrai que j'en sçais une partie que je tiens de vous, Monsieur, & que l'avantage que j'ai eu autrefois de vous voir auprès de vos malades, ne m'a pas permis d'ignorer. Mais ce n'est guere qu'une premiere teinture de pratique, à laquelle il manque la derniere main.

Je vous ai ouï dire bien des fois, qu'il ne faloit point se piquer d'exciter le flux de bouche; qu'il étoit non-seulement inutile, mais qu'il devenoit même préjudiciable la

plûpart du tems, en ce que le mercure n'avoit pas le loiſir de produire ſon effet. C'eſt pour le laiſſer agir à ſon aiſe, & pour ne pas le troubler, que vous ne permettiez jamais qu'une ſalivation très-legere, ou un petit crachotement, que vous ne regardiez même que comme une marque aſſurée que le mercure avoit paſſé dans le ſang. Dès-là qu'un malade guérit ſûrement ſans paſſer par cette épreuve, ajoutiez-vous, nous n'en demandons pas davantage. Une pratique conſtante nous prouve que la guériſon n'eſt jamais plus certaine, que lorſque le malade ayant été traité dans les régles, & après avoir gardé ſes linges le tems qu'il faut, n'a preſque point eu de ſalivation; c'eſt qu'alors le mercure, vrai ſpecifique des maux véneriens, ſagement introduit, avec des intervales convenables, & n'étant nullement preſſé de ſortir, profite

du loisir qu'on lui laisse de fureter partout, & va attaquer l'ennemi jusques dans son dernier retranchement. Voilà, Monsieur, les réflexions que vous nous faisiez faire, & je copie à peu près vos termes.

En suivant le même raisonnement, & sur les témoignages d'une expérience continuée, vous observiez ensuite que le mercure n'avoit pas plutôt fini sa tâche & remporté une victoire complette, qu'il ne perdoit pas un moment à s'échapper d'une maniere insensible, à travers tous les obstacles qu'il sçait lui-même habilement franchir. C'est que tout lui est ouvert, & que rien n'est capable de s'opposer à sa sortie : en effet, les vaisseaux salivaires, les excrétoires des intestins, les conduits de l'urine, les secretoires de la peau, sont autant de passages qu'il est le maître de choisir.

Sur ce pied-là, je n'ai point de peine à comprendre aujourd'hui, Monsieur, dans quelle vûe vous préfériez parmi ces différentes routes celle d'une transpiration aisée, ou des urines, vers laquelle vous preniez soin de déterminer le mercure. C'étoit sans doute pour le détourner de la bouche, & pour éviter une salivation incommode & nuisible. Une chaleur modérée entretenue dans une bonne chambre, & quelque boisson legerement diaphorétique ou apéritive, rempliſſoient ordinairement cette double intention.

Mais s'il est à craindre qu'une salivation trop abondante n'empêche l'effet du remede, il n'est pas moins dangereux que le cours de ventre ne précipite le mercure par le bas, & ne fasse échouer l'entreprise. Cette remarque à laquelle mes réflexions m'ont naturellement conduit, ne me per-

met presque pas de douter que ce ne fût pour prévenir cet accident, que vous ordonniez l'abstinence des viandes à vos malades, & que vous aviez une si grande attention à les réduire à une diette exacte. Je ne sçais si je vais au but; c'est à vous à me dévoiler toutes choses, car il seroit fort mal aisé de deviner. Je suis, Monsieur, votre, &c.

De Montpellier.

Réponse à la VIIIe Lettre,

Description de la méthode usitée à Montpellier dans le traitement des Maladies Vénériennes.

MONSIEUR,

Je n'ai pas été si loin pour en demeurer-

demeurer-là; mon dessein est toujours le même, vous serez instruit de tout, & je n'ai rien de caché pour vous. Voici sans aucun détour & la maniere de traiter les malades, & les moyens les plus assurés de les mettre à couvert des accidens.

Dès qu'on est certain qu'un malade a besoin du remede, on commence par le préparer d'une façon convenable; & j'insiste d'autant plus sur un préliminaire exact, que c'est dans la préparation même que consiste presque tout le secret d'une guérison sûre. Dans cette intention, on le fait saigner de l'un des bras, & on le purge le lendemain avec une médecine ordinaire. Le jour d'après on le met dans l'usage des bains.

S'il est d'une bonne constitution, & si on juge qu'il supportera les bains sans peine, on lui en fait prendre un le matin, & un autre

le soir. Au sortir du bain, on lui donne un bouillon à la viande alteré avec la chicorée ou la bourrache: ce sera quelquefois un bouillon de poulet seul, ou farci d'orge; du lait entier, ou du lait coupé avec une legere décoction d'orge, de capillaire, ou même avec de l'eau de fontaine pure; selon les différentes vûes qu'on a de nourrir, de réparer les forces, d'humecter, de délayer & de tempérer.

Le nombre des bains n'est pas toujours le même. Il y a des Praticiens qui n'en donnent que dix ou douze. Pour moi, j'en fais prendre une vingtaine au moins, toutes les fois qu'un malade peut s'en accommoder. J'en donne même au-delà, lorsqu'il s'en présente quelqu'un, qui pour être d'un tempéramment trop sec, a besoin d'une préparation plus étendue. Quand un malade est fatigué de

deux bains par jour, on n'en prescrit qu'un dans la journée, & on employe par-là quelque tems de plus.

Les bains finis, on saigne de nouveau le malade, & on le repurge le lendemain; & pour calmer les impressions que cette seconde médecine auroit pû laisser, on donne encore, si on veut, un bain ou deux.

Ici commence un nouveau régime, & l'attention du Médecin doit augmenter. L'usage de la viande est interdit au malade; sa boisson est une legere ptisane de capillaire, ou de coquelicoq, à laquelle on ajoute, si on le juge à propos, un peu de sel prunelle, ou de nitre purifié, pour la rendre diurétique; ou s'il arrive qu'il s'en dégoûte, on se contente de dissoudre un gros de ce même nitre purifié dans une pinte d'eau de fontaine. L'intention qu'on se

propose est de préparer le malade, & d'ouvrir en même-tems un passage libre au mercure, qui va bien-tôt rouler dans le sang.

Quoique le vin soit ordinairement défendu, il est des cas où on pourroit absolument le permettre, pourvû qu'il soit bien trempé & bû avec modération. C'est sur-tout lorsque le malade n'est point échauffé. Mais il vaut encore mieux qu'il s'en prive.

Ces choses étant bien observées, on débute d'entrée au remede par une écuellée de lait qu'on donne au malade une heure ou deux avant qu'il se leve du lit. Il prend un potage à dîner avec une couple d'œufs frais, & un morceau de pain : sur quoi il boit deux ou trois coups de sa ptisane. S'il a pris son lait de grand matin, en sorte qu'il ne puisse attendre l'heure du dîner sans prendre quelque chose, il mangera un morceau

de pain, ou un biscuit pour boire deux coups. La collation sera composée tout de même, d'un morceau de pain, ou d'un biscuit, & de deux verres de ptisane. C'est enfin un potage qu'on lui sert encore à souper avec quelques œufs frais, comme au dîner.

On substitue souvent à la soupe du soir une crême de ris, ou d'orge au bouillon, au lait, ou à l'eau pure. L'heure de se mettre au lit étant arrivée, on lui donne une seconde écuellée de lait, pareille à celle du matin.

Quoiqu'on ne soit point dans l'usage de permettre au malade de manger de la viande, rien n'empêche qu'on ne puisse lui en donner un petit morceau. Ce n'est vraisemblablement que la quantité qui peut être nuisible ; & dès-là qu'un malade voudra se contenter de peu, il ne sera pas mal aisé de le satisfaire. J'ai observé que

le régime dont je viens de faire le détail, dégoûte extrêmement: tous ces œufs deviennent enfin une fort mauvaise nourriture, les malades les ont en horreur dans quelques jours, ils se plaignent de rapports aigres, & qui semblent tenir quelque chose du mauvais goût des œufs couvés : il arrive même communément, que l'amas de ces sortes de sucs mal travaillés, produit des gonflemens qui fatiguent d'une maniere étonnante ; & le malade perd souvent l'appétit.

C'est par ces raisons que j'ai pris le parti de ne donner des œufs que de tems en tems, par exemple, trois ou quatre fois seulement dans la semaine. Mais dès que je suis assuré de la retenue d'un malade, & que je crois pouvoir compter sur sa sobrieté, je ne fais pas façon de lui laisser manger un peu de bouilli à dîner, & un morceau de rôti le soir. Quoi qu'on en dise,

la viande donnée avec modération n'engendre pas plus de pourriture, que les œufs qu'on fait manger soir & matin pendant un mois & demi; & on ne doit point appréhender d'être plus obligé de le purger dans un cas que dans l'autre, avant que le remede soit fini.

Ce qui fait qu'on ordonne une nourriture légere, c'est non-seulement parce que le mercure n'auroit plus la facilité de rouler, si les vaisseaux se trouvoient trop remplis à raison d'une nourriture trop abondante; mais encore parce qu'il seroit dangereux qu'un malade un peu trop nourri & qui ne fait plus autant d'exercice qu'il avoit coutume d'en faire, ne tombât dans quelque fiévre de pourriture.

Le malade étant dûment préparé par les saignées, les purgations, & les bains; il n'est plus

queſtion que du remede, & des ménagemens qu'il faut obſerver. L'onguent eſt fait pour l'ordinaire au tiers, c'eſt-à-dire que ſur une partie de mercure éteint avec la thérebentine, on met deux parties de graiſſe de porc, & on bat le tout dans le mortier de marbre pendant trois fois vingt-quatre heures, afin que les parties du mercure puiſſent ſe diviſer, & ſe mêler exactement avec la graiſſe. On a ſoin avant de rien entreprendre, d'examiner la bouche du malade; & par-là on ſe met en état de juger des changemens qui peuvent y arriver dans la ſuite, & qu'on doit prévoir d'avance.

Ces attentions faites, & les calçons avec les bas de toile étant prêts, on fait placer le malade auprès du feu, à moins que la ſaiſon ne fût trop chaude (car il eſt des cas où on ne peut choiſir le tems qu'on veut, ni renvoyer d'une ſai-

ſon à l'autre) & le garçon qui ſert, ayant bien chauffé ſes mains, les promene un tems ſur la partie qu'il veut oindre, dans l'intention d'ouvrir le tiſſu de la peau.

Ce préambule fini, le Medecin qui conduit la cure, lui donne la quantité d'onguent qu'il juge néceſſaire pour la friction propoſée. Le garçon la répand ſur toute la partie, & appuyant immediatement après du plat des deux mains, il commence à frotter également & ſans relâche. On ne s'embaraſſe point au reſte de peſer l'onguent que chaque friction demande; il n'eſt queſtion que de faire gliſſer aiſément la main, & on eſt aſſuré par-là que la doſe ſuffit. La friction eſt finie dans l'eſpace d'un bon quart-d'heure, plus ou moins; mais pour tabler ſur quelque choſe de fixe, on frotte toujours juſques à ce que la partie ſeche, & que les mains du garçon s'arrêtent ſur la peau.

Le nombre des frictions ne sçauroit être reglé, attendu la diversité des sujets, & le different volume des parties du corps. Il est aisé de voir que comme il faut bien plus d'onguent pour couvrir un grand corps, que pour en couvrir un petit, il en faut aussi beaucoup plus dans quelque malade que ce soit, pour couvrir la cuisse, qu'il n'en est besoin pour la jambe. Ce n'est pourtant point tout-à-fait la grandeur des corps, qui décide de la quantité de l'onguent; mais plutôt l'âge de la maladie, l'état plus ou moins vigoureux du malade, la qualité des accidens & des parties intereſſées, qui doivent servir de regle.

Quoiqu'on pût absolument froter les deux pieds le premier jour, le volume des deux n'excedant point celui de la cuisse; on se gardera bien de l'entreprendre, si on fait réflexion qu'il se trouve des

malades à qui la premiere friction, toute légere qu'elle eſt, a cauſé quelquefois des accidens fâcheux, au-devant deſquels il faut aller.

Cette remarque faite en paſſant, la premiere friction s'étendra depuis la plante du pied incluſivement juſques à quatre ou cinq travers de doigt au-deſſus de la cheville. La ſeconde ſe fera le ſurlendemain de la même façon ſur l'autre pied. L'intervalle d'un jour au moins étant toujours obſervé de l'une à l'autre, la troiſiéme ira depuis l'endroit où la premiere a fini, juſques au-deſſous du genou; & la quatriéme ſuivra cet ordre ſur l'autre jambe. La cinquiéme commençant au-deſſous du genou, montera environ à mi-cuiſſe, & la ſixiéme du côté oppoſé aura la même étendue.

La ſeptiéme & la huitiéme friction étant les plus conſiderables, il ne ſera pas hors de propos, pour

peu qu'il y ait d'alteration dans la bouche, de s'arrêter une couple de jours avant d'aller plus loin, & de les éloigner même d'autant l'une de l'autre. Ces deux occuperont le gros de la cuisse jusques aux aînes, & un peu au-dessous des fesses. La neuviéme peut couvrir les deux fesses, la dixiéme monte environ au milieu de l'épine, & la onziéme va à la nuque. Reste enfin les deux bras, auſquels la douziéme & la treiziéme sont destinées.

Le vrai moyen de faire passer le mercure à travers l'habitude, est de froter long-tems la partie, & de laisser collé sur la peau un reste d'onguent qui n'a pu pénetrer. Le but qu'on a n'est autre que de donner aux parties mercurielles qu'il retient encore, le tems de se détacher insensiblement, & de s'insinuer enfin dans la masse des liqueurs.

C'est dans cette vûe qu'on don-

ne des calçons & des bas de toile avec une chemise destinée à cela, que le malade ne quitte plus ni nuit ni jour, jusques à la fin du remede. C'est encore pour que tout l'onguent demeure, qu'on ordonne au garçon de netteyer ses mains après chaque friction, dans les linges mêmes ; & c'est enfin pour que l'habitude de la peau s'ouvre, qu'on fait remettre le malade au lit, où il repose une heure ou deux après la friction.

Quoique le malade se trouve alors entierement couvert, (car on ne touche jamais ni le bas-ventre, ni la poitrine) on peut redonner quelque légere friction aux endroits qu'on croit avoir été particulierement affectés. Assez souvent on repasse aux aînes, au perinée, & autour des fesses, & on revient aux parties où un reste de douleur se fait encore

sentir. Il n'est pas même jusqu'aux exostoses, au cas qu'elles ne soient point inveterées, sur lesquelles on ne fasse avec succès des nouvelles frictions.

De ce train-là, si le malade est d'une taille ordinaire, & si aucun accident n'est survenu, c'est environ six, sept, ou huit onces d'onguent qu'on aura employé. Le tems que le malade demeure dans les linges, n'est pas plus déterminé que le nombre des frictions, ou la quantité de pommade. En général, outre le tems qu'il faut pour qu'un malade soit couvert d'onguent, on le laisse sept ou huit jours dans les linges après la derniere friction. Sur ce pied là, on table à peu près sur une quarantaine de jours; mais la regle la plus sûre est la cessation des symptômes.

La maniere de terminer la cure est toute simple, puisqu'il ne

s'agit que de faire ſaigner le malade, & de le purger avec ſa médecine ordinaire, après quoi on a ſoin de le décraſſer. Il eſt bon au reſte de remarquer ici, que quoiqu'il ſemble que le danger ſoit paſſé, ſi cependant la ſaiſon eſt rude, on ne fera point mal d'obliger le malade à garder encore quelques jours la chambre. La raiſon en eſt évidente; c'eſt qu'il y a encore du mercure chez lui, capable de cauſer de grandes révolutions, ſi on n'y prend garde.

Cela eſt ſi vrai, qu'on a vû arriver quelque tems après le remede, une ſalivation abondante, ou une enflure génerale. Quoique cela ne ſoit pas fréquent, il importe de ſe tenir ſur ſes gardes; & toutes les fois qu'on a des expériences, on doit s'y laiſſer conduire, & prévoir tout ce qui peut ſurvenir. Telle eſt, Monſieur, la méthode que nous ſuivons à Mont-

pellier, & dont je viens de vous faire un détail aussi exact qu'il m'a été possible. Mais je vois bien que ceci ne suffira point; & vous attendez sans doute que je vous dise encore un mot sur la maniere de traiter les accidens particuliers, qui sont l'appanage ordinaire du mal de Naples. Vous sentez bien que je n'ai rien à vous refuser: cependant j'ai besoin aujourd'hui d'un peu de relâche; & je me flate que vous voudrez bien vous y prêter. Je suis, Monsieur, votre, &c.

De Londres.

LETTRE IXe.

Question sur les moyens de prévenir le flux de bouche, & sur la maniere de traiter les accidens qui ont réſiſté au remede.

MONSIEUR,

Vous avez rencontré juſte : quelque obligation que je vous aye déja, & quoique je ſois pénétré de reconnoiſſance pour les importans ſervices que vous m'avez rendus juſques ici, je n'ai pas achevé de vous importuner. Il me faut non-ſeulement des nouveaux avis ſur la maniere de traiter les accidens véneriens qui ont reſiſté

au remede, mais encore des regles certaines sur la conduite qu'on doit tenir pour prévenir le flux de bouche, & pour l'arrêter même lorsqu'on n'a pas été le maître de le prévenir ; ou plutôt lorsqu'on est appellé auprès d'un malade qui a été mal traité, & qu'on a fait passer par cette cruelle épreuve.

Vous êtes toujours indulgent, Monsieur, & vous me permettez quelquefois de faire des réflexions. Laissez-moi donc raisonner un moment, & souffrez que je vous fasse part de mes idées. Vous serez maître, & vous m'obligerez même infiniment de les rectifier.

La cause des accidens vénériens n'étant pas différente de celle du mal de Naples proprement dit, la cure ne doit-elle pas être toujours la même, & ne doivent-ils pas disparoître pour la plupart dans le remede ? Je dis

pour la plupart; & comme il n'eſt point de regle ſans exception, je ſçais qu'il faut en excepter ceux qui ſont inveterés, ou qui ont pris une telle poſſeſſion dans certaines parties, qu'il en demeure un vice local. Telles ſont les exoſtoſes un peu trop vieilles, que le remede n'emporte jamais bien, les dartres qui ſe ſont enracinées, & même certaines tumeurs aux aînes, qui ont eu le tems de ſe durcir par trop de négligence.

Pour ce qui eſt des chancres, des porreaux, des puſtules, des condilomes, & autres ſymtômes ſemblables, j'ai appris que le remede tout ſeul les emporte aſſez ſouvent, & qu'on en a des bonnes preuves. Je ſçais enfin que lorſque les porreaux ne cedent point, il faut les lier avec un fil de ſoye, pourvû qu'ils ne ſoient point irrités, & les ſerrer enſuite peu à peu pour les faire détacher; on peut

aussi les cautériser avec la pierre infernale, ou les emporter avec les ciseaux.

Mais c'est tout ce que je sçais, & sur quoi je vous prie de vouloir bien me diriger avec votre bonté ordinaire. Je suis, Monsieur, &c.

De Montpellier.

Réponse à la IXe Lettre,

Moyens de prévenir le flux de bouche, & la maniere de traiter les accidens qui ont résisté au remede.

MONSIEUR,

Vous serez satisfait : je vais répondre à votre empressement ; & pour faire les choses par ordre, disons d'abord un mot sur le flux de bouche. Il faut convenir que comme il est des malades extrê-

mement aiſés à mouvoir, les premieres frictions portent quelquefois ſi bruſquement à la bouche, que les précautions ordinaires ne ſuffiſent point. Comment donc parer de tels coups, me demanderez-vous ſans doute? Le voici: Dans quelque tems que le flux de bouche paroiſſe, que ce ſoit à la cinquiéme, ſixiéme, ou telle autre friction qu'on voudra, l'uſage eſt de ſuſpendre juſqu'à ce que l'orage ſoit calmé. La bonace revenue, on pouſſe de nouveau le remede, comme s'il ne fût rien ſurvenu, en reprenant l'endroit où la derniere friction a demeuré. De cette maniere, & en obſervant de plus longs intervales, on parvient inſenſiblement au terme.

Cela poſé, ſi la premiere ou la ſeconde friction a cauſé quelque trouble, comme cela peut arriver à un malade très-ſuſceptible d'impreſſion, il n'y a d'autre parti à

prendre que celui de le laisser reposer quelques jours, en attendant que le désordre ait cessé. Le pis sera de mettre plus de tems à la cure ; mais parce qu'il faut tout prévoir, si malgré l'éloignement des frictions le malade supportoit si peu le remede, que chacune dût nous mettre en peine, il n'y auroit qu'à se servir d'un onguent préparé au quart, ou même au cinquiéme; ou bien mettre trois ou quatre jours d'intervalle de l'une à l'autre.

On comprend aisément qu'un malade extenué, une femme enceinte, un enfant tendre & délicat, doivent être différemment traités. Nous ne craignons pas moins la diarrhée ; mais elle n'est pas tout-à-fait si prompte à paroître, ni si ordinaire que la salivation. On peut cependant en être surpris ; & dans ce cas, la suspension devient également nécessaire.

J'avoue que quelqu'attention qu'on ait eue, on voit peu de malades qui n'éprouvent quelque petit feu dans la bouche. Je ne suis même point fâché qu'il survienne une légere élevation des gencives, un petit crachotement, pourvû que cela n'arrive que sur la fin du remede, & qu'il n'y ait rien de trop: c'est que je suis assuré par-là que le mercure a produit son effet; ce qui joint à la cessation des symptômes, forme une preuve complette de guérison. Mais j'aurai soin de vous dire encore un mot là-dessus dans un article à part, afin que vous puissiez sçavoir au juste ce qu'il faut penser du flux de bouche; quel est le bien qu'il nous promet, si tant est qu'il en promette quelqu'un, & les inconvéniens qu'il traîne à sa suite lorsqu'il est trop poussé.

Je l'ai déja dit, quelles que soient les précautions qu'on prend

pour écarter le flux de bouche, telle est souvent la disposition de certains malades, qu'ils ne peuvent l'éviter; & quelque soin qu'on se donne, il est des cas où on peut être pris au dépourvû. Que faire donc lorsque toute la prudence est vaine, qu'un malade est surpris tout à coup, que la bouche est extraordinairement échauffée, que la langue s'épaissit, qu'un ruisseau de salive coule, ou qu'une bave horrible se présente?

Avant que de répondre, il faut observer d'abord qu'il est malaisé, &, si j'ose l'ajouter, moralement impossible que les choses soient portées à ce degré de violence, toutes les fois qu'un malade est entre les mains d'un Médecin entendu, à moins que ce même malade ne soit d'un tempérament si étrange, que dès la premiere friction le mercure porte brusquement à la bouche, ce qui n'arrive

n'arrive guere. Mais on peut être appellé pour secourir un malade mal traité par un ignorant; & dans ce cas, il est bon de sçavoir comment on doit s'y prendre pour le tirer d'affaire.

Il n'est pas bien difficile de juger de l'intention qu'on a à remplir dans ce moment; la plus petite réflexion nous y conduit. Ce n'est plus la maladie qui doit nous occuper pour lors, il n'est question que de soulager promptement le malade, & de le dégager de ce mauvais pas. Dans cette vûe, on le dépouille aussi-tôt de ses linges, on le décrasse sans perdre du tems, & on lui donne de nouveaux draps.

Cette premiere manœuvre est quelquefois si efficace, qu'elle seule ramene le calme. Lorsqu'au contraire elle est insuffisante, on tâche de détourner ailleurs le cours du mercure, par des saignées &

des purgations qu'on réitere suivant le besoin. Si cela manque, les bains ne manquent point ; & comme c'est la derniere, c'est aussi la plus sûre ressource.

Une maladie inveterée demande beaucoup de prudence ; & quoique le traitement soit au fond le même, il est quelquefois à propos de le varier selon les occurrences. Ce sont tantôt des préparations longues qu'on ordonne avant le remede, comme lorsqu'on a besoin de rétablir des forces épuisées, & de procurer un peu d'embonpoint : le tems des frictions arrivé, au lieu d'un mois, on en employe deux, & jusqu'à trois même s'il le faut. Tantôt on n'a point de tems à perdre ; & sans autre préliminaire, on est forcé d'appliquer la pommade. Nous en rapporterons des exemples.

Ceci me conduit naturellement

à votre ſeconde queſtion, Monſieur, à laquelle vous avez déja ſatisfait en partie. Il eſt vrai que le remede n'agit pas toujours avec le même bonheur dans tous les ſujets, & que ces mêmes accidens ne réſiſtent ſouvent que trop à ſon action. Comment faut-il donc ſe conduire lorſque les frictions génerales n'ont pas tout guéri? Vous l'avez déja ſenti, Monſieur, le remede ne change point, il ne s'agit que d'en réiterer l'application ſur la partie affectée.

C'eſt ainſi qu'on vient quelquefois à bout de certaines dartres, de preſque toutes les puſtules, des condilomes, & même de ces nouvelles exoſtoſes qui ne font que commencer. Je dis quelquefois, par la raiſon qu'il ne ſuffit pas toujours de renouveller les frictions ſur la partie, pour la délivrer d'un vice local; & nous ne devons point cacher que les dar-

tres, & les exostoses sur-tout, ne résistent que trop souvent aux remedes les plus efficaces.

Toutes les excroissances peuvent, de même que les porreaux, être emportées au moyen d'une soie dont on les serre, pour les empêcher de prendre de la nourriture, ou être cauterisées, ou enfin on les enleve avec le fer; mais je suppose qu'elles ne soient point irritées, & qu'il ne s'offre point de disposition cancereuse, car pour lors elles indiquent le traitement le plus doux.

Les chancres ne donnent pas moins de peine que les accidens marqués ci-dessus. La pommade mercurielle, quelque spécifique qu'elle soit, est sans force toute seule lorsque les bords se trouvent trop durs. C'est sans doute cette renitence, qui inspira autrefois l'usage des précipités que nous venons de bannir, & que la mau-

vaiſe tournûre qu'ils donnoient aux ulceres chancreux, à fait regarder comme ſuſpects.

Mais ſi la pommade eſt inutile, & les précipités dangereux, que faudra-t-il donc leur ſubſtituer, me demanderez-vous? On ſe ſervira pour lors du mercure doux, ou de la tuthie, ou de tous les deux enſemble incorporés avec un peu de ſain-doux. Ce n'eſt pas tout, me direz-vous peut-être; & ſi le chancre eſt ſi malin, ou ſi irrité que la pommade ordinaire, le mercure doux, & la tuthie l'aigriſſent au lieu de l'appaiſer, comment doit-on s'y prendre? Le voici.

On aura recours aux remedes les plus adouciſſans, tels que le beurre-frais, le cerat de Galien, les pulpes & autres remedes de cette eſpece: par-là on calmera l'irritation, pendant que le grand remede agiſſant dans tout l'inté-

rieur, disposera le chancre à devenir plus traitable, & le mettra en voye de guérison.

Ce que je viens de dire au sujet des chancres, convient tout de même à ces sortes d'accidens dont j'ai parlé ci-dessus ; c'est-à-dire, qu'on doit les traiter avec ce qu'il y a de plus propre à calmer la sensibilité, toutes les fois qu'on ne peut les détruire autrement, & qu'on craint de les irriter, en attendant que le remede ait produit en dedans le bien qu'on en espere.

Parmi les accidens véneriens que le remede n'emporte point, qui ne peuvent même attendre un terme aussi long que la fin de la quarantaine, & qui ont besoin d'un secours plus prompt & plus immédiat, on doit compter le phimosis & le paraphimosis. Le premier ne demande qu'une petite incision sur le côté, ou sur le

devant de la verge, selon que tel ou tel endroit peut être inciſé; c'eſt-à-dire, que c'eſt tantôt ſur le lieu d'élection, & tantôt ſur celui de néceſſité, que le tranchant doit porter. Cette inciſion n'eſt pas plutôt faite, que le prépuce coule ſans peine, & que le gland paroît à découvert. S'il reſte quelque bride, on l'emporte avec les ciſeaux.

L'étranglement que le paraphimoſis cauſe, eſt quelquefois ſi conſidérable, comme je l'ai déja dit, que la partie tomberoit en mortification ſi on n'y remedioit de bonne heure. Rien ne preſſe donc tant que la néceſſité de relâcher la partie, afin de donner moyen au prépuce de remonter ſans peine, & de recouvrir le gland. Quoique l'application des pulpes émollientes & un peu réſolutives convienne ſans doute, ce ſecours ſeroit peut-être un peu

lent, & les scarifications sur le prépuce même doivent l'emporter de toute maniere. C'est le moyen le plus assuré d'écarter le péril; & ce n'est pas trop qu'une petite douleur d'un moment, pour mettre promptement le malade & sa partie en sûreté.

Les tumeurs aux aînes n'ont pas toujours besoin d'être ouvertes; & le mercure, quoique porté de loin, est en état de les résoudre tout seul. Si cependant les affaires, ou la situation du malade ne lui permettoient point encore de passer par le remede, il ne faudroit rien négliger pour conduire la tumeur à une prompte suppuration. Je sçais même qu'on n'attend pas toujours qu'elle soit finie, & qu'on doit se hâter d'ouvrir la porte à la matiere, dont le séjour deviendroit enfin nuisible; parce que les parties les plus petites se mêlant dans le sang, acheveroient bien-

tôt d'en infecter tout la masse.

Quoiqu'on ait pris la précaution d'ouvrir la tumeur de bonne heure, pour que rien ne croupisse, & qu'il ne se fasse de communication, on ne perdra point de vûe le remede ; & si le malade ne peut mieux faire pour le présent, au moins lui conseillera-t-on de ne pas le differer plus que de raison ; tôt ou tard il faudroit y venir.

Ce cas là excepté, toutes les fois qu'il se présente une tumeur aux aînes, on doit tâcher de la résoudre, supposé que le malade soit frictionné en même tems. La pommade elle-même ou l'emplâtre de vigo en vient quelquefois à bout ; bien entendu qu'on aura égard au mercure qui peut entrer par-là, de peur qu'il n'en entre un peu trop dans le sang, & que le malade n'en souffre.

Les résolutifs ordinaires vont au

même but; mais si malgré tout cela, on s'apperçoit d'une suppuration prochaine, on la hâtera par l'application des maturatifs ; & dès que la matiere sera prête, on lui donnera issue. Ce seroit en vain qu'on s'opiniâtreroit à faire résoudre une tumeur qui commence à suppurer; on ne feroit peut-être qu'effaroucher l'humeur, ou lui donner occasion de se durcir. La tumeur ouverte une fois, il n'est plus question que de mondifier l'ulcere, & de travailler à la cicatrice.

Si le malade passe actuellement par le remede, on panse l'ulcere comme une playe simple; mais si on étoit obligé de renvoyer le traitement général à une autre saison, ce seroit une nécessité de se servir de plumaceaux chargés d'un peu de pommade mercurielle, ou tout au moins d'en frotter légerement les

bords, ſans quoi les onguens ordinaires ne feroient que blanchir. Les expériences les plus heureuſes confirment tous les jours la bonté de cette pratique. La ſeule choſe qu'on doit obſerver ici comme ailleurs, je l'ai déja dit, c'eſt qu'il n'y ait point d'irritation, auquel cas on commencera par les plus doux topiques; & dès que l'irritation ſera calmée, le ſpécifique achevera le reſte.

Eh bien, mon cher Monſieur, êtes-vous enfin content, ou vous reſte-t-il encore quelque choſe à déſirer ſur cette matiere? J'avoue que j'aurois pû m'étendre davantage s'il l'avoit fallu; mais comme je me ſuis attaché à l'eſſentiel, je me flate que vous n'aurez pas lieu de vous plaindre de ma brieveté. Vous n'avez cependant qu'à dire un mot; ſi ce que j'ai eu l'honneur de vous mander ne ſuffit point, je ſuis prêt à reprendre la plume.

J'attens vos ordres là-dessus, & je suis toujours, Monsieur, votre, &c.

De Londres.

LETTRE X.

Question sur la Gonorrhée.

MONSIEUR,

Je ne pourrois sans ingratitude n'être pas content de ce que vous avez eu la bonté de m'écrire sur les maladies vénériennes: le détail dans lequel vous avez même bien voulu entrer des principaux accidens qui sont de leur ressort, est d'ailleurs trop circonstancié & trop exact, pour ne pas satisfaire jusqu'aux personnes les moins intelligentes. Vous m'ordonnez cependant de vous parler à cœur ouvert, & de vous faire

de nouvelles questions, si quelque chose m'a échappé, ou s'il me reste encore des doutes. Vous me pressez même d'une maniere à m'ôter toute la crainte que je pourrois avoir de vous importuner. Il n'en falloit pas moins pour me donner une nouvelle confiance; & vous m'encouragez si obligeamment, que je ne suis plus le maître de résister à l'envie que j'ai de m'instruire avec soin, de ce qui concerne des maladies que je souhaite de connoître à fond.

Vous sçavez mieux que moi, Monsieur, qu'il est un cas parmi les Maladies Véneriennes, qui demande un traitement particulier, & qui pour être un des plus communs, ne mérite souvent pas moins d'attention. C'est la gonorrhée; rien de plus ordinaire en effet qu'un accident de cette nature, & rien en même-tems dont ceux qui courent les avantures, sem-

blent se mettre le moins en peine.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que si on s'amusoit à toutes les histoires qu'on nous raconte, la plûpart des gonorrhées ne seroient qu'un écoulement tout simple, & rien de plus. Combien de gens ne voit-on point effectivement, qui ne s'accusent qu'à demi ? L'un assure que la Dame de ses pensées lui est dévouée uniquement ; que comme il est incapable de la tromper, de son côté elle n'a garde de le trahir, & que sa fidélité lui est connue. Cependant il n'y a plus de bonne foi dans le commerce ; &, s'il est permis de parler proverbe, à trompeur trompeur & demi : le Galant s'échappe malgré ses protestations, & la Maîtresse ne garde pas plus de mesures.

L'autre jure qu'il n'a absolument rien à se reprocher ; & qu'à moins que son mal ne vienne d'u-

ne trop grande passion, il ne sçait à quoi l'attribuer.

L'usage de la bierre est encore un prétexte dont on se sert tous les jours pour se couvrir; & dès-là que l'excès de cette boisson peut occasionner un leger écoulement, il n'en faut pas davantage, la bierre a fait tout le mal.

Il se passe même quelquefois des scênes plus réjouissantes; c'est lorsque l'Amant & la Maîtresse, ou le Mari & la Femme se renvoyent la balle, & s'accusent l'un l'autre du malheur commun. Comme au fond il n'en est ni plus ni moins, d'où que l'acquisition vienne, d'un excès de bouche, d'un peu trop de bierre, ou d'ailleurs, il n'est pas question de chicaner sur l'origine; & pour ne pas s'y tromper, je crois qu'il n'y a qu'à manœuvrer toujours à bon compte, comme si c'étoit une vraye gonorrhée. On sçait que les suites justifient com-

munément l'utilité de cette pratique : dès que l'écoulement va au-delà de quelques jours, il n'y a pas moyen de s'en dédire, il faut convenir qu'il y avoit plus que de l'échauffement.

Quoique j'aye déja vû un assez grand nombre de cas de cette espece, j'attens de vous de nouvelles instructions; & je croirois être peu versé dans cette partie, si vous ne m'en donniez vous-même la veritable idée. Je suis, Monsieur, votre, &c.

Réponse à la Xe Lettre,

Description de la gonorrhée.

MONSIEUR,

Je pense comme vous : ce qu'on nomme proprement galanterie, demande une description particuliere;

culiere ; & quoi que tout parte de la même source, la maniere de traiter est un peu différente.

La gonorrhée ne paroît pas toujours aussi-tôt après un mauvais commerce ; il se passe vingt-quatre heures, deux fois vingt-quatre heures, & quelquefois davantage, avant qu'elle vienne à se manifester. Ce terme à peu près fini, il se présente d'abord une espece de prurit au périnée, accompagné d'une petite chaleur, d'une ardeur d'urine, ou d'une légere difficulté d'uriner : mais les choses n'en demeurent pas là longtems ; le prurit se change bien-tôt après en une cuisson vive, la chaleur augmente, l'ardeur d'urine est moins supportable, & la difficulté d'uriner devient plus grande à proportion.

Un flux de matiere de couleur blanchâtre au commencement, ne tarde guére à se montrer. Ce-

pendant la nuance change peu à peu, la matiere devient plus obscure & plus épaisse ; ce ne sont que des filamens grossiers qui se détachent, & pour tout dire enfin, un veritable pus qui coule, & qui ayant passé par tous les degrés, prend une couleur jaune ou verte, tantôt plus, & tantôt moins foncée.

Le siege le plus ordinaire de la gonorrhée chez les hommes, est la prostate. Je dis le plus ordinaire ; parce que les petites glandes qui sont répandues autour de l'urétre, & qui s'ouvrent dans sa cavité, peuvent s'engorger tout de même, s'abceder, & répandre enfin une matiere purulente, dont on n'a souvent que trop de peine à tarir le cours. Rien ne confirme mieux ce que j'avance, que ce qui arrive aux femmes, chez lesquelles outre la prostate, on trouve une infinité de petites glandes, dont l'intérieur

des parties est tout parsemé, & qui dans l'état naturel versent par des lacunes toujours ouvertes, une humeur destinée à les humecter sans cesse.

La gonorrhée n'est pas plutôt déclarée, que ces petites glandes paroissent comme autant de sources, d'où découle une quantité de matiere, tantôt plus & tantôt moins sale, selon le différent degré de virulence.

Ceci étant une fois établi; quoique les malades soient plus ou moins vivement attaqués les uns que les autres, on peut dire que la gonorrhée commence par une inflammation, & acheve de se manifester par un ulcere. Reste à sçavoir comment se fait cette inflammation, & pourquoi elle se termine par un abcès. Ce n'est guére que par conjecture que nous pouvons le découvrir, & le pays des conjectures est bien vaste.

J'ai avancé que la cause du mal de Naples est fort cachée, & que sans doute on n'en développeroit jamais la nature. Mais si on en juge par les effets, avons-nous ajouté, on sera assez porté à croire, que c'est quelque chose de coagulant & de caustique tout ensemble, quoi que ce puisse être. Cela posé, le virus vénerien, lorsqu'il sera mêlé une fois dans la masse des fluides, ne peut manquer d'en coaguler la partie la plus disposée à s'arrêter, & c'est vraisemblablement la partie blanche.

De-là tant de concrétions différentes, les obstructions cutanées, les dartres, les gales, & les nodosités même qu'on observe dans les os, & généralement tous les cas qui dépendent d'une lymphe épaissie ou engorgée dans ses propres conduits. Mais ce n'est qu'à la longue que ces accidens

paroissent, au lieu que l'inflammation, qui annonce une gonorrhée prochaine, paroît presque aussi-tot. C'est que le virus agit ici de fort près, & porte immédiatement sur des parties très-propres à le recevoir & à le retenir.

D'un autre côté, comme la prostate, qui en est le siége ordinaire, se trouve arrosé de quantité de vaisseaux sanguins, elle doit s'enflammer d'autant plus aisément, que ces mêmes vaisseaux sont plus nombreux. En effet, la lymphe n'a pas plutôt perdu de son mouvement, qu'elle s'arrête, s'accumule, distend les parois de ses tuyaux, & en augmente le diametre. Il n'en faut pas davantage pour donner occasion à la partie rouge de s'y insinuer; la progression de son cours l'y détermine, & la continuité de ses vaisseaux avec les lymphatiques lui en ou-

vre le chemin. L'obstacle que la lymphe accumulée semble lui opposer, ne sçauroit l'arrêter un moment, puisqu'elle est chassée tout de suite, & forcée de passer outre.

Cependant quelque facilité que la partie rouge du sang puisse avoir de passer dans les vaisseaux lymphatiques, elle n'y roule pas si bien qu'elle ait la liberté de continuer sa route, comme elle le fait dans ses vaisseaux mêmes. Elle ne va pas loin sans s'arrêter à son tour, & sans s'y accumuler. C'est ainsi que la conjonctive rougit, toutes les fois que les conduits pellucides, qui sont répandus dans toute son étendue, sont si fort dilatés par quelque cause que ce soit, que la partie rouge s'y glisse, & s'y ramasse jusqu'au point d'en augmenter le volume, d'y produire de la douleur, de la chaleur, & pour tout dire enfin, une vraye inflammation. C'est encore ainsi que dans

les attaques de goutte, & de certains rhumatiſmes, qui ſuppoſent conſtamment des concrétions lymphatiques, les parties malades ont coutume de s'enflammer à raiſon du paſſage & de l'arrêt du ſang proprement dit, dans les conduits naturellement deſtinés à contenir la partie blanche.

L'inflammation des proſtates, & de leur voiſinage même, dont il s'agit ici, ne ſe termine point, comme elle peut ſe terminer ailleurs, par la réſolution. Telle eſt l'action du virus vénerien, qu'il en fait bien-tôt ſuppurer la matiere, ronge le tiſſu des parties, & produit en un mot un veritable ulcere. Les parties attaquées ſont au reſte ſi ſenſibles, qu'il n'eſt pas étonnant ſi elles s'irritent en préſence des matieres qui ſont fournies continuellement. De-là ſans doute la vivacité des douleurs, & la tenſion fréquente de la verge,

Sur quoi on observera que si on ne se hâte de remédier au desordre, les irritations vont croître de telle sorte, que l'écoulement, de simple qu'il étoit d'abord, se changera dans peu en cette espece de gonorrhée quon nomme cordée. La raison en est que le canal de l'urétre sur lequel la matiere purulente agit sans relâche, ne peut être ainsi fréquemment agacé, que les fibres ne se froncent outre mesure, & ne se resserrent même toutes ensemble, de façon que le calibre diminue d'un bout à l'autre.

C'est par-là que le canal une fois retréci perd de sa longueur, se durcit, & devient à quelque chose près semblable à une corde de violon, que l'approche du feu oblige à se recoquiller. C'est ainsi que la verge est tirée par le bas, & fait la faucille.

Une gonorrhée negligée ou arrêtée

rêtée avant le tems, tombe dans les bourſes, dit-on ; le ſcrotum s'enfle, les teſticules ſe tumefient, toute la partie eſt rouge, ſenſible & brûlante ; c'eſt enfin une vraye inflammation qui ſe forme. Mais la matiere de la gonorrhée pourroit-elle bien tomber dans les bourſes ? non ſans doute, puiſqu'il n'eſt pas poſſible qu'elle retrograde, ou pour mieux dire, qu'elle trouve une route pour revenir ſur ſes pas.

Comment arrive-t-il donc que les bourſes acquierent plus de volume, & s'enflamment même ? c'eſt que le cours des matieres ne ſçauroit être interrompu, quelque cauſe qu'on en accuſe, qu'elles ne refluent dans la maſſe du ſang ; ou, ce qui eſt bien plus ordinaire, qu'elles ne s'engorgent dans leurs propres vaiſſeaux, & ne s'y accumulent, juſques-là que la circulation en eſt gênée de proche en

proche. De-là seul l'augmentation du volume, la chaleur, la tension, la sensibilité; en un mot, l'inflammation de toute la partie.

Rien ne prouve mieux que la gonorrhée ne tombe point en effet dans les bourses, & que ce n'est pas par-là qu'elles se tuméfient, que ce qui arrive à ceux qui étant attaqués de la gonorrhée la plus legere, se sont extrêmement fatigués à cheval ou à pied. Leurs bourses s'enflent d'une maniere prodigieuse, & s'enflamment bien-tôt, sans même que le cours des matieres soit quelquefois supprimé. Au reste, la gonorrhée toute simple, celle qu'on nomme cordée, & la gonorrhée ancienne ne different que du plus au moins, ou à raison du degré de malignité du virus, de la manœuvre qu'on a employée, ou du tems qui s'est écoulé depuis la premiere apparition du mal.

C'eſt ſur ces notions génerales que vous pourrez vous conduire, lorſque vous ſerez conſulté pour des maladies d'avanture. Vous êtes déja au fait des ruſes dont les malades ſe ſervent pour cacher la ſource de leurs diſgraces ; & je m'apperçois avec plaiſir que vous n'êtes pas homme à prendre aiſément le change. Je vous laiſſe le ſoin d'ébaucher le pronoſtic dans la premiere Lettre que vous me ferez l'honneur de m'écrire. Je ſuis aſſuré d'avance que vous vous en tirerez à merveille : ce que j'ai déja vû de vous m'en fait bien augurer. Je ſuis, Monſieur, votre, &c.

De Londres.

LETTRE XIe.

Question sur le Pronostic de la Gonorrhée.

MONSIEUR,

Je vous obéis ; & puisque vous m'en imposez la loi, je vais tâcher d'expliquer en peu de mots, ce qu'il faut penser de la gonorrhée en général. Il est bien juste que je vous rende compte de ce que je sçais déja, & du fruit que j'ai retiré de vos leçons. Voici ce que j'ai vû par moi-même, depuis que je commence à être connu, & que je suis à portée de voir des maladies de toute espece.

Les gonorrhées sont si communes, qu'il est peu de gens qui courent le hazard sans s'y laisser pren-

dre. Il en eſt même qui n'en font pas grand compte, & qui s'y familiariſent de telle ſorte, qu'ils ſemblent n'y faire point d'attention. Ils n'uſent quelquefois d'aucun remede, & laiſſent tout à la nature. L'écoulement dure tant qu'il lui plaît, & juſques à ce qu'il lui prenne fantaiſie de s'arrêter.

Quelque imprudente que cette conduite me paroiſſe, au moins n'a-t-elle pas le même danger que traîne après ſoi l'empreſſement de certains malades à guérir trop vîte. Rien ne le prouve mieux, que le ſoin que prend un Médecin habile, en traitant cette maladie, de laiſſer couler long-tems les matieres, tant pour faciliter une iſſue libre au virus vénerien, que pour donner le loiſir aux ulceres de ſe déterger. On fait plus encore, je le ſçais; non-ſeulement on laiſſe couler les matieres, mais on tâche d'en accelerer le cours, & de l'aug-

menter même, pendant qu'on attaque l'ennemi d'ailleurs.

Sur ce pied là, seroit-il absolument impossible qu'une gonorrhée simple, comme je la suppose, & peu maligne, abandonnée à elle-même, vînt enfin à guérir ? Il est vrai que je ne conseillerois point de suivre cette maxime à la lettre ; & je suis fort porté à croire que tel qui voudroit se reposer là-dessus, pourroit ben garder une gonorrhée toute sa vie, dont il seroit enfin épuisé, ou qui se changeroit en un vrai mal de Naples.

Je pense même qu'avec quelque abondance & quelque liberté que l'écoulement continue, il est bien difficile qu'une partie du virus, quoiqu'il ait la porte ouverte, ne s'insinue dans la masse du sang, & ne puisse servir de levain à une maladie bien plus sérieuse. Mais la hâte qu'on a de se voir incessamment délivré d'un flux incom-

mode eſt encore pire ; on ne ſçauroit en tirer un bon augure. Ce ſont, pour parler juſte, deux extrêmités qu'il faut ſagement éviter : la premiere eſt ſuſpecte, & la ſeconde dangereuſe.

J'entreprendrois un peu trop, ſi j'allois plus avant ; ſouffrez que je m'arrête, au lieu de continuer une matiere que vous entendez tout autrement que moi, & dont la diſcuſſion eſt encore au-deſſus de mon expérience. Je ſuis, Monſieur, votre, &c.

De Montpellier.

Réponſe à la XIe. Lettre.

Pronoſtic de la Gonorrhée.

MONSIEUR,

Vous êtes trop modeſte ; & vous

auriez bien dû poursuivre une question sur laquelle il m'est aisé de voir que vous n'êtes nullement embarrassé : mais vous voulez absolument que je m'en mêle ; il faut donc que je m'acquitte de ce que vous demandez de moi.

Une gonorrhée est plus ou moins incommode sans doute, selon qu'elle se trouve plus ou moins chargée d'accidens. Il en est des benignes, & dont le malade n'a pas beaucoup à souffrir ; il en est qui sont presque insupportables. Les unes se terminent assez heureusement & assez vîte par les remedes ordinaires. D'autres sont plus rebelles & résistent plus longtems. Il s'en présente qui laissent de grandes incommodités après elles, comme un flux de semence presque incurable, des incontinences d'urine, des difficultés d'uriner, des carnosités qui durent toute la vie ; soit qu'on entende

par-là des vraies excroiſſances, ou un gonflement ſimple qu'on ne peut rabattre, (car la queſtion n'eſt pas trop décidée encore) & autres incommodités de cette eſpece, que le relâchement des vaiſſeaux, l'éroſion des parties, ou l'affoibliſſement du reſſort peut produire.

Quelque légere que paroiſſe une gonorrhée, on a tort de la négliger, & les ſuites ſont toujours à craindre. Pour une qu'on guérit dans un eſpace de tems aſſez court, il y en a vingt qui traînent malgré les attentions qu'on ſe donne. Combien n'en voit-on point effectivement qui coulent les ſix mois entiers? J'en ai traité, qui ne cedoient point aux opiates aſtringentes, dont je me ſers d'ordinaire, lorſque je ſuis aſſuré d'avoir détruit le virus par les remedes convenables. C'eſt que le vice eſt local; & on ſçait que nous

nous trouvons quelquefois dans l'impossibilité d'y remedier. Il en est plus d'un exemple.

Il est vrai que l'écoulement diminue peu à peu, & que tout se réduit sur la fin à quelque goutte de matiere, qui s'étant ramassée pendant le sommeil, s'écoule le matin au sortir du lit; & en voilà souvent pour le reste de la journée. Aussi ces sortes de cas ne m'inquiettent-ils pas beaucoup, & une heureuse expérience m'a appris que la guérison s'acheve d'elle-même après un tems; bien entendu cependant qu'il ne s'est point fait de delabrement trop considerable, & qu'il n'est point resté de carnosités.

Toutes les gonorrhées, je l'ai dit plus haut, ne se terminent pas avec la même facilité & le même bonheur. Elles laissent, au moins quelques-unes, des reliqua bien tristes. Il n'est point de gonorrhée

qui ne ſe termine aſſez heureuſement, diſons-nous, ſi on en excepte la premiere de toutes, qui ne finit quelquefois point; façon de parler qui exprime aſſez bien les difficultés preſque inſurmontables que rencontrent tous ceux qui entreprennent de les guérir. C'eſt ce qui a fait dire à certaines perſonnes, que s'il falloit opter, le mal de Naples proprement dit ſeroit préferable à une gonorrhée opiniâtre & rebelle.

Celles qui ſont accompagnées de carnoſités, ne ſçauroient être plus fâcheuſes; un flux de matiere purulente qui ne tarit point, une ordure continuelle, la peine qu'on ſouffre à rendre ſes urines, & la néceſſité qu'il y a de garder toujours une ſonde de plomb, prouvent aſſez clairement, ce ſemble, qu'il vaudroit en effet bien mieux pour le malade qu'il fût atteint d'une maladie vénerienne com-

plette, dont il seroit sûr de se voir bientôt délivré, que d'une gonorrhée d'autant plus incommode, qu'elle est longue & qu'elle résiste souvent à tout.

Après qu'on a éteint le virus à qui la gonorrhée doit sa naissance, s'il reste un léger écoulement qu'on ne peut arrêter, ne seroit-on point fondé à le regarder à peu près comme des fleurs blanches, qui rendent souvent tous les secours inutiles? J'avoue que je ne serois pas trop éloigné de cette pensée, & l'expérience fait voir que l'un est quelquefois aussi difficile que l'autre à emporter.

Mais il y a une observation essentielle à faire, & qu'on ne doit point oublier; c'est que les malades jettent souvent fort mal à propos la faute sur nous, & nous chargent du blâme. Heureusement nous sommes au fait de ces reproches, & nous sçavons nous

tenir en garde contre les petites ruſes.

J'ai employé tous les remedes que vous m'avez preſcrit (me diſoit un jour un jeune homme à qui j'avois traité une gonorrhée) malgré tout cela je ſuis encore dans le même état. Il eſt vrai que l'ardeur s'étoit appaiſée, que l'écoulement ne paroiſſoit déja plus, & que tout s'étoit calmé; cependant tout eſt revenu, & me voilà auſſi peu avancé que le premier jour. Mais avez-vous été ſage depuis votre guériſon, lui répondis-je, & n'avez-vous point couru de nouvelles avantures? Je l'avoue, me repliqua-t-il, je me ſuis échapé. Eh bien, ajoutai-je tout-de-ſuite, ce n'eſt plus la premiere gonorrhée qui doit vous inquietter, elle eſt déja loin; c'en eſt ici une toute nouvelle, qui demande un traitement nouveau.

Cela poſé, on ne doit point être

surpris que des gonorrhées durent si long-tems : on a beau travailler à reparer le desordre, quand le malade travaille de son côté à l'entretenir. Toutes les fois au-contraire que je puis compter sur la retenue d'un homme qui se met entre mes mains pour être traité ; que l'écoulement continue après les remedes, je l'ai déja dit, je n'en suis point en peine ; je rassure le malade, & je lui fais esperer qu'un peu de patience amenera une guérison parfaite, pourvû toujours que la gonorrhée ne soit point trop maligne.

J'en ai traité une entr'autres, dont l'écoulement alla à plus d'un mois après les remedes. Comme ce n'étoit point là le seul exemple, & parce que j'étois bien assuré d'avoir manœuvré dans toutes les regles, je ne m'attachai plus qu'à guérir l'esprit du malade, toujours frappé de ce qu'il ne voyoit point

la fin de l'écoulement. Je n'épargnai rien pour l'encourager, en lui faiſant obſerver que la quantité en diminuoit tous les jours, & qu'après ce que nous avions fait, il ne reſtoit pas le moindre doute que la cauſe du mal ne fût emportée, & qu'il ne dût être parfaitement à couvert des ſuites.

Ma grande raiſon étoit, que les principaux accidens ne ſubſiſtoient plus, qu'il urinoit avec aſſez de liberté, & que quelques frictions légeres que je lui avois fait donner, ſelon ma coutume, au perinée & aux aînes, devoient le tranquiliſer pleinement, puiſque le mercure avoit porté un peu à la bouche. En effet une petite élevation des gencives, & un crachotement de quelques jours, en étoient de bonnes preuves. Cette aſſurance ſe trouva entierement confirmée dans peu de tems, par la convaleſcence la plus heureuſe.

Quand je dis que le malade travaille de son côté à entretenir le désordre, on entend bien sans doute que c'est parce qu'il acheve de se gâter, & qu'il entasse mal sur mal, si je puis m'exprimer ainsi. Mais quoique ce soit là ce qu'il y a de plus ordinaire, lorsqu'on est assez dépourvû de son bon sens pour donner dans de nouveaux travers pendant qu'on est dans les remedes, je suis persuadé que quand bien même le commerce ne seroit point dangereux, les parties s'affoibliſſent de plus en plus, au lieu qu'elles auroient besoin de repos pour se fortifier; & que l'ulcere qui fournit toujours ne peut se réunir. Voilà la seconde cause qui entretient l'écoulement, & qui le porte au-delà du terme où il devoit naturellement s'arrêter.

Il faut cependant se ressouvenir de la remarque que j'ai déja faite,

faite, qu'il eſt quelquefois des gonorrhées auſſi rebelles que les fleurs blanches des femmes, ſi on peut comparer ces deux cas enſemble; & qu'on a bien de la peine à y remédier. C'eſt, ſelon toute apparence, quand le virus a été ſi abondant ou ſi malin, qu'il a délabré les parties de façon qu'elles ne peuvent ſe rejoindre; qu'il a produit des calloſités trop dures pour ceder à l'action du ſpécifique qui roule dans le ſang, & qu'on n'a pû appliquer immédiatement deſſus; des carnoſités, ou des gonflemens d'autant plus opiniâtres qu'ils n'ont point de priſe, ou qu'enfin il a totalement ruiné le reſſort des vaiſſeaux.

Toutes les fois qu'une gonorrhée vient à ſe corder, ſoit que la trop grande quantité de virus y ait part, ſoit que la négligence du malade ou l'impéritie de celui qui en a ſoin, en doive être accu-

sée; la maladie devient d'autant plus fâcheuse, que les accidens sont nombreux, pressans, & difficiles même à traiter. Celle qui s'arrête avant le tems, & qui est suivie bientôt après d'une enflûre des bourses, demande les dernieres attentions, & n'est pas sans danger.

Allons, mon cher, c'est à vous maintenant à me faire part des vûes qu'on doit se proposer dans le traitement de la maladie dont il s'agit ici. Vous aurez beau vous en défendre, je connois trop ce que vous êtes en état de produire, pour vous en tenir quitte à si bon marché. Je suis, Monsieur, votre, &c.

De Londres.

LETTRE XIIe.

Idée du traitement de la Gonorrhée.

MONSIEUR,

Qu'exigez-vous de moi ? ſçavez vous que c'eſt une violence que vous me faites ? Quoi ! parce que j'ai voulu dire quelquefois mon avis, ou plutôt parce que vous m'y avez engagé vous-même, faut-il encore que je faiſe le Praticien hors de propos ? J'avoue que je ne riſque pas beaucoup avec vous, parce que j'eſpere que vous voudrez bien me tendre la main, lorſque je viendrai à broncher ; mais cela diminuera-t-il mon embarras ? & croyez-vous que je ne

sente pas toute l'importance d'une pareille entreprise? Je vois bien cependant qu'il n'y a rien à gagner avec vous, & que vous n'êtes pas homme à vous payer de belles paroles. Je me hâte de me tirer d'affaire.

Le but principal qu'on se propose dans le traitement de la gonorrhée, comme dans toutes les maladies en géneral, n'est autre sans doute, que l'éloignement de la cause qui l'a produite. Ce n'est cependant point par-là qu'il convient de débuter d'entrée; & les préparations mercurielles qu'on employeroit d'abord dans cette vûe, quoique spécifiques pour la destruction du virus vénerien, ne feroient qu'aigrir le mal, en augmentant la violence des symptômes.

Cette intention ne peut être remplie, qu'on n'ait auparavant satisfait à deux autres particulie-

res, qui demandent les premiers soins : c'est qu'il importe avant tout, sur ce qui a été établi ailleurs, de calmer l'irritation, l'ardeur d'urine, & la difficulté d'uriner, & qu'il est essentiel de faciliter tout ensemble une issue aux matieres qui se disposent à couler. Les remedes qui sont faits pour ramener le calme & appaiser les irritations, ont cela de propre, qu'ils aident en même tems les matieres à fluer avec plus d'aisance. Les uns diminuent le volume des fluides, & leur donnent moyen de se dégager ; les autres relâchent les parties trop tendues. Ceux-ci détrempent les molécules les plus grossieres, & ceux-là enfin achevent de les mettre dehors. On comprendra par-là que les saignées, les bains, les émulsions & les ptisanes, sont les secours dont on attend ce double avantage.

Voilà ma tâche remplie ; &

quelqu'autorité que vous ayez sur moi, je ne ferai pas si imprudent que d'entrer dans le détail que la curation de la gonorrhée demande. C'est bien assez que pour obéir à vos ordres, j'aye débuté par les remedes généraux. Je me flatte que vous serez content de ce préambule, & que vous voudrez bien me faire grace du particulier, qui ne peut venir que d'une pratique suivie. Je suis, Monsieur, votre, &c.

De Montpellier.

Réponse à la XIIe Lettre,

Suite du traitement de la Gonorrhée.

MONSIEUR,

Le plan que vous venez d'établir est juste; & quoique vous eus-

siez fort bien pû l'etendre, je consens à faire le reste ; je n'ai qu'à le continuer. On a donc coutume de saigner le malade de l'un des bras, & cela le nombre de fois que la nature du mal l'exige. Quoique ce ne soit guere ici le cas d'employer les purgatifs, on peut cependant y avoir recours lorsque les symptômes ont perdu leur premiere vivacité, c'est-à-dire, dès le moment que la tension & la sensibilité ont commencé à se ralentir.

Les saignées ayant suffisamment désempli les vaisseaux, rien de plus convenable pour modérer la chaleur des parties, adoucir l'âcreté des urines, & en favoriser même le cours, que les émulsions cuites préparées avec les quatre grandes semences froides, que nous faisons prendre soir & matin. C'est pour les rendre encore plus adouciſſantes, que nous

ajoutons à chacune environ une once de sirop de nymphea, de capillaire, de pied-de-chat, ou de tel autre sirop à peu près semblable qu'on juge à propos.

S'il est des cas où l'usage des bains soit utile, c'est sans doute celui-ci, où il est non-seulement question de relâcher des parties trop tendues, mais encore de détremper, de délayer, de diviser, & de mettre en mouvement des matieres lourdes, épaisses, & qui ont peine à rouler. Il est vrai qu'on n'en a pas toujours besoin, & qu'il est telle gonorrhée qu'on guérit avec les remedes les plus simples. Il faut observer d'ailleurs que tous les malades ne sont point à même d'en faire la dépense.

Mais il n'est pas moins vrai qu'on en retire un bien infini, & qu'on ne peut même guere s'en passer toutes les fois qu'une gonorrhée

rhée eſt maligne, qu'elle vient à ſe corder, qu'elle eſt accompagnée de tenſion, que les irritations ſont vives, que les malades ont toutes les peines du monde à rendre leurs urines ; en un mot, quand les accidens ſont portés à l'extrême.

On y ſupplée en partie, au moyen des lavages que nous donnons intérieurement. Ce ſont les ptiſannes faites avec l'orge, les racines d'altea, de chien-dent, les jujubes : ſur quoi il importe d'avertir en paſſant, que les breuvages dans leſquels il entre un peu trop de remedes, deviennent dégoûtans, & que les plus ſimples doivent être toujours préferés. Il n'eſt pas de meilleure ptiſane que celle dont je me ſers tous les jours, & que je fais préparer avec une bonne pincée de capillaire, & deux pincées de fleurs de mauve, ou de violette ſur une pinte d'eau,

J'ordonne même que la décoction soit légere.

Dès que les premieres irritations ont un peu calmé, & que les matieres commencent à se détacher sans peine, je fais dissoudre un gros de nitre purifié dans chaque pinte de ptisane, afin qu'il se sépare une plus grande quantité d'urine, dont le torrent ne manque point d'entraîner les matieres au dehors. C'est effectivement par-là, c'est-à-dire, à l'occasion d'un flux d'urine plus rapide & plus abondant, que l'ulcere se déterge d'une maniere plus sûre & plus prompte. Un malade peut prendre dans la journée une pinte, ou une pinte & demi de cette boisson sans s'incommoder; & il en use pendant dix, douze, ou quinze jours, plus ou moins; ou pour tabler sur quelque chose de plus précis, jusqu'à ce que la mondification soit achevée.

On juge que la mondification eſt faite, lorſqu'au lieu d'une matiere ſale, corrompue, de couleur jaune, ou d'un vert plus ou moins foncé qui couloit d'abord, on n'apperçoit plus qu'une matiere blanchâtre beaucoup moins épaiſſe, qui commence à filer, & dont le cours tarit d'un moment à l'autre.

Le petit lait n'eſt pas un remede à négliger, dès que les premiers lavages ont emporté ce qu'il y a de plus groſſier & de plus ſale. Il eſt tout enſemble anodin & diurétique, & remplit par conſéquent les mêmes vûes. On le prépare d'une maniere fort aiſée; on prend une chopine de lait de vache, qu'on met dans un plat ſur le rechaud, avec un feu modéré: dès qu'il commence à bouillonner, on y exprime un citron, au moyen de quoi il ſe coagule dans le moment. On a ſoin de l'écrémer enſuite à meſure, juſqu'à ce qu'il ait

diminué d'un bon tiers, ou plutôt jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une serosité claire & limpide. S'il n'étoit point assez bien clarifié, on peut y jetter un blanc d'œuf, pour achever de le réduire en eau. On le passe à travers un linge propre, & après y avoir dissout un morceau de sucre, on le fait prendre au malade le matin à jeun, une heure ou deux avant qu'il se leve du lit.

S'il le supporte aisément, on lui en donne une seconde prise au moment qu'il va se coucher. On le fait ainsi continuer dix ou douze jours, plus ou moins, selon qu'on le juge à propos.

L'intention qu'on a de laisser couler long-tems les matieres, & d'en accelerer même la sortie, est d'autant plus importante, qu'on donne tout ensemble moyen au virus de s'échapper. On empêche par cette manœuvre qu'il ne se

mêle dans la masse des fluides, & qu'elle n'en soit infectée. Il seroit à craindre qu'une gonorrhée arrêtée mal-à-propos, ne produisît une Maladie Vénerienne complette; & très-assurément ce seroit renfermer le loup dans la bergerie, que d'en suspendre trop vîte le cours.

Outre la satisfaction qu'on doit avoir de guérir sûrement; je le repete, plus on insiste sur les lavages, plus l'ulcere se mondifie; plus il est mondifié, plus la réunion est proche, plus enfin la guérison est avancée.

Le desordre une fois fini; les irritations, l'ardeur d'urine, la difficulté d'uriner ayant disparu, la source de l'écoulement épuisée, l'ulcere étant prêt de se réunir; & pour tout dire enfin, le calme le plus parfait eût-il succedé à l'orage, & le malade fût-il délivré de tous les accidens qui ca-

ractériſent la gonorrhée, on n'auroit pas beaucoup fait, ſi on n'appliquoit tous ſes ſoins à détruire un reſte de levain qui a pû demeurer, ou qui malgré les précautions qu'on a priſes, d'entretenir l'écoulement des matieres pendant le tems convenable, s'eſt peut-être inſinué en partie dans la maſſe du ſang.

Comme il faut aller au-devant de tout, & qu'il eſt bon de prévenir de plus fâcheuſes ſuites, on appellera le ſpécifique au ſecours. C'eſt ainſi que le Médecin achevera de faire ce qui lui reſte auprès du malade, & que le malade lui-même ſera ſûr de ſa guériſon.

Cette importante & derniere ſûreté roule ſur quatre ou cinq frictions mercurielles, qu'on donne autour des feſſes, mais ſurtout au périnée & aux aînes; bien entendu que comme dans le grand remede, on obſervera des in-

terſtices convenables d'une friction à l'autre.

C'eſt aux mêmes fins qu'on preſcrit quelquefois l'étiops minéral, à la doſe de douze ou quinze grains dans un peu de conſerve, pendant huit ou dix jours. La panacée mercurielle, le mercure doux à la même doſe à peu près, rempliſſent les mêmes vûes. On ſe ſert de l'une ou de l'autre de ces préparations ; & on n'en employe jamais qu'une à la fois. Lorſque je trouve à propos d'en faire uſer, je donne la préférence à l'étiops préparé ſans feu.

Quoique ces remedes puiſſent avoir de bon, j'aime encore mieux les frictions mercurielles, dont l'efficacité eſt beaucoup plus certaine. J'avoue d'ailleurs que je me défie ordinairement de la panacée, & du mercure dulcifié, dont les préparations me paroiſſent ſuſpectes ; & on fera ſagement de s'en

défier. Ces sortes de remedes, surtout s'ils sont donnés par des personnes peu versées dans la Profession, sont sujets à produire des coliques violentes, des évacuations qu'on a peine à arrêter, & souvent même un flux de bouche incommode & inutile.

Il ne sera pas hors de propos d'avertir ici, que les préparations mercurielles, de quelque espece qu'elles soient, occasionnent des fontes, & augmentent souvent par-là l'écoulement des matieres. C'est sur quoi il faut avertir le malade, afin qu'il ne s'allarme point, & qu'il ne s'imagine pas qu'on entretient ou qu'on augmente son mal, au lieu de le guérir.

Les pilules mercurielles, dont on faisoit autrefois tant de cas, ne sont plus d'usage; mais on peut se servir de ptisanes sudorifiques pour achever de briser des molécules trop grossieres, qui ont éludé

l'action du mercure, & qui par leur arrêt cauſent ſouvent un vice local & rébelle. Pour rappeller tout au veritable point de vûe, il ſuit évidemment de ce que nous venons d'établir, que les calmans, les anodins, les legers diurétiques, & géneralement tous les remedes propres à diminuer la maſſe des fluides, à tempérer une chaleur brûlante, & à procurer une iſſue libre aux matieres qui ont d'abord tant de peine à couler, rempliſſent nos premieres intentions; & que le ſpécifique des Maladies Véneriennes, ſagement introduit au moyen de quelques legeres frictions, met la derniere main à l'ouvrage.

Après tous ces remedes, il n'eſt plus queſtion que de conſolider l'ulcere qui entretient un reſte d'écoulement. Pour en venir à bout, on ſe ſert des baumes naturels, comme ſont ceux du Pérou, de

Copahu, de Tolu, du Canada, de la Mecque, & la térebenthine de Chio Si on employe des baumes liquides, on les ordonne depuis quinze jusqu'à vingt gouttes, entre deux couches de sirop de capillaire, ou de pied-de-chat. Il est assez indifférent de prendre le baume qu'on veut, il suffit que celui dont on fait choix, se trouve récent, & ne soit point frelaté.

Si c'est un baume solide, la dose en est de quinze à vingt grains dans un peu de conserve de roses, ou de kinorrhodon. La térébenthine de Chio va au même but; on en prend un scrupule ou deux, qu'on dissout dans un jaune d'œuf, en guise de digestif. On donne une prise de l'un ou de l'autre de ces remedes le matin à jeun, & une seconde le soir à l'heure du coucher. On continue pendant huit ou dix jours, plus ou moins.

Quoiqu'on ne donne guére les

baumes qu'après les frictions, à cause que le mercure augmente pour l'ordinaire l'écoulement par la fonte des matieres, rien n'empêche absolument qu'on ne s'en serve pendant les frictions même; la raison en est, que la mondification de l'ulcere s'en fait beaucoup mieux au moyen des deux remedes, le mercure & les baumes, qui concourent pour lors au même but. Du reste, il n'y a rien à craindre, pourvû qu'on observe de ne frictionner, & de ne donner les baumes qu'après les premieres préparations, & lorsque l'irritation est calmée. On ne sera point surpris de cette remarque, si on fait attention que les parties mercurielles, qui passeroient dans le sang avant que le calme fût revenu, augmenteroient le desordre, & que les baumes pourroient peut-être arrêter l'écoulement des matieres avant le tems.

Quoique les baumes semblent être faits pour consolider l'ulcere, dès qu'il est question d'en venir-là, & qu'il ne reste plus que cette indication à remplir ; il n'arrive pas toujours que cet ulcere se consolide à point nommé, & quand nous le voulons: les baumes qui paroissent même les plus efficaces, ne sont que trop souvent infructueux; & les astringens même les plus forts ne font quelquefois que blanchir. Ce n'est pas qu'on doive les négliger ; & quand ils ne procureroient d'autre bien que celui de disposer les solides à reprendre leur premier ton, en absorbant les humidités qui restent ; & dont ils sont encore imbus, cet avantage n'est point à mépriser.

Il est aisé de voir, que comme on se propose une double intention, de mondifier entierement l'ulcere, & d'en avancer la cicatrice en resserrant les parties, on ne sçauroit

mieux faire que d'unir enſemble les aſtringens & les baumes, afin qu'ils ſoient en état d'agir de concert. On employe avec ſuccès le cachou, ou terre du Japon, le bol d'Arménie, le ſang-dragon, le corail rouge préparé, la terre ſigillée, les yeux d'écreviſſe, le maſtic, l'ambre, & autres de cette eſpece, avec leſquels on mêle quelqu'un des baumes marqués ci-deſſus, tels que celui du Pérou, de Copahu, de la Mecque, ou du Canada. La doſe de chacun des abſorbans eſt d'environ un gros; bien entendu pourtant que plus on prend de remedes, moins il en entre de chacun. On les ordonne en bol, ou en opiate.

Il n'eſt au reſte nullement néceſſaire de les mettre tous enſemble: on en choiſit deux ou trois, avec leſquels on incorpore l'un ou l'autre des baumes. Si c'eſt en bol qu'on veut les donner, on n'en

prépare qu'une prise à la fois: quand c'est en opiate, on en fait davantage; mais on fera bien de n'en préparer que quatre ou cinq prises seulement, quitte pour en ordonner encore autant, s'il le faut dans la suite, & si les premieres prises n'ont rien produit.

Chaque prise d'opiate doit être d'un gros, ou d'un gros & demi au plus. On la donne le matin à jeun, ou bien le matin & le soir, si on le juge à propos. Je l'ai déja dit; si l'écoulement persiste encore après ces remedes, le malade ne doit point se décourager; il tarira enfin, pourvû cependant que les parties ne soient point trop délabrées, ou qu'il n'ait point resté de carnosité, auquel cas l'écoulement résiste souvent à tout. Le seul parti qui reste à prendre pour lors, est celui d'introduire une sonde de plomb dans la verge, & de recommander au malade de la por-

ter auſſi long-tems qu'il ſera beſoin, pour rabattre ces gonflemens opiniâtres.

Il n'eſt même pas indifférent de porter, s'il ſe peut, ſur le lieu même, la ſonde de plomb chargée d'un peu de pomade. Mais je le repete ici; ces malheureux reſtes ſont très-ſouvent l'opprobre du métier; on y échoue, & on n'en voit pas la fin quand on veut.

Je ſuis encore bien aiſe de vous dire, que ces carnoſités ne viennent pour l'ordinaire que d'une gonorrhée mal traitée, ou négligée trop long-tems. Je ſçais bien que toutes les fois qu'on s'eſt adreſſé de bonne heure à moi, & que j'ai été le maître de conduire le malade à ma fantaiſie, je n'ai jamais vû aucun mauvais reſte; & de toutes les gonorhées que j'ai traité, il n'en eſt point qui ne ſe ſoit terminée heureuſement.

Après que la gonorrhée a été

bien conduite, on peut essayer, si l'écoulement n'est point fini, des injections légerement astringentes, pour achever de resserrer les parties. Mais il ne faut absolument s'en servir que lorsqu'on est assuré que le virus est totalement détruit, & que l'ulcere est bien détergé. Si on est obligé d'en venir là, on se sert d'abord d'une décoction d'orge, à laquelle on fait succeder une légere décoction de roses rouges, ou d'écorce de grenades; ou bien on les mêle ensemble.

Les eaux minérales froides, si la saison le permet, font ici des merveilles, en ce qu'elles achevent de charrier au-dehors tout ce qui peut avoir resté de matiere capable d'empêcher l'entiere réunion. Ce n'est pas tout, elles rafraîchissent la masse des liqueurs, divisent les molécules trop lourdes, humectent les solides, & rétablissent

ſent enfin un commerce géneral & aiſé. L'uſage de ces eaux eſt ſi avantageux, qu'on ne laiſſe quelquefois point de les ordonner même en hyver, en prenant la précaution de les faire auparavant un peu dégourdir.

C'eſt-là le traitement géneral, qui convient à toute ſorte de gonorrhée; il n'eſt plus queſtion que de ſçavoir le conduire, & d'appliquer chaque remede à propos; mais auſſi c'eſt-là ce qu'on peut appeller la pierre de touche, que cette juſte diſtribution des remedes. Cette pratique paroît n'avoir pas beaucoup de difficulté; cependant tout le monde ne ſçait point en tirer également parti. Il ne ſuffit pas de connoître une maladie, & les remedes qui lui ſont propres; il faut de plus avoir vû des malades, & ce n'eſt qu'à force d'en voir, qu'on ſe rend vraiment habile.

La gonorrhée qui vient à se corder, ne demande rien de plus que les autres, pour être traitée dans les régles, si ce n'est qu'après le nombre des saignées suffisant, on fait tremper la verge quelque tems dans du lait tiéde; du reste les autres remedes sont les mêmes.

J'ajoute deux mots au sujet de cette espece de gonorrhée, qu'on dit être tombée dans les bourses. La tumeur inflammatoire qui la caractérise, indique particulierement la saignée, qu'on réitere selon l'exigence des cas. Comme on n'a pas de tems à perdre, pour prévenir une supuration toujours fâcheuse, & peut-être même quelque chose de pis; je veux dire la mortification de la partie, qu'une trop grande tension pourroit bien attirer, si on n'y remedioit promptement, on applique au plutôt le cataplasme de mie-de-pain cuite

dans du lait, qu'on renouvelle de moment à autre; ou plutôt celui de pain cuit dans de l'eau en guise de panade, qui n'est point sujet à se durcir comme le premier.

Dès que la partie est un peu relâchée, on ne tarde point à substituer à ces premiers remedes, les cataplasmes émolliens & un peu résolutifs tout ensemble, qu'on prépare avec les pulpes émollientes & les quatre farines. La bourre de vache est encore employée comme un bon résolutif. Quelques-uns enfin conseillent la terre cimolée, ou à sa place la terre des Couteliers appliquée chaudement. La tumeur ayant disparu, la gonorrhée est traitée à l'ordinaire.

J'ai été un peu long aujourd'hui, mais il ne m'a pas été possible de faire autrement. L'envie que j'ai de vous être utile, m'a engagé à ne rien laisser d'essentiel en ar-

riere. Je suis, Monsieur, votre, &c.

De Londres.

LETTRE XIII.

Réflexions sur la maniere de traiter les Maladies Vénériennes.

MONSIEUR,

La pratique dont vous venez de me donner les principales regles, paroît d'abord si aisée, qu'il n'est pas surprenant que tant de gens s'en mêlent. S'il n'est effectivement pas rare de rencontrer des personnes de l'un & de l'autre sexe attaquées de galanterie, il n'est gueres moins ordinaire de les voir livrées entre les mains de certains guérisseurs, qui pour a-

voir un titre, n'en sont ni plus habiles ni plus éclairés. Telle est souvent l'avidité du gain, qu'on entreprend des malades, dont la poitrine est même affectée, à qui le grand remede ne peut qu'être funeste, à moins que le danger qui la menace, ne vienne du virus vénerien même, qu'on ne soit à tems de le détourner par là, & qu'on ne puisse enfin le détourner que par là.

Encore faut-il, selon moi, avoir une prudence consommée, & des soins tout particuliers pour aller au-devant de ce qu'on appréhende. Il ne suffit même pas de connoître ce qui fait le péril, & de sçavoir se conduire lorsqu'on est une fois engagé. Un homme sage prévoit les choses de loin, & ne s'engage qu'à bonnes enseignes. Il veut être assuré d'avance que le mal est guérissable, que les organes nécessaires à la vie n'en sont

point endommagés, que le malade est parfaitement en état de supporter l'action des secours qu'on lui offre; & qu'il y a enfin tout à esperer pour lui.

Voilà ce que j'ai autrefois appris sous vous, Monsieur, & dont je reconnois tous les jours la verité & la justesse. Mais pour revenir à ces gens hardis qui se chargent de tout, je n'ignore point ce qu'ils sçavent faire. Pourroit-on bien le croire? Il ne manque pas de ces téméraires, qui n'hésitent pas un moment à traiter presque toutes les maladies chroniques, comme si c'étoient des maux vénériens. Je ne serois pas en peine d'en rapporter des exemples, s'il le falloit. L'erreur est grossiere de regarder toutes les maladies sur le même pied, & la probité en souffre; mais leur compte s'y trouve.

Que l'appas du gain est puis-

sant le traitement des maladies dont il s'agit est long, & pour l'ordinaire assez lucratif, il n'en faut pas davantage, l'Arrêt est prononcé, & la victime est enfermée; ç'en est fait, son malheureux sort va l'exposer à une épreuve, qui quoique légere aujourd'hui, ne laisse pas d'être d'autant plus fâcheuse, qu'elle n'a point été méritée.

Je ne fais que suivre ce que vous m'avez dit vous-même dans plus d'une occasion, & dont j'ai vû déja des preuves. Qu'un malade chargé des présens de la Déesse entre dans le remede, il ne va pas loin sans être soulagé; les plus violens symptômes calment, il engraisse même avant que d'être au bout de la quarantaine. Que n'arrive-t-il point par une raison toute opposée, à celui qui sans être coupable, a été condamné à la même peine? Non-seule-

ment il ne sçauroit se retablir, mais ses autres maux augmentent, il empire à vûe d'œil, & tombe dans un déssechement, dont il n'est pas aisé de le faire revenir.

Je connois déja un peu le train ordinaire. Les charlatans, les dispensateurs de secrets, tout met la main à la pâte ; les femmes même n'en quittent point leur part, j'entens celles qui ont passé par toutes les classes, & qui s'imaginent bonnement, que pour être au fait, il n'est question que d'avoir eu besoin de remedes dans leur petit particulier. Elles n'ont pas été plutôt traitées, qu'elles ne font aucune difficulté de traiter à leur tour leurs bonnes amies & leurs favoris.

Mais vous sçavez mieux que moi, quels abus il se glisse tous les jours dans cette partie de la profession ; & personne n'est mieux en état que vous, de juger combien

bien il eſt dangereux pour un malade de tomber entre les mains de certaines gens. Je ſuis, Monſieur, votre, &c.

De Montpellier.

Réponſe à la XIIIe. Lettre,

Quelqu'aiſée que paroiſſe notre méthode, tout le monde n'eſt point en état de la mettre heureuſement en pratique.

MONSIEUR,

Ce que vous me marquez n'eſt que trop vrai. Rien n'eſt ſi commun que le traitement des maladies vénériennes : il n'eſt perſonne qui ne l'entreprenne, tant la méthode paroît aiſée & ſimple. Mais nous avons beau crier, il

n'en sera ni plus ni moins ; tant qu'il y aura des malades, il y aura des dupes ; & tant qu'il se présentera des occasions d'augmenter sa fortune aux dépens des sots, il se trouvera des fripons qui chercheront à s'enrichir. Ce ne seroit même encore rien, s'il n'arrivoit des abus que dans le traitement des galanteries ; mais il en est aujourd'hui par-tout, & nous n'avons plus de parties dans la profession, que les charlatans n'embrassent & dont ils ne tirent parti.

Ce n'est cependant pas-là de quoi il est question ; je reviens à ce qui fait le principal sujet de votre Lettre. La méthode de Montpellier l'emportera sans doute toujours, non-seulement en ce qu'elle est assurée, mais encore parce qu'elle n'est accompagnée d'aucun dégoût. Rien de plus ordinaire que de voir les malades prendre de l'embonpoint, à

mesure que les frictions avancent; rien de plus satisfaisant tout ensemble pour un Praticien, que d'être à même de répondre d'abord aux personnes qui se confient à nous, qu'elles n'ont aucun risque à courir, ni des tourmens à endurer. & qu'elles vont bientôt se rétablir dans leur premier état.

Le seul desagrement, si ç'en est un, vient de ce qu'on est obligé de garder la chambre, pendant tout le tems du remede; mais une quarantaine n'est pas fort longue, & d'ailleurs il n'est pas impossible de charmer l'ennui de la retraite: une partie de jeu avec quelque ami, & les visites qu'on est en état de recevoir, peuvent contribuer infiniment à une honnête récréation.

J'avoue qu'un malade qui a ses raisons pour se cacher, ne peut recevoir compagnie: en ce cas on

le dédommage par une lecture amusante. Les Etrangers que rien n'oblige à se priver de voir du monde, n'ont point cette gêne. Quoiqu'il en soit, la douceur d'un remede que nous ménageons aujourd'hui de façon à ne donner aucune inquiétude, le repos qui commence à revenir, la joye que la diminution des souffrances ne sçauroit manquer de produire, & l'esperance dont on a lieu de se flatter d'être hors d'affaire dans peu, sont autant de sujets propres à bannir la mélancolie.

Quand j'ai dit que les malades se sentent soulagés dès l'entrée au remede, & qu'au lieu de maigrir, ils engraissent à proportion du chemin qu'on fait, ce n'est pas sans raison, puisque je n'en ai presque point vû à qui pareille chose ne soit arrivée. J'aurois plus d'une histoire à rapporter là-dessus; mais outre que les récits en se-

roient longs, l'obſervation ſuivante en eſt une bonne preuve.

VIe OBSERVATION,

Sur une Maladie vénerienne, accompagnée de la plus grande partie des accidens ordinaires.

Je fus appellé un jour pour une femme attaquée d'une galanterie complette. Le cas n'étoit point équivoque; des puſtules ſans nombre couvroient preſque tout le corps, des douleurs vives ſe faiſoient ſentir dans les membres, les parties ſe trouvoient toutes parſemées de boutons & de chancres; & pour tout dire enfin, des crêtes fort longues avoient pullulé autour du fondement. Il n'étoit pas ſurprenant qu'avec tant de maux la malade eût perdu le ſommeil; elle m'avoua qu'elle ne

dormoit presque point depuis trois mois.

Comme le cas étoit pressant, je lui fis d'abord ouvrir la veine du bras, je la purgeai le lendemain; & le jour d'après elle commença à se baigner. Quoique je donne au moins dix-huit ou vingt bains avant les frictions, je me vis obligé de passer par-dessus les régles, attendu qu'elle avoit besoin d'un prompt soulagement. Je pris donc le parti d'ordonner deux frictions dans l'intervalle des quatre ou cinq premiers bains. Cette manœuvre me réussit parfaitement. Les douleurs furent suspendues, le sommeil revint la nuit même qui suivit la premiere friction; & les pustules, les chancres, les boutons, presque tout disparut immédiatement après la seconde.

Charmé de ce succès, je ne doutai point que tout n'allât comme je l'avois espéré. Je fis conti-

nuer les bains; & dès qu'ils furent finis, la malade fut saignée & purgée tout de nouveau, après quoi elle entra dans les frictions. On n'eut point d'égard aux deux premieres, qui n'avoient été données que pour pallier la violence des symptômes. Elle en supporta, on ne peut pas mieux, ce qu'il en fallut pour la couvrir dans l'espace d'un mois. Loin d'être dégoûtée, son appétit sembloit augmenter; la diette lui étoit une espece de supplice, & ce fut là sa plus grande peine. Cependant comme il ne se faisoit que peu de dissipation chez elle, le lait, la soupe & quelques œufs-frais l'engraisserent bientôt au point de la rendre méconnoissable.

On ne vit peut-être jamais de cure plus heureusement terminée. Le remede, dont on n'est pas maître d'arrêter la fougue, lorsqu'on ne sçait point le ména-

ger, ou que le malade eût trop susceptible d'impression, ne produisit aucun mauvais accident : une salivation toute simple, qui ne parut même que sur la fin & qui ne dura qu'une nuit, acheva l'ouvrage.

Vous observerez que je ne dis pas un flux de bouche, tel qu'il se présente ordinairement ; mais une salivation toute simple, c'est-à-dire, un écoulement de salive claire & limpide qui se termina dès le lendemain. Les attentions que je donnai pour qu'il ne survint aucun trouble, ne furent sans doute point inutiles. Mais il faut convenir que le tempérament de la malade contribua sur-tout à la réussite : un tel aveu coûte d'autant moins, qu'il est des personnes à qui on ne peut quelquefois qu'à grand-peine épargner un flux de bouche incommode, capable même, si on ne sçavoit l'ar-

rêter en ſuſpendant le remede auſſi-tôt, de nous faire manquer la guériſon du malade.

Fin de la ſixiéme Obſervation.

Toutes les fois qu'on rencontre des cas pareils, & qu'il ne ſe préſente pas de plus grandes difficultés, la maniere de traiter paroît un jeu. On ſe flatte d'avoir conſtamment le même bonheur en pratique ; & c'eſt ſans doute ce qui inſpire tant de confiance, ou plutôt tant de témerité à ceux qui ne ſont point initiés dans les ſecrets de l'art.

Mais qu'il s'en faut, dira un homme verſé dans tout ce que la profeſſion a de plus difficile, qu'il ſoit toujours auſſi aiſé de réuſſir ! & qu'on ſe trompe lourdement, ſi on penſe que les choſes aillent tous les jours au gré de nos deſirs ! on ne choiſit ni les malades, ni les

tempéramens. Que de bizarreries n'avons-nous point à combattre sans cesse ! voit-on deux personnes dont la constitution soit absolument la même, & chez qui une maladie & ses symptômes se ressemblent parfaitement ?

Je vous laisse le maître d'en décider, vous voyez tous les jours des malades, & vous sçavez aussi-bien que moi, combien peu de rapport il y a souvent entre des maladies qui paroissent pourtant les mêmes. Vous sentez bien qu'il n'y a pas d'exception pour les maladies vénériennes ; & que quoique la cause ne soit point différente, les accidens peuvent avec cela varier à l'infini. Je suis, Monsieur, votre, &c.

De Londres.

LETTRE XIVe.

Quels ménagemens on est obligé d'observer dans les différens cas ?

MONSIEUR,

Je comprens à merveille, & j'ai déja pris la liberté de vous en dire un mot, qu'il doit paroître effectivement très-facile de traiter les maux vénériens, parce que la méthode que vous proposez est fort simple, & qu'il se trouve quelquefois des malades d'un tempérament si heureux, qu'on n'a nulle peine à conduire le remede jusqu'à la fin, sans désordre & sans trouble. On ne peut douter que ces deux conditions

réunies ne promettent tout le succès qu'on en attend; & si les choses alloient toujours de même, il n'est personne, ce semble, qui ne fût bientôt en état de traiter un malade dans toutes les formes.

Mais tous les cas ne sçauroient se ressembler, tous les malades ne sont point également constitués; & quoique la méthode ne change absolument point, on ne doit pas toujours, autant que j'en puisse juger, manœuvrer de la même façon.

Sur ce pied-là, & en suivant le principe que vous avez déja posé, je vois parfaitement que la diversité des circonstances demande autant de differentes attentions. Un malade aura besoin d'une quantité d'onguent, dont la moitié nuiroit à un autre: il faudra donner vingt-cinq ou trente bains à celui-ci avant les frictions; & celui-là au contraire, est en

danger de perdre la vie, ou tout au moins, la partie favorite, si on ne brusque le remede.

Je ne sçais si je me trompe ; mais voilà selon moi, ce qu'on doit naturellement conclure des réflexions dont vous m'avez fait part, & à quoi sans doute vous avez voulu me conduire. Il me tarde de sçavoir si j'ai pensé juste. En attendant, je suis toujours, Monsieur, votre, &c.

De Montpellier.

Réponse à la XIVe. Lettre.

Suite du même sujet.

MONSIEUR,

Le raisonnement que vous faites est fondé : c'est là précisément ce que je voulois vous faire en-

tendre, & ce que je souhaiterois fort que tout le monde entendît aussi-bien que vous. Il n'est peut-être aucune maladie dans le traitement de laquelle on soit plus obligé de se retourner, que dans celui des maladies de galanterie, quelqu'uniforme que leur cure paroisse d'abord. Il est si vrai qu'on se trouve souvent pressé, qu'on n'a quelquefois pas un moment à perdre; & qu'au lieu de suivre la grande route, on est réduit à débuter par les frictions mêmes. J'avoue que dans ce cas on peut entremêler les bains; mais le malade n'est pas toujours en état de les supporter; & dans cette occurrence c'est une nécessité, comme vous l'observez fort à propos, de brusquer le remede.

L'observation suivante va vous démontrer évidemment le besoin où on est de veiller à tout, & d'aller quelquefois contre les meilleures régles.

VIIe OBSERVATION,

Sur une Maladie vénerienne, caractériſée par un Chancre malin.

Un Etranger étant arrivé dans cette ville, & ayant donné dans les avantures, fut ſur le point de ſe voir expoſé à l'alternative la plus cruelle, ou de perdre la vie, ou d'être privé pour toujours de la partie qui avoit péché. On eut cependant le bonheur de lui conſerver l'une & l'autre, par les grandes attentions qu'on lui donna.

Il avoit paſſé depuis long-tems par tous les degrés, & il étoit fait au danger. Les malheurs ordinaires ne l'étonnoient plus; & il s'y étoit ſi fort familiariſé, qu'il ne les regardoit que comme de légers caprices du ſort. Il falloit un

revers peu commun pour l'intimider ; & ce fut dans notre pays que ce revers parut enfin, mais si terrible, que nous eûmes toutes les peines du monde à le tirer d'affaire.

La maladie se déclara par un chancre malin, dont le progrès fut si rapide, que le corps caverneux gauche en étoit presque tout rongé lorsqu'il nous appella à son secours. Je vis le moment où la gangrene alloit paroître ; il ne couloit déja plus qu'une matiere sordide & très-corrompue. Par-dessus tout cela, les bords de l'ulcere se trouvoient attaqués d'une sensibilité extrême. C'étoit fait de lui, ou tout au moins de la partie, s'il eût differé.

Nous ne perdîmes pas un quart-d'heure ; & pour attaquer le mal dans sa source, on ne se contenta pas d'appliquer des remedes sur l'endroit affecté ; on le prépara tout

tout de ſuite à paſſer par l'épreuve ordinaire. Quelque beſoin qu'on eût de le faire baigner, tant pour ouvrir le tiſſu de la peau, relâcher les ſolides, donner de la détrempe aux liqueurs, & faciliter ainſi l'entrée au mercure, que pour déterger la partie; il fallut s'arrêter après le quatriéme bain. L'impoſſibilité où le malade ſe trouva d'en ſupporter davantage, & l'obligation où on étoit de donner inceſſamment la chaſſe à l'ennemi, ne permirent point de les continuer.

On donna ſur le champ la premiere friction; & les autres ménagées par des intervalles convenables, allerent leur train juſqu'à ce que le corps fût couvert. Quoiqu'on attendît tout du remede, l'ulcere ne fut point négligé, on avoit ſoin de le netteyer avec une décoction d'orge; mais comme il devint encore plus ſen-

sible, les onguens les plus doux ne faisoient que l'irriter.

Cela fut cause qu'on ne se servit pendant un tems que du beurre-frais, jusqu'à ce qu'enfin le remede ayant produit un heureux effet, & la grande sensibilité venant à disparoître, les chairs commencerent à se régenerer. On acheva de le mondifier par le moyen des eaux de Barege & de Balaruc. Le malade reprit peu à peu sa premiere santé; & dès qu'il fut remis, il s'en retourna chez lui après deux mois d'absence.

Fin de la septiéme Observation.

Je ne m'amuserai pas à vous rapporter une infinité d'autres exemples de cette nature. Vous m'en direz bientôt vous-même des nouvelles; & si vous comprenez déja qu'il doit y avoir bien de la bizarrerie dans les maladies vénériennes, vous verrez encore

mieux, dans les occasions où vous serez appellé, quelle est la varieté des tempéramens. Je suis, Monsieur, votre, &c.

De Londres.

LETTRE XVe.

Reflexions sur l'abus qu'on fait des meilleurs remedes, faute de sçavoir distinguer les diverses circonstances.

MONSIEUR,

Je ne m'étonne plus qu'il y ait tant de mauvaises cures ; ce n'est pas tout d'avoir de bons remedes, si on n'en fait la juste application. Votre méthode elle-même a beau être simple, aisée à pratiquer, & infiniment propre à produire le plus grand bien entre les mains de ceux qui sçau-

ront en faire un bon usage, elle ne réussira pas également partout. Les ignorans n'en profiteront point ; peut-être même en abuseront-ils jusqu'à la rendre inutile. C'est que les milieux sont difficiles à tenir ; & que s'il est dangereux de pousser le remede trop loin, il n'y a pas moins d'inconvénient à le brider un peu trop. Pour éviter une extrémité, on se jette souvent dans l'extrémité opposée.

Qu'on abuse tous les jours des meilleurs remedes, il n'est personne qui l'ignore. La ptisanne sudorifique a été recommandée comme un des meilleurs secours ; on la faisoit aller autrefois de pair & tout ensemble avec les frictions ; on l'ordonnoit surtout dans la gonorrhée, il n'en faut pas davantage pour qu'un homme à routine s'en serve indifféremment dans tous les cas : il

croiroit même manquer eſſentiellement à ſon devoir, s'il négligeoit d'en donner quelques bouteilles à la pauvre victime.

Vous n'y penſez pas, lui dira-t-on; votre malade eſt ſec, il eſt queſtion de l'humecter; ou bien il a une ardeur d'urine & un écoulement qui commence, ce ſont des calmans & des anodins que vous devez d'abord employer. Point du tout, répondra notre homme, la décoction des bois eſt reconnue pour un excellent antivénerien, c'eſt une maladie vénerienne que j'ai à combattre; je ne ſçaurois m'y méprendre, & je ne puis y remédier que par-là. Qu'on décide de la juſteſſe de ce raiſonnement.

Il en eſt à peu près de même des autres manieres de traiter & de manœuvrer des ignorans. Les préparations mercurielles ſuſpendent quelquefois les progrès de la

maladie. Eh bien, assurera celui-ci, je suis fondé à les prescrire; & si deux ou trois prises de telle ou telle préparation de mercure sont en état de fixer la vivacité des accidens, quelques prises de plus acheveront la cure entière.

En vain lui représenteroit-on, n'allez pas si vîte; une petite dose de ces remedes calme souvent, il est vrai, des symptômes fâcheux; mais un trop long usage est suspect: vous aurez des coliques terribles à combattre, des évacuations abondantes par les selles, que vous ne pourrez arrêter quand il le faudra; il se présentera peut-être un flux de bouche capable de vous déroûter, & de mettre le patient sur la litiere. Avis inutile; dès qu'il est décidé qu'un remede fait du bien dans un cas, il va trouver place par-tout.

Mais si j'ai déja vû de pareilles scenes, combien ne s'en est-il

point passé sous vos yeux ? & combien de fois n'avez-vous pas eu la peine de remédier aux malheureuses suites, que des préparations mercurielles données mal-à-propos ont produites chez quelque galant infortuné ? Je suis, Monsieur, votre, &c.

De Montpellier.

Réponse à la XVe Lettre.

Suite des mêmes réflexions. Ce qu'on doit penser du flux de bouche.

MONSIEUR,

Il est vrai que je pourrois citer ici, s'il le falloit, nombre de catastrophes dont j'ai été témoin ; & je ne suis sans doute pas le seul Médecin qui se soit vû obligé de réparer bien des désordres, qu'un remede mal administré, ou des

préparations mercurielles ordonnées sans ménagement & sans choix, n'ont pû manquer de traîner à leur suite.

Pour ce qui concerne le flux de bouche, il est des gens si prévenus de sa prétendue nécessité, qu'ils employent le mercure crud, le sublimé doux, la panacée, l'éthiops minéral, & autres ingrédiens propres à l'exciter, lorsque les frictions n'ont pû le faire. Telle est même l'efficacité qu'ils leur attribuent, qu'ils les préfereront peut-être aux frictions, & les croiront plus que suffisans pour guérir à coup sûr la maladie vénerienne la plus inveterée. Ce qu'il y a à craindre, c'est qu'il ne se trouve des ignorans qui donnent, dans les mêmes vûes, quelque préparation funeste. Mais malheur à quiconque aura eu l'imprudence de s'y livrer. S'il ne lui en coûte pas la vie, au moins sçais-je bien qu'il

qu'il ne sçauroit par-là être delivré.

J'ai vû autrefois un homme qui manqua de crever, pour avoir pris d'une drogue (ce fut sans doute quelque précipité) qu'un ami tout-à-fait étranger en Médecine lui avoit donnée. C'étoit fait de lui, s'il eût pris la dose entiere; heureusement il n'en voulut prendre d'abord que la moitié, quoique le guérisseur pût lui dire pour l'obliger à n'en pas faire à deux fois.

J'eus assez de peine à le tirer d'embarras : je lui prescrivis une grande quantité de lait, des émulsions, des bouillons gras, & généralement tout ce que nous avons coutume de donner à ceux qui ont eu le malheur d'avaler des poisons corrosifs. Je le secourus enfin si à propos, que je lui sauvai la vie.

Les suffumigations se répandent

à droit & à gauche. Ecoutons ce qu'on en publie : il n'est point de maladie vénerienne qui leur résiste ; deux ou trois tentatives mettent un malade sur pied. Il n'est pas besoin qu'on l'enferme ; il va & vient, & ses affaires n'en souffrent pas un moment. Qu'on nous dise cependant les choses comme elles sont, cette méthode est-elle bien certaine? Pour s'en convaincre, il est question de sçavoir au juste, si tous ceux qu'on traite, sont aussi sûrement guéris qu'on s'en flatte. Ce n'est pas tout, & l'équité demande que si quelqu'un est guéri par-là, on nous donne une liste exacte de ceux qui ont été manqués. Disons mieux : quelqu'un a-t-il jamais été guéri radicalement en suivant une méthode pareille?

Un de mes étonnemens est qu'on abandonne un chemin battu, pour suivre une route incon-

nue, ſous prétexte qu'elle eſt plus courte. Faut-il que l'exemple de tant de dupes ne corrige perſonne? Tel eſt l'eſprit de l'homme, que le merveilleux le frappe toujours. Il eſt vrai que l'eſpoir d'être bientôt guéri de ſes infirmités, ſans douleur & ſans beaucoup de dépenſe, flatte infiniment. D'un autre côté, un peu d'effronterie eſt communement bien venue, & ce n'eſt que par-là qu'on réuſſit aujourd'hui.

Mais diſons un mot du flux de bouche, au ſujet duquel il y a encore tant de varieté dans les opinions. Si on a égard à ce qui ſe paſſe tous les jours chez les malades, & c'eſt ſans contredit la regle la plus sûre, j'oſe avancer, de concert avec les meilleurs Praticiens, que le flux de bouche eſt non-ſeulement inutile, mais encore ſouvent oppoſé à la cure des Maux Véneriens.

Sur ce pied-là, ceux qui soutiennent qu'il doit être le but des frictions, se mécomptent étrangement. Je n'ignore point qu'il a encore des partisans d'un mérite rare & d'un sçavoir distingué. Personne ne leur rend même plus que moi, la justice qui leur est dûe; & l'on me feroit tort, si on m'accusoit d'agir dans un esprit de critique. Qu'il me soit cependant permis de dire ma pensée: je respecte infiniment leur caractere, sans pouvoir être de leur avis. *Amicus Plato, sed magis amica veritas.* C'est l'expérience qui me sert de guide, c'est cette même expérience qui m'a appris à regarder le flux de bouche comme inutile & comme pernicieux; c'est en un mot l'expérience qui fournit mes preuves. Nos malades guérissent sûrement sans aucun flux de bouche; en faut-il davantage?

Eh pourquoi ne guériroient-ils point, s'il eſt des malades chez leſquels on ne pourroit ſouvent l'exciter, quand on le voudroit bien? dira-t-on que ceux-ci ne ſont point délivrés de leurs maux, parce que le mercure n'a point agi ſenſiblement ſur eux? mais ils reprennent leur premiere ſanté, tout comme les autres; la conſéquence eſt aiſée à tirer.

Examinons maintenant ce que produit le flux de bouche; ſuivons ſes progrès, & voyons s'il n'eſt pas plus propre à faire échouer nos deſſeins, qu'à procurer une guériſon aſſurée. Dès le moment qu'il commence, le malade a le feu dans la bouche; bientôt les glandes deſtinées à la ſecretion de l'humeur ſalivaire ſe gonflent, le goſier, les gencives s'ulcerent, & le ſommeil diſparoît.

Ce n'eſt pas tout encore; &

comme on n'en est pas toujours maître, & que bien souvent on juge à propos de le soutenir, dans le système où on est que le malade ne peut guérir autrement, il devient quelquefois si prodigieux, que les accidens en augmentent d'une maniere qui étonne. Une bave horrible succede, & coule nuit & jour; la langue s'ulcere comme le reste, & s'épaissit jusques à ne pouvoir demeurer en place, fort de ses bornes, & fermant le passage à l'air, met le patient en danger de suffoquer: les yeux lui sortent de la tête, le visage & la tête s'enflent outre mesure, & tout est enfin perdu, si on tarde un moment à dissiper l'orage. C'est beaucoup même, si on peut le détourner à tems.

Je veux cependant qu'on en vienne à bout; toujours est-il certain que la victime est épuisée inutilement, & c'est à recommencer

tout de nouveau. Je consens encore pour un moment, que les accidens ne surviennent qu'à la fin du remede, & que le malade guérisse; ce n'est plus qu'un phantôme qui marche, un corps qui n'a que la peau & les os, qui ne se soutient presque point, & qui ne se rétablira peut-être jamais. Il n'est pas à plaindre, s'il ne lui en coûte que les dents.

Je n'ai rien dit de trop; & je me suis vû autrefois à portée de connoître & de voir de mes yeux le desordre que produit le remede, toutes les fois qu'il est dirigé par un ignorant, & donné sans précaution. Le Public qui le sçait peut-il encore témoigner de la confiance à des gens qui commettent des fautes de cette nature?

Quand j'ai dit que la victime est épuisée inutilement, & que c'est souvent à recommencer sur nouveaux frais, ce n'est pas sans

raison. En effet, est-il surprenant qu'une cure soit manquée après une salivation abondante? Pour qu'un malade soit sûrement guéri, ce n'est pas assez que le mercure ait passé dans le sang, il doit encore s'insinuer dans toutes les routes, & parcourir les plus petites filieres. C'est donc une nécessité qu'on le laisse courir à l'aise, sans quoi on travaille en vain, & la cure est manquée. En êtes-vous surpris? Le mercure n'a pas eu le tems d'agir; à peine est-il entré par une porte, que vous le chassez par l'autre.

Mais il ne s'agit point, répondra-t-on, de porter les choses à l'extrême; & c'est un juste milieu qu'il faut tenir entre une salivation insuffisante pour la cure, & une salivation trop copieuse pour être en état de procurer une heureuse convalescence. Un flux de bouche trop leger ne sert à rien,

& ſon trop d'abondance gate tout.

Ce raiſonnement ſeroit juſte, ſi on ne ſçavoit, ainſi que je l'ai déja dit, combien il eſt difficile de tenir un juſte milieu, & s'il ne nous arrivoit tous les jours de guérir les maux véneriens ſans le ſecours de cette évacuation, quelle qu'elle ſoit.

La cauſe de cette erreur ne vient ſans doute que d'une eſpece de comparaiſon qu'on fait entre le virus qui produit les maladies véneriennes, & le venin d'un animal quelconque, ou d'un inſecte. Quelqu'un a-t-il eu le malheur d'être piqué d'un inſecte venimeux, on employe auſſitôt les cordiaux & les alexiteres, dans la vûe de chaſſer le venin par une tranſpiration plus abondante. C'eſt, ſelon toute apparence, ſur ce plan qu'on s'eſt aviſé d'abord de donner la décoction des bois ſudorifiques.

D'un autre côté, comme la bouche est la voye que le mercure semble affecter préferablement; & parce qu'au fond c'est toujours évacuer le venin que de le chasser d'une maniere ou d'autre, on est convenu de lui laisser prendre cette route. Mais pourquoi chercher un rapport qui ne fut jamais entre le virus vénerien, & le venin des insectes ou des animaux? d'où vient qu'on ne regarde pas plutôt les maux dont il s'agit ici, comme des maladies contagieuses qu'on guérit à coup sûr par l'application du spécifique qui leur est propre? N'emporte-t-on point la gale au moyen du soufre? & les dartres mêmes, si elles n'ont pas trop vieilli, ne cedent-elles pas à certains remedes qui leur sont proportionnés, sans qu'il soit le moins du monde besoin d'aucune évacuation?

Je l'ai déja dit; mon dessein

n'eſt ni de critiquer, ni de choquer des perſonnes que je reſpecte infiniment. Je n'ai d'autre vûe que celle d'expoſer avec ſimplicité une méthode douce & facile, quand elle eſt bien conduite, & dont on retire tous les jours les plus heureux ſuccès. C'eſt ſur des expériences réiterées, que nous ne craignons point d'éloigner le flux de bouche, & que nous tâchons même de le prévenir autant qu'il eſt poſſible. Vous en jugerez bien-tôt par vous-même, Monſieur, & vous ne ſerez ſans doute jamais plus ſatisfait, que lorſque vous verrez vos malades parfaitement guéris, ſans avoir eſſuyé une évacuation auſſi incommode, & bien ſouvent très-infructueuſe.

Mais en rendant juſtice à ceux qui le méritent, ne ſera-t-il point permis de mettre dans tout ſon jour la pitoyable conduite de ces gens à routine, qui ne travaillent

qu'au hazard, qui pensent follement que tous les cas se ressemblent, que la pratique est partout la même, & qui regardent enfin comme inutile la necessité de distinguer les tems & les lieux ? Ils croyent qu'il n'y a qu'à voir des malades pour acquerir de l'habileté, sans faire attention qu'il faut du jugement pour discerner les choses, avoir l'œil observateur; & que tel a vû toute sa vie des malades, qui n'a peut-être jamais vû une seule maladie.

J'en dis autant de ces distributeurs de secrets, qui prévenus en faveur d'un remede, dont ils ne connoissent ni l'application ni la vertu, le dispensent à tout venant. Une régle generale, à laquelle ils rappellent tout, dirige leur méthode : c'est là-dessus comme sur un pivot que tourne leur sçavoir. Ne leur en demandez pas davantage, ils ne sont pas faits pour ré-

flechir. N'exigez point d'eux qu'ils entrent dans le détail ; toute maladie vénerienne ſuppoſe dans leur petit ſyſtême le même traitement. La regle génerale devient entre leurs mains une ſelle à tous chevaux ; & dès-là qu'ils ont appris qu'une choſe convient, ils ne s'embaraſſent plus ſi c'eſt dans tel ou tel cas. Les mauvais ſuccès mêmes ne ſçauroient les rebuter.

Je n'épuiſerois pas ſi-tôt cette matiere, mais j'abuſerois de votre patience, s'il me faloit ſuivre de plus près la manœuvre de ces ſortes de gens, que le préjugé ſeul conduit, ou que la paſſion du gain domine. Peut-être même auriez-vous quelque peine à comprendre juſqu'où peuvent aller l'ignorance & l'entêtement. Mais le Public veut être dupe, le moyen de s'y oppoſer ! ce n'eſt pas notre faute, s'il refuſe d'ouvrir les yeux. Je ſuis, Monſieur, votre, &c.

De Londres.

LETTRE XVIe.

Suite des mêmes réflexions sur la manœuvre des charlatans.

MONSIEUR,

Comme j'ai déja parcouru la plûpart des Livres qui traitent des Maladies Véneriennes, & que le tems que j'y ai donné m'a mis au fait des différentes méthodes qu'on a imaginées jusques ici, je suis persuadé que c'est du mauvais choix de ces mêmes Livres que tout le mal est venu. Je m'explique. Un homme entreprenant & hardi veut embrasser un métier qu'il n'entend point. Le premier ouvrage sur lequel il tombe lui suffit. Il y trouve des remedes, & la maniere de s'en servir. C'est

tout ce qu'il cherche ; il ne lui manque plus que des victimes. En conſéquence, ſi quelque Auteur conſeille le flux de bouche, qu'il ſoit fondé ou non, c'eſt de quoi on s'embaraſſe peu ; le flux de bouche va devenir d'une néceſſité abſolue.

Mais on eſt revenu de cet uſage, dira-t-on à ces gens élevés dans l'ancienne pratique, le flux de bouche ne guérit de rien, il n'eſt bon qu'à épuiſer un malade en pure perte. N'importe ; leur parti eſt pris, ils n'en démordront point.

Ne ſoyez pas étonné, Monſieur, de me voir faire cette remarque. Il n'y a pas long-tems qu'on m'a prêté un Livre, qui porte le nom d'un des plus grands Praticiens, & qui ne vous eſt pas inconnu. Je me faiſois une vraye fête de lire un ouvrage, dans lequel je comptois de trouver les

secours les plus utiles; mais à peine l'eus-je parcouru, qu'il ne me parut qu'une misérable rapsodie. Ce qu'il y a sur-tout de plus extraordinaire, c'est que la quantité d'onguent mercuriel prescrit pour un seul malade, suffiroit aujourd'hui au traitement de six ou sept autres. Chaque friction devoit être de six onces; & comme les frictions étoient au nombre de sept ou huit, il est aisé de comprendre ce que le malade avoit à souffrir avant la fin de sa pénitence, ou plutôt à quel danger il étoit exposé. Non, jamais un tel livre n'est sorti de la plume de cet habile homme, & ce ne peut être que l'ouvrage d'un écolier.

Qu'une production de cette nature tombe entre les mains d'un charlatan, quel abus n'en fera-t-il point? & que n'aura-t-on pas à craindre pour un malade qui

sera traité d'une maniere si étrange?

Mais je n'ai pas tout dit; & je ne puis m'empêcher d'ajouter un mot au sujet de ces opérateurs qui ne demandent qu'à trancher. Je connois leur manœuvre, & je sçais parfaitement ce qu'ils ont coutume de faire. Est-il question d'une tumeur vénerienne aux aînes? que le malade soit dans le remede, ou non; le fer est tout prêt, & la tumeur va être ouverte dans le moment. N'épargnons pas la peau, disent-ils; belle & bonne incision cruciale, & que les angles soient enlevés tout de suite. Inutilement voudroit-on les arrêter, on a beau leur dire qu'il faut attendre l'effet du remede lui-même, que les frictions peuvent fort bien résoudre ces sortes de tumeurs, & qu'on ne doit enfin se servir du couteau que dans le cas où elles résistent à l'action du mercure. Peine per-

due, ils sont devenus sourds.

Un phimosis se présente-t-il ? il n'y a pas à balancer selon eux ; que le fer soit introduit, & que tout le prépuce soit tondu sans miséricorde ; c'est-là le fin du métier. Ce qu'il y a d'heureux pour le malade, c'est qu'il est en droit de se flatter en toute assurance, qu'il ne sera jamais plus attaqué d'un accident pareil. Parlons sérieusement ; par quelle raison détruire tout le prépuce, s'il peut être conservé ? & que ne vous contentez-vous d'une légere ouverture, qui remplira sans délabrer, l'intention que vous avez de découvrir le gland ? Langage qu'on n'entend point ; nous l'avons dit plus haut, les gens à routine ne sont point faits pour raisonner.

On ne peut douter qu'on ne soit contraint d'enlever le prépuce, toutes les fois qu'il est tombé en mortification, ou qu'il est attaqué

de calloſités chancreuſes abſolument incurables d'ailleurs. Mais qu'on l'emporte ſans aucune néceſſité, c'eſt une ignorance toute pure, ou l'envie de trancher, qui conduit la main d'un opérateur cruel & peu inſtruit de ſon art.

Je ne ſçaurois porter d'autre jugement, après les exemples que j'en ai vû. Ce ne ſont point les phimoſis véneriens ſeulement qu'on opere de cette façon ; je veux dire en détruiſant tout le prépuce. On ne traite pas mieux les phimoſis naturels. Un enfant âgé d'un peu moins de trois ans que j'ai connu, & qu'un phimoſis naturel empêchoit de rendre librement ſes urines, n'en fut délivré que par la perte de ſon prépuce. Si j'eus ſoupçonné le moins du monde, qu'il pût ſe rencontrer un opérateur aſſez étourdi pour faire une pareille ſotiſe, j'aurois évité ce malheur en opé-

rant cet enfant moi-même. Mais j'avoue qu'il ne me seroit jamais venu en tête, que quelqu'un fût capable de tomber dans une faute aussi grossiere.

Voilà ce que j'ai déja vû, & ce que j'aurois eu peine à imaginer, si je n'en avois été presque témoin oculaire. J'avois ordonné l'opération la veille; & celui qu'on en chargea, la fit le lendemain en mon absence, & à sa fantaisie. Ce petit coup de pinceau ne défigurera point le portrait que vous venez de faire de nos mauvais ouvriers. Je suis, Monsieur, votre, &c.

De Montpellier.

Réponse à la XVIe Lettre ;

Conduite d'un habile Praticien dans le choix des remedes, bien opposée à celle des charlatans.

MONSIEUR,

Un Praticien qui sçait sa profession, agit bien differemment des ignorans dont vous me parlez. Il suit la bonne méthode ; mais loin d'en être esclave, il s'en sert en maître. Il n'abandonne pas pour cela les autres secours ; au contraire, son discernement ne paroît jamais mieux que dans le choix & l'application qu'il en fait. Ce n'est pas tout selon lui, qu'un remede soit destiné à détruire le virus vénerien, il faut de plus que tel ou tel symptôme en in-

dique l'usage ; que l'état du malade puisse s'en accommoder ; & qu'enfin toutes les circonstances réunies en demandent la préférence sur tout autre.

C'est ainsi que quoique les remedes soient les mêmes, la maniere d'employer varie à tout moment, & qu'un Praticien habile sçait la diversifier selon les occurrences. Sa conduite fait un parfait contraste avec celle d'un charlatan aveugle, qui agit sans discernement, & qui dispense ses remedes à tort & à travers.

Veut-on sçavoir par exemple, dans quelle occasion & à quelle fin on doit donner la ptisane sudorifique ? Le voici. La personne attaquée a-t-elle passé par le remede en forme, & quelque partie du corps est-elle atteinte d'un vice local, que les frictions générales, ni l'application réiterée de l'onguent sur l'endroit affecté

même n'a pû détruire? C'est dans ce cas qu'il convient de se servir de la décoction des bois sudorifiques, pourvû cependant qu'on ait donné quelque relâche au sortir des frictions, & que le sujet ne soit point desseché; car dans cette supposition, il seroit important de faire préceder les bouillons de poulet ou de veau, les eaux minérales si la saison est propre, le lait & autres préparations, dont le choix & l'usage sont indiqués par la disposition du malade & la qualité du mal.

Il faut de plus que la ptisane soit légere au commencement. La raison en est, qu'on ne sçauroit prendre trop de mesures pour qu'un remede naturellement propre à échauffer, n'anime pas plus que l'état du malade ne le permet.

De quelque précaution qu'on ait usé, on ne se hazarde pas pour

cela à promettre que le vice local sera détruit. La maladie qui l'a occasionné peut guérir, & le vice local demeurer incurable. Mais cette considération ne nous empêche pourtant pas d'agir toujours ; & quoique la ptisane ne produise pas constamment l'effet qu'on en espere, il est des cas où elle réussit.

Elle donne du jeu aux solides, & augmente le mouvement des liqueurs : elle acheve de briser les molécules grossieres qui ont éludé l'action du mercure, & par-là elle est à portée de les chasser au dehors, ou de les faire rentrer dans les voies de la circulation. Elle réveille la transpiration insensible, & provoque les sueurs ; en un mot, elle dégage le sang de ce qu'il a de trop lourd, & remédie souvent à ces douleurs opiniâtres que le mercure n'a pas sçû emporter.

Il

Il n'eſt même pas tout-à-fait décidé, qu'on ne puiſſe point venir à bout de ces diſpoſitions dartreuſes & de ces vieilles galles, qui ſont entretenues par une lymphe engluée & preſque ſans mouvement. Mais je le repete, on ne doit point en flatter le malade, ni s'engager témérairement : c'eſt qu'il ſe préſente des difficultés preſque inſurmontables, & pour tout dire enfin, une impoſſibilité morale de délivrer une partie d'un vice local qui a pris poſſeſſion. On y échoue la plûpart du tems, & j'en ai des preuves.

Je le ſçais ſi bien, que lorſqu'il m'arrive de voir un malade attaqué de dartres qui reconnoiſſent un virus vénerien pour premiere cauſe, je lui fais bien eſperer la guériſon de la maladie principale, mais je ne garantis jamais celle de l'acceſſoire, c'eſt-à-dire du vice local, à moins qu'il ne ſoit

très-récent, & qu'il n'ait pas eu le loisir de s'enraciner.

Si la personne qu'on a à traiter ne peut s'accommoder absolument de la ptisane ordinaire, pour être d'un tempérament trop chaud ou trop sec, il reste une autre voye, qui quoique plus longue, va au même but. On se contente de lui faire prendre du lait coupé avec parties égales d'une décoction de salse-pareille ou d'esquine; & on insiste long-tems sur ce remede. Par ce moyen on satisfait à plus d'une indication; car le lait tempére l'action de l'esquine ou de la salse-pareille; il humecte & nourrit même le malade, pendant que l'esquine ou telle autre drogue de même vertu purifie le sang, & ne l'anime pas plus qu'il ne faut.

Le Médecin fait usage du mercure crud, du sublimé doux, de la panacée, de l'éthiops minéral,

lorſqu'il a beſoin de calmer des accidens qui dépendant d'un virus vénerien, ſe trouvent compliqués avec une autre maladie qui demande dans ce moment ſa principale attention.

Dès qu'elle eſt heureuſement terminée, il tourne toutes ſes vûes du côté du virus, perſuadé que les moyens dont il lui a fallu ſe ſervir, n'ont fait tout au plus que ſuſpendre les attaques de l'ennemi. Il prépare enſuite ſon malade, pour le mettre en état de paſſer par l'épreuve ordinaire, ſans avoir égard aux petits remedes qu'il a fait préceder ; & qui, comme je viens de le dire, n'ont ſervi qu'à le rendre maître d'une maladie à laquelle il doit maintenant donner tous ſes ſoins. Voilà le veritable emploi de ces ſortes de préparations.

Il ſçait encore tirer parti de l'un & de l'autre de ces remedes

dans le cas des gonorrhées ; mais il n'y compte pas si fort, qu'il ne leur préfère toujours les frictions mêmes. Ce n'est tout au plus, s'il s'en sert, que pour assurer la cure, qu'il craint que cinq ou six frictions au périnée, autour des fesses & aux aînes, n'ayent pas pû achever. Cette précaution lui paroît même inutile, toutes les fois que le malade se détermine à passer dans les formes ; & c'est sans doute ce qui vaut toujours mieux.

Pour ce qui concerne les préparations suspectes, il ne consent jamais qu'on les donne intérieurement, tant il faut se défier de ces drogues dont les impressions sont si dangereuses.

Les suffumigations trouvent place, quand par exemple des callosités rebelles ne peuvent être emportées autrement. A cela près, il n'a jamais recours à ces sortes d'expédiens, plus propres à étouf-

ter une pauvre victime, qu'à la tirer d'affaire.

Que doit on penser du flux de bouche ? Réduisons-le à sa juste valeur. Je ne prétens point qu'on doive l'exclure tout-à-fait. Il peut avoir son utilité ; & c'est en tant qu'il nous assure de l'action du mercure. Il n'a rien de plus recommandable ; & je suis fort éloigné de croire que la guérison du mal en dépende, puisque tant de malades s'en passent heureusement. Toute autre évacuation est équivalente, si après avoir donné une quantité suffisante de pomade, les symptômes viennent à disparoître en entier.

La salivation n'est qu'un écoulement tout simple, aussi peu fait pour mettre le virus à la porte, qu'une diarrhée ou une sueur abondante, que le mercure donné en trop grande dose aura produite. S'il y a une différence, c'est qu'une

ſecretion d'urine augmentee, une diarrhée, une tranſpiration plus conſidérable, ſont des ſignes équivoques de la pénétration du mercure dans le corps; au lieu que la ſalivation en eſt une marque aſſurée. Voilà tout au plus en quoi il doit être préféré aux évacuations d'une autre eſpece.

Nous ne ſommes pas fâchés, je l'avoue, qu'il ſurvienne quelque altération à la bouche: au contraire, elle marque que le mercure a porté; mais elle doit être legere. C'eſt tantôt une fort petite ſalivation, un crachotement tout ſimple; tantôt une chaleur un peu augmentée, ou une élévation des gencives, qui arrive, & avec quoi le malade en eſt quitte.

Si c'eſt-là ce qu'on entend par flux de bouche, que cette modique ſecretion de ſalive; nous conſentons ſans peine qu'on la laiſſe venir, pourvû qu'on ne permette

pas qu'elle aille trop loin, & qu'on ne la conſidere encore un coup, que comme un ſigne de l'entrée du mercure dans le ſang; auquel cas elle eſt du-tout incapable d'évacuer le prétendu venin, qu'on ne détruit jamais plus ſûrement, qu'en donnant tout le loiſir au mercure de ſéjourner autant qu'il le faut, pour ſe gliſſer part-out. Nous l'avons déja établi.

Il eſt vrai qu'au défaut du flux de bouche, nous faiſons ſuppléer, autant qu'il eſt en nous, une quantité d'urine plus abondante, ou une tranſpiration au-deſſus de celle qui ſe fait naturellement. Dans cette vûe, nous tâchons de déterminer le mercure d'un ou d'autre côté, pour le détourner de la bouche; perſuadés que nous ſommes qu'il n'y a qu'à ſouffrir pour le malade, lorſque le remede s'y porte avec violence. Je dis avec violence, parce que quelque peu

qu'il en arrive aux glandes salivaires, les suites sont à craindre ; & ce n'est pas toujours la quantité qui fait le ravage.

Cette méthode nous réussit parfaitement ; & l'analogie qu'on observe entre la matiere de la transpiration, les urines, & la salive, seconde assez bien nos desseins : c'est enfin par-là que la maladie cede, sans que le malade soit obligé d'essuyer tout ce qu'une longue & importune salivation a d'incommode.

Vous sentez combien ceci est éloigné de l'esprit de système : c'est la pratique seule qui en fait le fondement ; & comme tout ce qui s'y rapporte est de votre goût, je crois que nous ne serons jamais vous & moi d'une opinion contraire. Je suis, Monsieur, votre, &c.

De Londres.

LETTRE XVIIe.

Nouvelles réflexions qui prouvent l'inutilité du flux de bouche.

MONSIEUR,

Je vous avoue ma ſurpriſe : je ne puis comprendre, après les nombreuſes expériences qui ſe ſont faites de nos jours, comment on n'eſt point encore revenu de cette eſpece d'entêtement où on eſt pour le flux de bouche. Ce qui m'étonne encore davantage, c'eſt que les plus zelés partiſans de cette méthode ne laiſſent pas de convenir qu'il eſt des cas où on peut s'en paſſer abſolument. Mais ſi on peut s'en paſſer

tant de fois, pourquoi ne pas le bannir enfin pour toujours? Qu'il se présente un malade attaqué d'une maladie ancienne, ou d'un temperament foible, & sur le penchant de sa ruine, il n'est sans doute aucun Praticien qui ne convienne qu'un tel malade est hors d'état de supporter le traitement par le flux de bouche. Il faut ménager ses forces, dira-t-on; & si on ne prend les précautions les plus sages, cet homme ne se tirera jamais d'affaire, il périra au milieu de l'épreuve. Il n'y a qu'un expédient pour le garantir: c'est de le mener doucement, d'éloigner beaucoup les frictions, & de mettre trois mois à le traiter, au lieu de quarante jours qu'on employe communément.

Ce n'est pas tout encore; & comme le flux de bouche ne manqueroit point de l'épuiser en entier, il n'est personne qui ne soit

d'avis de le lui épargner autant qu'il eſt poſſible. Sur ce pied-là il n'eſt plus queſtion que de raiſonner en conſéquence. Si un tel malade guérit parfaitement ſans flux de bouche, il n'y a pas lieu de douter, qu'un autre ne guériſſe tout de même, ſans eſſuyer une ſemblable évacuation. Une maladie invéterée diſparoîtroit-elle, dans le tems que celle qu'on vient de gagner ne pourroit le faire? Mais plus un mal eſt ancien, plus il doit avoir de la peine à ceder; & s'il y eut jamais de remede efficace, c'eſt ſans contredit dans une circonſtance pareille qu'il faut s'en ſervir. Quelle contradiction cependant! On décide que le flux de bouche eſt d'une néceſſité abſolue dans le traitement d'une maladie qui commence; & on le regarde comme un moyen inutile & dangereux dans celle qui a déja vieilli!

Les vues que vous proposez quant au reste, Monsieur, ne sont pas plus difficiles à entendre. S'il est question d'une tumeur aux aînes, il ne faut point se presser de l'ouvrir, supposé que le malade soit actuellement dans le remede. Par quel endroit l'exposeroit-on à souffrir une opération toujours cruelle, & souvent inutile? seroit-ce de peur d'enfermer le loup dans la bergerie? Vaine appréhension. Le mercure qu'on fait entrer par les frictions, n'est-il pas destiné à lui donner la chasse?

Je conviens qu'il est quelquefois des cas difficiles, & qu'une tumeur a souvent besoin d'un traitement particulier. Il n'est pourtant pas rare que ces tumeurs guérissent par l'application de l'onguent même, qu'on aura soin de porter sur l'endroit affecté; surtout si on y revient à plusieurs reprises; ou par le moyen des fric-

tions ordinaires repandues ſur tout le corps ſans autre précaution. Pour le dire en un mot, le grand remede eſt tel qu'il agit par-tout, & qu'il produit, quoique de loin, des guériſons auſquelles on ne s'attendroit point, ſi on n'en étoit aſſuré par les expériences les plus heureuſes.

Je crois cependant qu'il eſt des occaſions, où on ne peut éviter, & où il me ſemble même qu'on eſt obligé d'ouvrir un bubon vénerien, comme par exemple lorſqu'il eſt récent, & que le malade ſe trouve hors d'état de paſſer par le remede. La grande raiſon eſt que la maſſe du ſang n'en a point été infectée, & que le virus qui épaiſſit la lymphe des glandes inguinales, peut être encore miſe dehors par la prompte ouverture qu'on en fait. Avec tout cela, & quelque bien qu'on ſoit en état de retirer d'une telle manœuvre,

le malade ne doit point s'endormir là-dessus ; & si la situation de ses affaires ne lui permet point d'entrer aussitôt dans le remede, au moins ne faut-il pas qu'il le perde de vûe. Il ne sçauroit gueres se passer d'y venir, s'il veut être tranquille. Mon raisonnement est-il juste ? c'est à vous à en décider. Je suis, Monsieur, votre, &c.

De Montpellier.

Réponse à la XVIIe. Lettre.

Deux expériences qui prouvent que le mercure agit par extinction.

Avis sur les differentes routes qu'on doit tenir en pratique.

MONSIEUR,

Il est certain que le mercure pénetre par-tout, & qu'il guérit avec succès des maladies qu'on auroit cru lui devoir résister. En voici deux exemples.

VIIIe. OBSERVATION,

Sur une Maladie vénerienne, accompagnée de verrues qui couvroient tout le visage.

Il y a quelques années qu'un

Etranger & son épouse arriverent à Montpellier dans le dessein de se faire traiter d'une galanterie déja ancienne. Le mari qui étoit le seul coupable, me fit un détail de tous les revers qu'un mauvais commerce lui avoit attirés, dont sa malheureuse compagne s'étoit bientôt ressentie elle-même, & du besoin où ils se trouvoient l'un & l'autre de demander du secours. Ce n'est pas que leurs incommodités fussent bien grandes, mais ils étoient gâtés tous deux, & le mal risquoit d'empirer.

Avec le déplaisir d'avoir dérangé la santé de son épouse, le mari avoit un visage à faire peur; il étoit presque tout couvert de grosses verrues qui le rendoient difforme. Ces excroissances paroissoient comme entassées les unes sur les autres, mais principalement à l'entrée des narines; &

& le malade ne pouvoit preſque plus reſpirer que par la bouche. Si quelqu'une venoit à tomber après une légere ſuppuration, il en ſortoit auſſitôt une autre; ſouvent même au lieu d'une, il s'en formoit pluſieurs; on eût dit que c'étoit une eſpece d'hydre.

Comme ils venoient d'un pays où cette maladie n'eſt pas fort ordinaire, & où le remede preſque auſſi inconnu que le mal, paſſe pour une épreuve des plus terribles & des plus dangereuſes; ils avoient pris congé, & un congé fort ſérieux de tous leurs amis, dans l'incertitude où ils étoient de ſe tirer d'intrigue. Tel eſt l'effet ordinaire de la peur, qu'elle groſſit toujours les objets dans l'éloignement.

Je tâchai de les raſſurer le mieux qu'il me fut poſſible; & je les mis inceſſamment dans le remede, après les avoir dûment

préparés. L'ennui fut la seule incommodité qu'ils essuyerent ; il n'y eut ni bave ni salivation ; il ne se présenta qu'une simple élevation des gencives, marque certaine de la pénétration du mercure. Ils reprirent de l'embonpoint l'un & l'autre, & se rétablirent parfaitement dans l'espace d'un mois & demi. Ce qu'il y eut de plus satisfaisant pour le mari, ce fut la guérison entiere de ses verrues qui disparurent sans exception & sans retour.

Fin de la huitiéme Observation.

L'observation suivante est encore plus propre à convaincre tout esprit raisonnable, & à établir sans aucun doute qu'il n'est presque point d'accident vénerien, que le mercure ne puisse détruire, s'il est donné à tems, & si on n'a point trop laissé vieillir la maladie.

IXe. OBSERVATION,

Sur une Ophtalmie vénérienne.

Une femme d'environ quarante ans, attaquée d'une ophtalmie opiniâtre, me fit prier de me rendre chez elle. Tous les remedes qu'on lui avoit conseillé jusques-là, étoient comme autant d'essais inutiles. Les bains qu'elle prenoit actuellement, n'operoient pas plus que le reste. Quoique le poulx fût assez petit, je me déterminai à lui faire ouvrir la veine du bras, & je lui conseillai de se baigner encore quelques jours.

Differens topiques furent mis en usage; je commençai d'abord par l'application du lait tiede, dans la vûe de calmer des douleurs vives que toute autre chose auroit irritées sans doute; mais de

peur que ce qui restoit de grossier ne s'aigrît par le séjour, j'ordonnai qu'on eût soin de netteyer les yeux deux fois le jour avec de l'eau-rose. On la calmoit la nuit avec le sirop de diacode, après lui avoir appliqué sur les yeux la pulpe d'une pomme cuite, arrosée d'une eau ophtalmique.

Me voyant à quelques jours de là aussi peu avancé qu'au premier instant, je me servis du mucilage de graine de psyllium tiré dans l'eau-rose, dont la malade ne se trouva gueres mieux. J'employai aussi inutilement les fleurs de paquerette écrasées & mises en forme de cataplasme. Il parut cependant une espece de bonace; & je crus que sans abandonner mes premieres indications, je devois avoir égard à une chassie épaisse capable d'augmenter le mal. On auroit jugé qu'une dissolution de sel de Saturne, de sucre

candi, & de tuthie dans l'eau-rose & dans l'eau de plantain, eût satisfait à tout. Je n'oubliai point les préparations génerales. La malade fut purgée plus d'une fois; crême de ris, laitages, bouillons rafraîchissans, rien ne fut épargné, & rien ne réussit.

Je travaillois inutilement depuis un mois, & la malade en avoit passé deux ou trois dans la souffrance, avant qu'on m'appellât. L'œil droit, dont l'ophtalmie s'étoit d'abord emparée, se trouvoit le plus mal-traité; la cornée perdit insensiblement sa transparence, & tout passage fut interdit à la lumiere.

La situation de cette femme infortunée me touchoit d'autant plus, que je craignois déja qu'elle ne fût bientôt privée de la vûe pour toujours. Ce n'étoit pas sans raison, puisque l'œil gauche étoit déja menacé. Je me hâtai de pré-

venir ce dernier malheur, en conseillant à la malade de se faire ouvrir un cautere à chaque jambe. Cette ressource se trouva aussi vaine que tout le reste.

Desesperé de tant de mauvais succès, & ne sçachant plus de quel côté me tourner, je m'avisai de lui demander si son mari ne lui avoit jamais fait de mauvais présent. A cette question elle m'avoua sans détour, qu'elle s'étoit vûe une fois dans la nécessité de passer par le grand remede; ajoutant tout de suite qu'elle en avoit fait l'épreuve, qu'elle se trouvoit parfaitement guérie, & qu'elle n'habitoit plus avec lui depuis ce tems-là.

Cette découverte me flatta de quelque espoir; & sans m'arrêter à l'assûrance qu'elle tâchoit de me donner de sa prétendue guérison, je lui dis qu'il falloit nécessairement ou qu'elle eût été manquée,

ou que ſon mari lui eût donné de nouvelles marques de ſa galanterie. Je lui annonçai en conſéquence qu'il ne lui reſtoit d'autre parti à prendre, que celui de paſſer par une ſeconde étamine. Cet avis l'étourdit un peu, mais il devint ſalutaire.

Mon jugement ſe trouva même confirmé par un nouvel aveu qu'elle me fit bientôt après, de deux tumeurs ſurvenues aux aines. Malgré tout cela, je ne l'eus peut-être jamais fait conſentir à ce que je voulois, ſi l'œil gauche qui s'étoit conſervé juſqu'alors, ne ſe fût trouvé peu après dans un état auſſi déplorable que le premier. La cornée s'étoit épaiſſie déja, & n'avoit preſque plus de tranſparence. Enfin la malade ne vit bientôt après pas plus de l'un que de l'autre.

Allarmée comme on peut juger, & envelopée dans les plus

épaisses tenebres, elle m'envoya prier de revenir : je n'eus point de peine à la déterminer cette fois ; elle donna les mains à tout, & il ne fut plus question que de la préparer au plus vîte. Je ne perdis pas un instant ; & les remedes généraux étant finis, je la fis entrer d'abord dans les frictions. Les trois premieres n'agirent point d'une maniere sensible ; mais la quatriéme ramena la confiance & la joye. L'opacité dont la cornée de l'œil gauche étoit déja attaquée, commença à s'éclaircir ; une espece de toile qui la couvroit, se dissipa peu à peu, & la vûe se rétablit de jour en jour.

Les tumeurs aux aines, & quelques chancres même, que la malade n'avoit osé accuser que dans ce moment, & dont les parties étoient intérieurement parsemées, disparurent tout ensemble, dès

dès que la vûe commença à s'éclaircir : il n'y eut, ſi je puis le dire ainſi, qu'une ſeule époque pour tout. Un reſte de douleur ſe faiſoit encore ſentir dans l'œil droit ; & je me vis obligé, tant pour l'appaiſer que pour arrêter en quelque ſorte la fluxion, de faire appliquer à la tempe du même côté, quelque grain de laudanum étendu ſur un morceau de tafetas en guiſe d'emplâtre. La douleur calma auſſi-tôt, & la malade ſe trouva extrêmement ſoulagée.

J'avois ſa guériſon ſi fort à cœur, & le ſuccès répondoit ſi bien à mon attente, que je me déterminai pour plus d'aſſûrance, à pouſſer le remede un peu au-delà des limites ordinaires. Dans cette intention, dès que le corps fut couvert, je fis donner deux nouvelles frictions aux feſſes & aux aines ; après quoi j'ordonnai

à la malade de demeurer encore huit jours dans les linges. Il se passa ainsi une bonne quarantaine, sans compter le tems qu'il avoit fallu pour la préparation.

Ce n'est même pas trop qu'un terme d'environ un mois & demi pour un cas aussi difficile. Un tems plus court auroit bien pû la faire échouer. Les remedes des maladies longues, généralement parlant, n'agissent qu'avec lenteur. La vûe ne pouvoit se rétablir en entier dès le premier instant qu'elle commença à s'éclaircir; c'étoit beaucoup qu'elle se fortifiât peu à peu, & je m'étois bien attendu qu'elle suivroit l'ordre des frictions.

Quelque raison que j'eusse d'être satisfait, la cure ne fut pas plutôt achevée, que j'eus un véritable regret de ce que la malade avoit tant differé à suivre mes avis. Il y a tout lieu de penser que j'au-

rois pû lui conſerver l'œil droit, ſi elle ſe fût déterminée à paſſer une ſeconde fois auſſi-tôt que je le lui eus conſeillé; puiſque malgré le déſordre où il étoit, il ne laiſſa pas de s'éclaircir quelque peu, & de recevoir une foible lumiere quelques jours après qu'elle eut quitté ſes linges.

Elle eſt cependant fort contente: il n'eſt plus queſtion d'ophtalmie depuis long-tems, elle voit parfaitement de l'œil gauche, & le droit lui-même reçoit un peu de lumiere. Du reſte, ſa ſanté eſt tout-à-fait rétablie.

Fin de la neuviéme Obſervation.

S'il eſt donc vrai, comme on n'en peut douter, que la cure des maux véneriens ſoit ſouvent auſſi difficile à conduire, ſi elle a beſoin de tant de ménagemens, s'il eſt abſolument néceſſaire de con-

noître les diverses circonstances ; s'il faut enfin sçavoir calmer au plutôt des symptômes pressans, & prévenir de loin les mauvais effets que le remede peut produire faute d'avoir pris d'avance toutes ses sûretés, il n'appartient sans doute qu'à un Praticien expérimenté & sage de prendre les mesures les plus convenables pour aller au-devant de tout, & pour tirer un malade d'intrigue.

Je laisse à penser en ce cas, si un homme qui n'a souvent que la plus légere teinture de ce qui concerne la profession, qui ne connoît qu'une pratique générale, qui n'a point ce génie propre à observer ce qui mérite le plus d'attention, à distinguer les différens cas, & qui n'a enfin jamais sçû s'accommoder aux bizarreries d'un mal capable de prendre toutes sortes de formes ; je laisse

à penser, dis-je, si un tel homme est en état de traiter sûrement, & si les malades n'ont rien à craindre lorsqu'ils se mettent entre ses mains.

Je finis par une remarque aussi importante, & qui regarde le Chirurgien. Ce n'est pas tout que de faire une opération, si on ne la fait dans les régles, & si on ne la conduit à une fin heureuse. C'est beaucoup que de bien opérer quand l'occasion s'en présente ; c'est beaucoup encore, si on est aussi attentif à éviter une opération lorsqu'on doit l'éviter, qu'à la pratiquer avec prudence & avec soin toutes les fois que la nécessité le demande.

Rien ne fait tant d'honneur que de sauver un malade sans le mutiler. Un homme qui veut sçavoir son métier doit connoître les remedes, & tenir pour certain que quoique les Auteurs en di-

sent, il n'en est point qui produisent tout ce qu'on leur attribue. Il n'est à proprement parler, ni résolutifs, ni maturans. En peut-on douter? Combien de tumeurs ne voit-on point qui suppurent malgré les résolutifs les plus forts? Combien d'autres au contraire qu'on a voulu faire suppurer, & qui vont à résolution? Point de moyen de régenerer les chairs & de réunir les os, si la nature ne le fait.

Observons la nature, suivons ses pas, & que nos travaux se bornent à la relever si elle est abbatue, & à écarter les obstacles qui pourroient l'arrêter. Attachons-nous à connoître parfaitement une maladie & les remedes qui lui sont propres. S'il est question d'une playe, étudions-en la qualité; & soyons persuadez une fois pour toutes, que la maniere de panser la plus simple,

la plus courte, & la moins chargée d'onguens, est la meilleure.

Je ne m'étendrai pas davantage sur une matiere que j'ai déja traitée ailleurs à fond. Vous pouvez consulter ma Dissertation sur l'art de guérir les Playes, dont je viens de donner une nouvelle édition. Elle se vend actuellement chez Durand Libraire, à St. Landry, & au Griffon, rue St. Jacques à Paris. Vous en recevrez incessamment un Exemplaire que je vous envoye, & que je vous prie d'accepter comme un foible témoignage de l'amitié sincere avec laquelle je suis toujours, Monsieur, votre, &c.

De Londres.

LETTRE XVIIIe.

Remercîment.

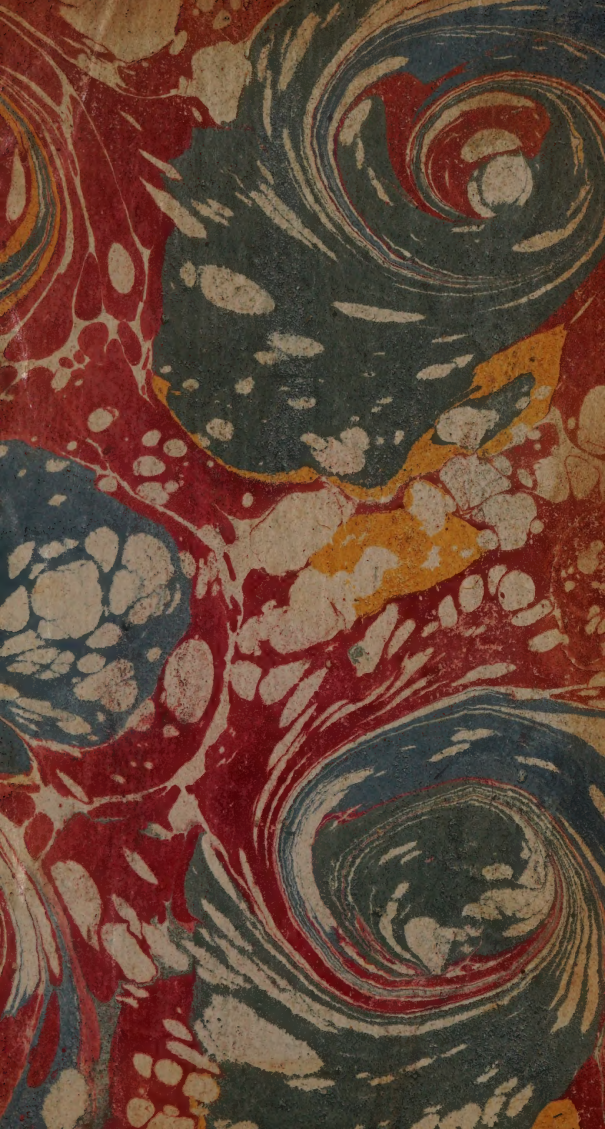
MONSIEUR,

Je viens de recevoir un Exemplaire de votre Traité des Playes que vous avez eu la bonté de m'envoyer ; à peine me suis-je donné le tems de le lire pous vous en faire mes très-humbles remercîmens. Voilà encore de quoi m'occuper d'une maniere bien utile. N'attendez pas au reste que je m'avise de mettre un prix à ce nouvel ouvrage. Je laisse ce soin au public à qui il appartient d'en décider, & dont les éloges seront d'autant plus justes qu'ils ne sçauroient être supects de flatterie. Pour ce qui me concerne, outre

outre que mon ſuffrage ſeroit d'un poids aſſez foible, que ſçait-on ? peut-être quelqu'un y trouveroit-il de l'affectation, car on empoiſonne aujourd'hui les meilleures choſes.

Mais il me ſera au moins permis de vous rendre graces de tous vos bienfaits. Il n'eſt plus queſtion que de trouver des termes aſſez forts pour vous témoigner combien j'y ſuis ſenſible. Ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt qu'il ne ſe préſente rien à mon imagination qui réponde tant ſoit peu à ce que je reſſens. L'embarras n'eſt pas médiocre; & je ne me tirerois pas aiſément d'intrigue ſi j'avois à faire à tout autre qu'à vous. Heureuſement pour moi, vous n'êtes pas homme à vous payer de paroles, & vous voudrez bien vous prêter à mon indigence. Je vous connois d'ailleurs trop bien pour ne pas ſçavoir ce qui ſeul peut vous ſatis-

faire; c'est le cœur d'un ami solide, & dont la sincerité vous soit connue. Sur ce pied-là, j'ai de quoi m'acquitter; & si au lieu d'expressions inutiles, vous ne demandez que des sentimens, c'est aussi tout ce que je puis vous présenter. Soyez donc bien persuadé que quoi qu'il y ait une espece de nécessité de finir ma Lettre dans le stile ordinaire, & pour suivre un usage reçû, c'est pourtant moins la bouche que le cœur qui s'exprime, lorsque je vous assure de la reconnoissance la plus vive, & du dévouement le plus parfait avec lequel je suis, Monsieur, votre, &c.

F I N.

Chez LE BRETON petit-fils D'HOURY, Imprimeur-Libraire ordinaire du Roy, rue de la Harpe, au S. Esprit.